

LA REVUE RÉFORMÉE

SOLI DEO GLORIA

John KNOX

LETTRE A UN JÉSUITES NOMMÉ TYRIE

Traduction, introduction et notes

par

Pierre JANTON

Professeur à l'Université de Clermont

Numéro publié avec le concours
du Centre de Recherches sur la Réforme et la Contre-Réforme
de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines
de Clermont-Ferrand



LA REVUE RÉFORMÉE

REVUE THEOLOGIQUE ET PRATIQUE

à l'usage des fidèles, des conseillers presbytéraux et des pasteurs

publiée par la

SOCIÉTÉ CALVINISTE DE FRANCE

avec le concours des Professeurs de la Faculté libre
de Théologie réformée d'Aix-en-Provence

COMITÉ DE RÉDACTION

Pierre BERTHOUD — Jean CADIER — Pierre COURTHIAL — Peter JONES

Pierre MARCEL — Richard STAUFFER — Paul WELLS

Avec la collaboration de Klaus BOCKMÜHL, Jean BOULET,

J.G.H. HOFFMANN, A.-G. MARTIN, Pierre PETIT, Alfred RICHARD-MOLARD, etc...

Directeur : Pierre MARCEL, D. Th.

Rédaction et commandes : 10, rue de Villars

F. 78100 - SAINT-GERMAIN-EN-LAYE (France)

ABONNEMENTS, ENVOIS DE FONDS ET DONNS

se référer page 3 de la couverture

Franco de port pour la France et 15 % de réduction sur toute commande de numéros spéciaux de « La Revue Réformée ». — Voir pages 3 et 4 de la couverture

Prix de ce numéro : **10,00 F**

— Les abonnements partent toujours du premier numéro de chaque tome (année ordinaire).

— Tout abonnement qui n'est pas résilié au 31 décembre (par lettre adressée à l'Administration de la Revue) est considéré comme valable pour l'année suivante.

— Les abonnements doivent être réglés dans les trois premiers mois de l'année. Les frais de rappel (F. 2,00) sont à la charge des abonnés.

LETTRE A UN JÉSUISTE
NOMMÉ TYRIE

OUVRAGES DU TRADUCTEUR

John Knox (ca. 1513-1572), l'homme et l'œuvre, Paris, Didier, 1967 (ouvrage couronné par l'Académie française), 547 p.

L'éloquence et la rhétorique dans les sermons de Hugh Latimer (étude de l'art et de la technique oratoire), Paris, P.U.F., 1968, 185 p.

Concept et sentiment de l'Eglise chez John Knox, le réformateur écossais, Paris, P.U.F., 1972, 208 p.

L'Espéranto, Coll. « Que Sais-je ? », N° 1511, Paris, P.U.F., 2^e éd., 1976.

Enkonduko al Sekspiro (Introduction à Shakespeare), S.U.K. Kajeroj, Liège, 1975, 68 p.

LA REVUE RÉFORMÉE

John KNOX

LETTRE A UN JÉSUISTE
NOMMÉ TYRIE

Traduction, introduction et notes

par

Pierre JANTON

Professeur à l'Université de Clermont

Numéro publié avec le concours
du Centre de Recherches sur la Réforme et la Contre-Réforme
de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines
de Clermont-Ferrand

Introduction

I. ORIGINE ET DATE DE LA CONTROVERSE

1. *Le texte*

La *Réponse à une lettre d'un jésuite nommé Tyrie* a été publiée à St Andrews sur les presses de Robert Lekprevik entre la fin de l'été et la fin de l'année 1572. Le manuscrit dut être remis à l'imprimeur entre le 12 juillet, date à laquelle Knox signa la postface, et le 17 août, date à laquelle il quitta définitivement St Andrews pour Edimbourg. Une lettre de l'auteur à John Wishart de Pittarrow, du 19 juillet 1572, confirme que le texte était achevé mais ne permet pas de conclure avec certitude que Knox s'en était déjà séparé (1).

L'ouvrage (STC 15062) est un petit in-octavo de 45 feuillets (A-F5) portant 20 signatures (A2, A4, B1-B4, C1-C4, D1-D4, E1-E4, F1, F2). Il fut réédité à Londres en 1830 dans une anthologie des écrits de Knox parue sous le titre *Writings of the Rev. John Knox* (pp. xxiv-456) dans la série « The British Reformers from Wickliff to Jewell and Fox » publiée par la Religious Tract Society. La troisième édition parut à Edimbourg en 1864 et occupe les pages 479 à 520 du sixième volume des œuvres de Knox rassemblées par David Laing (1 bis).

Tyrie ayant répliqué par *The Refutation of ane ansver made be Schir Iohne Knox to ane letter, send be Iames Tyrie, to his umquhyle brother* (Paris, 1573), le texte de Knox fut reproduit dans le corps de cette réfutation. Il reparut encore deux fois de la même façon : en 1901 lorsque la réfutation de Tyrie fut rééditée par T. G. Law dans la série « Catholic Tractates of the 16th

(1) Lettre CII in Laing, *The Works of John Knox*, Edimbourg, 1864, vol. VI, p. 617 :

« Daylie looking for an end of my battell, I have sett furth an Answer to a Jesuite, who long hath railed against our religion, as the reiding of this tractat will more plainlie lett you understand. The letter in the end, if it serve not for this estate of Scotland, yitt it will serve a troubled conscience, so long as the Kirk of God remaineth in either realme. »

(1 bis) Les six volumes ont paru entre 1846 et 1864. Dans nos notes ils figurent sous le titre abrégé de *Works*, suivi du numéro du volume en chiffres romains.

Century, 1573-1600 » (Londres-Edimbourg), et en 1970 lorsqu'elle parut en fac-similé dans la série « English Recusant Literature, 1558-1660 ». (Guernesey).

L'ouvrage original comprend plusieurs parties :

- la page de titre, contenant une citation biblique (Prov. 26 : 4-5) et 14 lignes d'introduction : A1r
- la préface : A2r — A3r
- une prière : A3v — A4v
- le texte de la *Réponse* : A5r — E6r
- une postface : E7r — E8v
- la lettre à Mrs Bowes : F1r — F5r

La réponse proprement dite occupe trois quarts du volume. La lettre de Tyrie, citée en totalité et découpée en sept fragments, occupe environ un quinzième de la réponse.

2. *Date de la composition*

Le point de départ de la controverse est une lettre de James Tyrie (1543-1597) à son frère aîné David, de Drumkilbo, comté de Perth, qui avait embrassé la Réforme. Tyrie avait quitté l'Ecosse en 1563, séjourné à Louvain, rejoint les rangs des jésuites en août 1563, et été nommé professeur au collège de Clermont à Paris, où il allait enseigner la philosophie et la théologie pendant 25 ans. Sa lettre est écrite de Paris, le 6 décembre d'une année qui n'est pas spécifiée mais pourrait être 1567 (2). Le destinataire la fit parvenir à Knox par l'intermédiaire d'un « fidèle frère » en lui demandant de rédiger la réponse. Il est permis de supposer que le fidèle frère en question, dont nous ne savons rien, prit quelque initiative dans cette affaire. David Tyrie ne manifestait aucun empressement pour répondre aux lettres répétées de son frère, et l'explication succincte que Knox donne à sa propre intervention met en relief l'entremise de l'ami commun plutôt que les instances du laird de Drumkilbo. Celui-ci, cependant, reste présent dans la mesure assez grande où Knox s'adresse à lui soit directement, soit indirectement, le prend pour témoin, pour ju-

(2) Dans sa *Refutation*, en 1573, Tyrie indique que Knox disposa de cinq ans pour répondre à sa lettre : « haveand the space of fyve yeris to ansuer unto my letter » (fol. 49b-50a) et lui reproche de ne pas avoir employé quelque partie de ce temps à rechercher l'origine d'une citation. La *Réponse* de Knox ayant été publiée en 1572, la lettre de Tyrie serait donc parvenue en 1567 entre les mains du réformateur. Or celui-ci, dans la préface, dit l'avoir reçue depuis sept ans, soit en 1565, mais aussitôt après il paraît situer la réception au début de l'automne 1566 selon une interprétation sur laquelle nous reviendrons. Enfin la lettre de Tyrie fait allusion à l'Eglise d'Ecosse « but yet aucht year auld » (qui n'a encore que huit ans d'âge), ce qui placerait sa rédaction en 1568, si l'on compte à partir de l'acte de naissance officiel de l'Eglise d'Ecosse, en juillet 1560. Il n'est guère probable toutefois que Tyrie admette ce point de départ puisque son parti contestait la légalité du Parlement de la Réformation. Il pense plutôt au retour de Knox en Ecosse, en mai 1559, qui avait déclenché le soulèvement et accéléré l'organisation de la nouvelle Eglise.

ge et pour auditoire, lui réserve la deuxième personne et attribue la troisième à son adversaire. Cette présence discrète peut éclairer certains aspects du traité :

— la réponse de Knox aux quatre premiers points de la lettre de Tyrie semble avoir été conçue pour un lecteur pressé et peu enclin à la théologie : Knox souligne sa brièveté, promet d'être aussi bref que possible, s'excuse de ses développements, allège ou dépouille ses transitions ;

— la réponse au cinquième point est un long excursus dont la nécessité ne s'imposait pas puisque Knox reconnaît qu'il aurait pu laisser ce passage sans réponse (infra, p. 65). Le dernier tiers contraste donc avec les deux premiers par sa complexité et par son caractère plus historique et moral que théologique. Alors que les deux premiers comportent une réflexion dense et précise sur la nature de l'Eglise, le dernier est un assemblage de citations choisies pour illustrer les mœurs de la papauté. Ce langage était susceptible d'intéresser les amateurs d'anecdotes — et les prédicateurs savaient qu'ils étaient nombreux — tout en excitant l'indignation morale contre le clergé romain. Peut-être ce passage, qui aujourd'hui nous retient assez peu, a-t-il largement récompensé la patience de David Tyrie, dont rien ne conduit à penser qu'il fut un grand spéculatif.

La lettre de Tyrie parvint à Knox à une période troublée de sa vie. Le réformateur avait entre 52 et 54 ans, soit plus du double de son adversaire. Après l'échec du coup d'état organisé par un groupe de nobles protestants en mars 1566 (3), Knox s'était senti menacé à Edimbourg et s'était « exilé » dans la région de Kyle, le 17 mars, cinq jours après avoir écrit la prière publiée avec la *Réponse*. L'indication donnée dans la préface : « car c'était juste après que l'Eglise d'Edimbourg m'eût rappelé d'exil, après le jugement de David » (infra, p. 41) pourrait être la preuve que Knox avait regagné son poste à Edimbourg avant la fin de 1566. Sa signature au bas d'une lettre collective de l'Assemblée Générale de l'Eglise d'Ecosse à Théodore de Bèze, datée à St Andrews le 4 septembre 1566, confirmerait cette hypothèse et suggérerait alors que son retour de Kyle dut s'effectuer pendant l'été de cette année-là. Même dans la perspective de cette hypothèse, son exil apparemment volontaire dans les régions de l'ouest marque le début de son effacement. A l'Assemblée Générale de décembre 1566 il obtient la permission de s'absenter six mois pour aller voir ses fils en Angleterre. Quand il revient, en juin 1567, les grands événements de la politique écossaise se sont dénoués : meurtre de Darn-

(3) Sur le coup d'état dont le signal fut le meurtre de David Riccio, secrétaire privé de la reine, cf. J. Ridley, *John Knox*, O.U.P., 1968, pp. 446-452.

Les sympathies de Knox envers les conspirateurs ne font pas de doute mais il est impossible de déterminer dans quelle mesure sa responsabilité était engagée aux côtés des conjurés. L'état le plus objectif de la question reste celui tracé par D. Hay Fleming, *Mary Queen of Scots*, Londres, 1898, pp. 395-398.

ley, mariage de Marie Stuart avec Bothwell, défaite des deux amants devant les lords protestants à Carberry Hill, fuite de Bothwell vers les Orcades, captivité de Marie à Lochleven.

Si le passage de la préface cité ci-dessus fait réellement allusion à son retour de Kyle, la *Réponse* à Tyrie aurait pu être rédigée entre ce retour et le voyage en Angleterre. Or l'œuvre est datée du 10 août 1568, soit environ 14 mois après son retour, non de Kyle, mais d'Angleterre. Par ailleurs, la conclusion implique que le travail a été achevé avec retard, un retard imputable à la situation politique du pays : « Ainsi, Monsieur, vous avez notre jugement, et bien qu'il vous parvienne plus tard que nous l'eussions souhaité, nous ne doutons pas cependant qu'en l'état de la situation vous saurez interpréter toutes choses pour le mieux. » (infra, p. 76). Il apparaît dès lors vraisemblable que « l'exil après le jugement de David » auquel la préface fait allusion, ne s'acheva pas en été 66 mais en juin 67 après la chute de Marie. Deux lettres de Grindal, évêque de Londres, à Bullinger, semblent confirmer cette hypothèse : l'une, du 27 août 66, rapporte que la reine a banni Knox d'Edimbourg et qu'elle reste inflexible ; l'autre, du 29 août 67, annonce que Knox est rentré dans son Eglise d'Edimbourg dont il était jusqu'ici banni (4). Ce bannissement prolongé expliquerait que Knox ait cherché à se réfugier en Angleterre et que l'Assemblée Générale lui ait accordé facilement une si longue permission d'absence. Enfin il n'est guère probable que John Craig, le collègue de Knox dans la chaire de St Giles, à Edimbourg, eût demandé à l'Assemblée Générale en juin 66 de lui adjoindre J. Carnes en remplacement de Knox, s'il eût prévu le retour de celui-ci dans un avenir proche.

La réception de la lettre de Tyrie peut donc se situer soit entre septembre et décembre 1566, soit après juin 1567, date du retour de Knox à Edimbourg. Cette seconde hypothèse paraît la plus vraisemblable et concorde avec la chronologie suggérée par Tyrie. Elle ne fournit pas de raison de mettre en doute la date de la réponse, dont la rédaction, selon Knox, dura « peu de jours » (infra, p. 42), et fut achevée le 10 août 68. Il est établi que le dernier tiers de la réponse, la partie historico-anecdotique de l'argumentation, fut composé après janvier 1568. Cette partie, en effet, contient huit citations tirées des *Annalium Boiorum Libri Septem* de Johann Turmair, dit Aventinus, que Knox lut entre le 10 septembre 1567 et le 15 janvier 1568 (5). Cela n'exclut pas que les

(4) Les deux lettres sont citées par Laing, *Works*, VI, 543.

(5) Le volume des Annales bavaroises (édition expurgée de 1554 publiée à Ingolstadt) que Knox eut en possession, se trouve à la Bibliothèque de l'Université d'Edimbourg. Des passages ont été soulignés et des annotations apposées par une main qui n'est pas celle du réformateur, mais celle de son neveu Paul Knox. Toutefois la pensée exprimée, en particulier sur les souveraines, est bien celle de l'auteur du *Premier coup de trompette contre le monstrueux gouvernement des femmes*. Paul Knox devait avoir 14 ans et s'apprêtait à entrer à l'université de St Andrews. Il a inscrit dans le volume en question qu'il le lut à Knox du 10 septembre 1567 au 15 janvier 1568.

deux premiers tiers aient été rédigés plus tôt, juste après le retour à Edimbourg, comme le prétend la préface, qui situe également la rédaction de la réponse à une époque d'intense activité : or l'opinion publique fut rarement plus agitée que dans les mois qui suivirent l'emprisonnement de la reine, et Knox n'avait jamais été aussi préoccupé par les affaires publiques depuis mars 1566 (6). Ainsi la composition de la réponse en deux parties, la seconde constituant l'appendice de la première, s'explique-t-elle naturellement si on la conçoit en deux étapes, l'une pendant l'été ou l'automne 1567 et l'autre pendant l'été 1568.

Ce décalage expliquerait aussi une contradiction apparente entre la page de titre et la préface. Cette dernière laisse entendre que, malgré ses nombreuses activités, Knox se mit au travail peu de temps après la réception de la lettre, qu'il le termina en peu de jours mais qu'il n'en fut pas satisfait et qu'il songea à le détruire. Bien qu'aucune indication matérielle ne permette de mesurer l'intervalle entre la réception et la rédaction, le ton empreint et les faits évoqués invitent à penser que celui-ci fut court. La page de titre laisse une autre impression. Knox y précise que la considération de Proverbes 26 : 4-5 l'a retenu « pendant un temps » à la fois de préparer et de rédiger une réponse à la lettre de Tyrie. Dans le premier cas l'attente se situe après la rédaction ; dans le second, elle se situe avant. Y a-t-il une version destinée au public ? Ou bien la première partie a-t-elle été rédigée tout de suite et la seconde après réflexion ?

II. L'ATTITUDE DE KNOX

Ce qui est certain, c'est que Knox, en publiant sa réponse quatre ans après en avoir achevé la rédaction, se déclare poussé par deux considérations : d'une part la propagande des jésuites développe les mêmes arguments et utilise les mêmes méthodes que Tyrie ; d'autre part Knox pense que son devoir n'est pas de garder un silence complice, peu différent de la trahison, mais de dénoncer le blasphème et le mensonge.

Ni l'une ni l'autre de ces raisons n'explique de façon convaincante, dans l'état des connaissances actuelles, pourquoi Knox attendit du mois d'août 68 au mois d'août 72 avant de publier son

(6) L'activité de Knox ne consista pas seulement à prêcher contre la reine : il s'efforça de réconcilier les deux partis qui divisaient l'Eglise sur la question politique et allaient s'affronter par une guerre civile entre partisans de Marie et partisans de son fils Jacques. L'enfant avait été couronné le 29 août 1567 et Knox avait prêché au couronnement. Comme le remarque E. Percy, la seule cause du conflit était Marie elle-même. L'ex-reine éliminée, l'Eglise pourrait s'unir autour de Jacques VI. L'appel insistant de Knox en faveur d'une solution radicale faisait preuve de lucidité politique. Elisabeth d'Angleterre dut l'admettre avec vingt ans de retard.

ouvrage. Les pamphlets de Ninian Winzet étaient vieux de dix ans et le réformateur n'avait pas jugé utile alors de les réfuter par écrit, bien qu'ils fussent diffusés à une période critique pour le protestantisme écossais : ils étaient pourtant autrement gênants que la lettre de Tyrie (7). Quentin Kennedy, abbé de Crossraguel, qui avait débattu avec Knox en 1562, était mort en 1564. Enfin, aucun pamphlet attribuable à Tyrie ou à d'autres jésuites britanniques n'a survécu ni même ne semble avoir circulé en Ecosse entre 1568 et 1572. Sans doute la guerre entre les partisans de Marie et ceux de son fils Jacques ravivait-elle la question religieuse ; mais il y avait des protestants dans les deux camps et personne ne cherchait à passer pour un persécuteur de l'Eglise de Knox, la Kirk, alors que les amis de la reine commençaient à désespérer de la victoire. Pourquoi, d'ailleurs, au moment où le réformateur craignait le plus pour le protestantisme, en septembre 1568, n'avait-il pas fait imprimer son traité, alors prêt depuis un mois ? (8).

Faut-il présumer qu'il avait reçu des renseignements particulier sur les activités du collège de Clermont ? En 1562 Pie IV avait dépêché en mission secrète auprès de Marie Stuart les jésuites Nicolas de Gouda et Edmund Hay ; à leur retour ils avaient entraîné quelques jeunes Ecossais tel Tyrie, et il est naturel de penser que ceux-ci ne restaient pas sans contact avec leur pays ; il est non moins certain que les jésuites de Paris escomptaient plus d'effet de l'action directe de Marie que des tracts qu'ils pouvaient diffuser en cachette (9). Il paraît donc difficile de cerner la raison politique qui aurait pu pousser Knox à publier sa réponse à cette date tardive. La raison polémique, par ailleurs, n'est pas plus convaincante ; elle l'est même d'autant moins que les arguments de Tyrie n'ont pas, il s'en faut, la portée ni la nouveauté que Knox se plaît à leur accorder : nous n'en trouvons aucun, en effet, qui n'ait pas été repris plusieurs fois dans la discussion religieuse depuis la controverse entre Tyndale et More. Quant à la rhétorique diabolique que le réformateur semble détecter dans la lettre de Tyrie, elle est là certainement à son niveau le plus bas.

La deuxième raison invoquée par Knox, la raison de conscience, ne paraît pas à première vue plus pressante que la première. C'est, dit-il, pour tranquilliser sa conscience qui le pousse à s'opposer hardiment au mensonge et au blasphème, qu'il porte un débat de caractère privé sur la place publique. Se taire équivaldrait à se rendre complice de l'erreur et conniver à la trahison des

(7) Sur la controverse avec Winzet et Kennedy, cf. H. Watt, *John Knox in Controversy*, Nelson, 1950. On trouvera le *Raisonnement* avec Kennedy dans *Works*, VI, 157-220, et les arguments de Winzet dans *Certain Tractates together with the Book of Four Score Three Questions*, ed. J. Harrison, Edimbourg et Londres, 1888.

(8) Une lettre de Knox à J. Wood, du 10 septembre 1568, prouve qu'il redoutait une intervention française pour rétablir le catholicisme. Cf. *Works*, VI, 561.

(9) E. Percy, *John Knox*, Londres, 1937, pp. 410-411.

traîtres. Voilà du langage fort, apparemment sans proportion avec les tentatives discrètes et assez maladroites de Tyrie pour ramener son frère à la religion romaine. Il illustre bien cependant les principes fondamentaux de la polémique knoxienne.

1. *La défense de la vérité*

Qui ne s'oppose pas « hardiment » au mensonge, à l'erreur, à la calomnie, se rend complice par son silence. Ce leitmotiv est naturel chez un orateur qui, toute sa carrière, a cherché à mobiliser l'opinion publique, réveiller les consciences et galvaniser les timorés. Cette « opposition », cette protestation « hardie » s'exprime tout au long de sa vie (10), au point qu'il semble l'avoir intégrée à la conception de sa vocation. Elle impressionna vivement ses contemporains, amis et ennemis, sujets et souverains, et l'exposa à beaucoup de haine et de danger. Mais si elle avait du mérite en 1556 et en 1558, alors qu'il se cachait à l'étranger et que des reines catholiques régnaient en Angleterre et en Ecosse, elle paraît presque incongrue en 1572, exprimée dans un pays protestant, à l'endroit d'un jésuite lointain qui lui a succédé en exil.

On pourrait penser alors à un personnage vieilli, durci sur ses clichés, susceptible aux moindres attaques, mais incapable d'en apprécier objectivement la portée et de mesurer proportionnellement la riposte. Il se peut qu'il y ait de ce vieillissement en Knox, mais il y a assurément autre chose : son amour pour la vérité. Quand, en mars 1571, plusieurs libelles anonymes l'accusèrent, entre autres, de sédition, de schisme et de fausse doctrine, il déclara en chaire que

si je n'avais pas plus de considération pour vous, qui depuis si longtemps êtes mes auditeurs, que je n'en ai ou n'en ai eu pour moi-même, je n'aurais jamais ouvert la bouche pour me défendre. Mais parce que je sais que Satan, par méchanceté, cherche à défigurer la vérité de Dieu en ma faible personne, je ne peux passer de telles accusations sous silence (11).

(10) On la trouve résumée en marge de *The First Blast, in Works*, IV, 366 « It is necessarie for everie man to open the impletie whiche he knoweth to hurt his Common-welth. » Cf. *An Exhortation to England*, *ibid.*, V, 513 : « The cause that I wrappe you all in idolatrie, all in murder, and all in one and the same iniquitie, is, That none of you hath done your duetie, none hath remembered his office and charge, which was, to have resisted to the uttermost of your powers that impletie in the beginning. » Cf. *An Epistle to the Inhabitants of Newcastle and Berwick*, *ibid.*, V, 488 : « None can excuse themselves of the innocent blood, that kepe silence in such cruel murthers ».

Cette attitude justifie l'éloge que le régent Morton prononça sur la tombe de Knox : « Ci-gît un homme qui n'a jamais craint ni flatté personne. » Pour la même raison les adversaires du réformateur avaient surnommé « John Knox » le plus gros canon de la citadelle d'Édimbourg.

(11) *Works*, VI, 594.

« Défigurer la vérité de Dieu ». Tout est là. Knox se fait un devoir de parler, non pour se justifier mais pour rétablir la vérité. Cela peut ressembler parfois à une apologie personnelle, mais cela a déterminé aussi une carrière consacrée à rétablir dans l'Eglise « la vérité de Dieu ». Cette sensibilité exacerbée à la distorsion et à l'erreur a également inspiré une œuvre historique bien en avance sur les historiens de son temps, car elle rassemble une somme extraordinaire de documents et de preuves destinés à défendre la vérité contre le mensonge.

Cette attitude de franchise et de clarté, aux antipodes du jésuitisme, permet de comprendre que Knox ait jugé bon de publier avec sa réponse une lettre écrite par lui à sa belle-mère, Mrs Bowes, dix-huit ans plus tôt. L'intention édifiante prédomine sans doute, soulignée par de nombreuses notes marginales ; mais l'avertissement destiné « au lecteur fidèle » s'en prend ouvertement à la « haine de la vérité ». Or l'affection entre le réformateur et Mrs Bowes (12) avait provoqué la médisance, en Ecosse comme en Angleterre, et malgré la protestation de l'auteur, à qui suffit « le témoignage d'une bonne conscience », on n'échappe pas entièrement à l'impression qu'il a désiré mettre les choses au point.

On doit cependant à l'objectivité de reconnaître, ici comme plus haut, qu'il se défend de tout soupçon d'apologie personnelle, et qu'en ce qui concerne la réponse à Tyrie, le jésuite attaquait ce qui tenait le plus au cœur de Knox, l'Eglise d'Ecosse, en des termes proches de la raillerie et de la mauvaise foi. Tyrie, dans sa lettre, ne manifeste aucun effort pour prouver ses affirmations, et son écrit ressemble par là aux libelles qui provoquèrent l'indignation de Knox en 1571. C'est peut-être le souvenir encore récent de ceux-ci qui poussa le réformateur à publier une réponse dont il s'avoue insatisfait, et qui inspira l'agressivité de la page de titre.

2. *Le devoir d'information et de parole*

Il est caractéristique de la polémique de Knox de porter devant l'opinion toutes les questions, publiques ou privées, qui alertent sa conscience. La chaire et son prolongement, le livre, sont un lieu d'information où ce qui se murmure en secret peut être

(12) Knox avait épousé en premières noces Marjorie Bowes. Les biographes ont parfois l'impression que le mariage était l'œuvre de la mère, Mrs Elisabeth Bowes, femme angloisée et tourmentée, qui aurait voulu s'attacher un directeur de conscience. Elle avait donné quinze enfants à son mari, Richard, capitaine du château de Norham. Marjorie était la cinquième de ses dix filles. Knox a conservé une partie de sa correspondance avec sa belle-mère (*Works*, III, 337-402 ; IV, 217-218). Sur les rapports entre Knox et la famille Bowes, cf. Ridley, *John Knox*, pp. 130-134. Mrs Bowes avait suivi Knox et Marjorie à Genève puis en Ecosse. Quand Marjorie mourut en 1560, laissant deux fils en bas âge, elle retourna en Angleterre mais revint à Edimbourg en 1562 et y demeura au moins jusqu'au second mariage de Knox, avec Margaret Stuart, en 1564. Trois filles naquirent de ce dernier mariage.

crié sur les toits. Ses ennemis ne manquaient pas de lui reprocher cette liberté de parole. En 1571, comme ses amis tentaient de le dissuader de répliquer publiquement aux libelles mentionnés plus haut, il avait répété son principe fondamental : « L'Eglise peut m'interdire de prêcher ; mais arrêter ma langue une fois que je suis en chaire, cela elle ne le peut pas ; et par conséquent, ou bien vous me congédiez, ou bien vous et mes adversaires devez vous attendre à une réponse. » (13) Il l'avait déjà dit en 1563 à la reine, et redit deux ans plus tard en des termes qui le montrent enclin à confondre les impressions de sa conscience et les mouvements de l'Esprit (14). Cela n'était pas toutefois sans avantage pour la liberté d'expression et l'information des masses. Dans la chaire qu'il aime appeler « public place », il n'est pas d'événement édifiant pour l'Eglise qu'il hésite à rendre public. Ce peut être un fait politique mais aussi un fait relevant de ce qu'on nommera plus tard vie privée et qui relevait alors de la vie collective. A Marie Stuart qui l'invitait à mettre plus de discrétion à ses réprimandes personnelles, il répliqua : « Madame, je suis appelé à une fonction publique au sein de l'Eglise de Dieu, et désigné par Dieu pour rédarguer les péchés et les vices de tous. Je ne suis pas désigné pour aller à chacun en particulier lui expliquer en quoi il pêche ; car ce serait un travail infini. Si votre Grâce veut bien fréquenter les sermons publics, alors je ne doute pas qu'elle comprendra pleinement ce que j'approuve et ce que je désapprouve, aussi bien chez votre Majesté que chez les autres. » (15) Il n'est donc pas surprenant que la lettre de Tyrie ait reçu une réponse publique sur un ton adapté à « rédarguer les péchés et les vices ».

III. ENJEU ET PORTEE DE LA REPONSE

On se demande toutefois en quoi cette réponse, achevée en 1568, a bien pu, en 1572, apaiser la conscience de Knox comme *Le Premier Coup de Trompette contre le Gouvernement des Femmes* l'avait fait en son temps (16). Nous croyons pouvoir répondre de plusieurs manières.

(13) *Works*, VI, 590.

(14) *History of the Reformation in Scotland*, ed. Dickinson, vol. 2, p. 82 :

« Without the preaching place, Madam, I think that few have occasion to be offended at me ; and there, Madam, I am not master of myself, but must obey Him who commands me to speak plain... » Cf. préface au *Sermon on Isaiah 26*, in *Works*, VI, 230 : « ...for in the publike place I consulte not with flesh and blood what I shall propone to the people, but as the Spirit of my God who hath sent me, and unto whome I must answer, moveth me, so I speake. »

(15) *Hist. of the Reformation*, vol. 2, pp. 45-46.

(16) Dans la préface de ce pamphlet contre le gouvernement des femmes, il invoque également la raison de conscience : sa vocation de sentinelle placée sur le peuple de Dieu le contraint à dire ce qu'il a sur le cœur (« utter my conscience ») et à « manifester la vérité connue. » *Works*, IV, 370-371.

1. *Le testament spirituel*

En 1572 Knox, prématurément vieilli, sent que les forces l'abandonnent. Le 19 juillet il écrit qu'il ne sort de son lit et de ses livres qu'une fois par semaine, et qu'ainsi peu de nouvelles lui parviennent (17). Le 26 mai il date une lettre « étant alité à moitié mort, à St Andrews » (18) ; le 13 du même mois il a signé son très beau testament dans lequel il confesse : « je suis un homme mort depuis presque deux ans ». En fait, bien avant 1570, le thème de la lassitude, de la retraite et de la mort revient dans ses écrits. Le 10 septembre 1568, par exemple, il écrit à John Wood : « Je vis comme déjà mort à toutes les affaires publiques, et j'en rends grâces à Dieu ; car j'ai ainsi quelque tranquillité d'esprit et du temps pour méditer sur la mort et sur les troubles que je crains et prévois depuis longtemps » (19). Cette tonalité, qui perce dès 1563, se trouve reflétée dans la préface de la *Réponse* et dans la prière du 12 mars 1566 : « j'ai soif d'être dissout de ce corps de péché » (infra, p. 44). Sentiment de lassitude au terme d'une vie d'épreuves et de travail vécue comme un « combat », ce maître mot de la biographie de Knox emprunté lui aussi à saint Paul et repris ici plusieurs fois avec sérénité.

Car il n'y a nul effroi à l'approche de la mort, mais au contraire perspective de délivrance de cette « méchante carcasse ». Non pas que sa faiblesse et ses maux soient devenus insupportables : en montant en chaire, ce frêle vieillard à peine sexagénaire, se transforme en orateur véhément ; mais depuis longtemps il se rendait compte que, malgré son éloquence et son travail, la destinée de l'Eglise d'Ecosse s'élaborait de plus en plus sans lui, que son influence diminuait et que son rôle s'était relativisé. Il avait quitté Edimbourg sous la menace en juillet 1571, juste un an auparavant, quand le parti de la reine dirigé par ses amis de 1559 avait investi le château. Il s'était réfugié avec sa famille dans l'ancien prieuré de St Andrews d'où il ne sortait que pour prêcher et où il escomptait finir ses jours. Quand il envoie sa *Réponse* à l'imprimeur, c'est donc un homme usé, qui a « pris congé du monde », car il sent son rôle et sa vie achevés ; il attend la mort avec sérénité et avec foi « assuré que je suis de ressusciter en gloire » (infra, p. 44), et jette sur le monde un regard las et pessimiste : « car de même que le monde est fatigué de moi, de même je suis fatigué de lui. » (infra, p. 78).

Il nous paraît possible que, dans sa retraite et avec le recul qui lui permet de juger sa vie, il ait voulu laisser à l'Eglise selon son cœur un testament spirituel. A-t-il songé aussi au sermon qui le fit entrer dans l'histoire, un sermon sur l'Eglise prononcé

(17) Cf. supra, note 1 : « attendant chaque jour la fin de mon combat... »

(18) Lettres CI, à James Douglas, *Works*, VI, 616

(19) Lettre LXXXIV, à John Wood, *Works*, VI, 561.

en 1547, à St Andrews précisément ? (19 bis). Qu'il consacre sa dernière publication au même thème, dénote l'unité et la continuité de sa vocation. Ce fait prend en outre une signification particulière à la lumière de ces lignes, écrites le 7 septembre 1572 à son futur successeur : « sur terre il n'est pas de stabilité si ce n'est l'Eglise de Jésus-Christ, toujours combattante sous la croix » (20). Ainsi la seule assurance, la seule sécurité qui émerge des vicissitudes temporelles, c'est l'Eglise de Jésus-Christ. Quelle est cette consolation et cette certitude qui illumine les derniers jours du réformateur ? Au-delà de la lettre de Tyrie, c'est à cette question que Knox répond, et sa réponse, éprouvée par une vie de combats, constitue un message solennel d'une incessante actualité.

2. Définition globale de l'Eglise

On notera cependant que ce testament n'est pas tout entier consacré à l'Eglise. Du moins pas directement. Knox a jugé bon d'ajouter une prière antérieure de six ans et une lettre antérieure de dix-huit. Si l'on considère la date de rédaction des différentes pièces composant le volume, on s'aperçoit qu'elles fournissent des rétrospectives plus ou moins lointaines sur la vie de l'auteur :

Page de titre et préface :	1572
Prière :	12 mars 1566
Réponse :	1567 — 10 août 1568
Postface :	12 juillet 1572
Lettre à Mrs Bowes :	20 juillet 1554

Dès lors il est intéressant de s'interroger sur l'unité de cet ensemble et sur les motifs de sa composition. Nous pensons que tous ces éléments, chacun à sa manière, jettent sur l'Eglise un jour indispensable qui précise et enrichit l'approche purement théologique et spéculative. Alors que la réponse développe le thème au niveau de l'intellect et du discours, les autres textes témoignent de l'Eglise en tant qu'expérience perçue au centre de la spiritualité individuelle, et en tant que lieu d'échanges et de relations entre consciences. Ils sont donc parfaitement habilités,

(19 bis) Knox a résumé ce sermon dans *Hist. of the Reformation*, vol. 1, pp. 84-86, car il fut déterminant pour sa carrière. (Cf. notre *John Knox, Paris*, 1987, pp. 68-69)

Ce fut le premier sermon qu'il prêcha « in the public preaching place » et c'est un sermon polémique, destiné à réfuter les arguments des conservateurs. Knox venait alors d'être désigné comme prédicateur, et bien contre son gré, par les occupants du château de St Andrews, auxquels il s'était joint en 1546 pour échapper aux persécutions de la hiérarchie catholique. La forteresse avait été investie par des protestants anglophiles en rébellion contre le gouvernement catholique et francophile d'Ecosse. Elle fut prise par les Français fin juillet 1547. Ce sermon retentissant fit dire : « Les autres épouvaient les branches du papisme, mais lui frappe à la racine pour détruire le tout. » (op. cit., vol. 1, p. 86).

(20) Lettre CVII, à James Lawson, *Works*, VI, 632.

bien qu'inspirés par des circonstances très diverses, à nous renseigner sur l'Eglise, dont ils concourent à donner une vision globale.

En outre, il est probable sinon certain que Knox avait à l'esprit une autre controverse, récente celle-là, éclatée au sein de l'Eglise d'Ecosse en 1571, alors qu'il venait de s'installer à St Andrews. Après l'exécution de l'archevêque de St Andrews, John Hamilton, impliqué dans le complot qui avait coûté la vie au régent Moray, le 21 janvier 1570, le pourvoi du siège épiscopal avait soulevé un problème : d'importants revenus y étaient attachés mais l'Eglise d'Ecosse ne prévoyait pas d'évêques dans son organisation. Les nobles protestants au pouvoir avaient donc nommé aussitôt un évêque protestant, John Douglas, recteur de St Andrews, qui se déclarait prêt à renoncer aux revenus de son nouveau bénéfice au profit du régent Morton. Cette manœuvre créait un précédent très grave car elle laissait prévoir que les ressources de l'Eglise seraient détournées au profit des nobles à mesure que les évêques en poste s'éteindraient. Knox avait pressenti le danger (21) mais avait accepté le compromis négocié par l'Eglise en janvier 1572 (22). Il avait prêché à l'inauguration du nouvel archevêque, en refusant toutefois de lui imposer les mains. Ce refus indique — et Bannatyne, secrétaire de Knox, le confirme dans son journal — qu'il tenait à exprimer un désaccord certain, bien qu'on ne puisse en déterminer exactement la cause (23). En tout cas Knox ne dénonça pas l'avidité du régent Morton, comme en Angleterre il avait dénoncé celle des déprédateurs de l'Eglise. Amitié envers Douglas, qui avait collaboré avec lui à la rédaction du *Livre de Discipline* de l'Eglise d'Ecosse ? Lassitude ou crainte de diviser la Kirk ? La *Réponse* semble replacer tacitement cette dispute dans une perspective plus haute qui amenuise les différends. Elle propose aux lecteurs une définition de l'Eglise qui les oblige à lever la tête et leur rappelle l'essentiel de l'Eglise et de la foi qui la constitue.

(21) Le 3 août 1571 il écrivait à l'Assemblée Générale : « ...résistez à ceux qui devraient impitoyablement le patrimoine de l'Eglise. Si certains veulent la dépouiller, qu'ils le fassent sous leur propre responsabilité et pour leur propre condamnation ; ne soyez pas complices de leurs péchés, à quelque état qu'ils appartiennent et ne faites pas croire, par votre silence, que vous êtes consentants ; au contraire, en protestant de façon publique, proclamez au monde que vous êtes innocents d'un tel vol. » Lettre XCVII, à l'Assemblée Générale, *Works*, VI, 605. On reconnaît à la fin du passage les deux grands principes de Knox sur la défense de la vérité et la liberté d'information.

(22) Sur ce point cf. G. Donaldson, *Scotland, James V-James VII*, Edimbourg-Londres, 1966, pp. 147-148.

(23) Cf. le journal de Bannatyne, cité par Laing, in *Works*, VI, 625. Il se peut que le désaccord ait porté simplement sur l'ordre de la cérémonie.

IV. LES TEXTES COMPLEMENTAIRES

L'originalité du volume de 1572 réside autant dans la présentation que dans le contenu théologique. Nous venons de dire qu'une vision d'ensemble de l'Eglise se dégage de cette suite d'écrits, et il faut préciser pourquoi. Si l'on met à part la réponse proprement dite, il reste trois textes d'une valeur exceptionnelle qui attestent de la situation existentielle de l'Eglise.

1. *La préface*

La préface, dans laquelle on peut inclure la page de titre, témoigne d'une Eglise en situation de combat, en opposition, et en même temps sur la défensive et sous la croix. Il n'est que d'examiner les mots pour constater qu'ils se rangent, comme deux armées, en deux camps inconciliables : *God* (Dieu), *Jesus-Christ*, *light* (lumière), *fight* (lutte), *battle* (combat), *resist*, *strengthen* (fortifier), *comfort* (réconforter), *oppose* (s'opposer), *vengeance*, *destruction*, *wounded* (blessé) écrivent à eux seuls une histoire dramatique en face de *Satan* (2 fois), *Devil* (le diable, 2 fois), *the Beast* (la Bête), *darkness* (les ténèbres), *traitors* (les traîtres, 2 fois), *treason* (trahison), *sin* (le péché), *impiety*, *iniquity*, *trouble* (tourments, 3 fois), *lash* (tracas), *suffering* (souffrance), *calamity*, *sorrowful* (désespéré), *painful* (douloureux), *persecution*, *dolour*. En 13 lignes l'adresse de style paulinien annonce l'unité de temps — les jours de la fin — et l'unité d'action : Satan redouble de fureur sachant qu'il lui reste peu de temps pour tourmenter le peuple de Dieu. Le peuple de Dieu, c'est l'Eglise ; et Satan, qui reparait plus bas et dans tout le traité sous les traits de « cet Antéchrist romain », c'est le chef de l'Anti-Eglise, lieu de toutes les oppositions à la 'vérité de Dieu' et à 'l'Evangile de Jésus-Christ'. Nous voici donc déjà en pleine ecclésiologie.

La tournure paulinienne de l'adresse, les références implicites à l'Apocalypse, le vocabulaire imprégné de réminiscences bibliques transportent le lecteur d'emblée sur le front de l'Eglise militante. Et le premier capitaine qu'il y rencontre est Knox lui-même, « Knox, serviteur de Jésus-Christ », qui se présente avec une touche pathétique, « fatigué du monde », attendant chaque jour la fin de sa « méchante carcasse », de son « tabernacle terrestre », « incapable à présent de lutter », craignant de devenir une gêne pour les fidèles et espérant la relève « que Dieu... enverra combattre après moi. » Mais il ne faudrait pas croire que, malgré sa faiblesse, Knox aspire au repos plus qu'à la victoire. La dernière phrase de la préface le résume tout entier : en dépit de ses scrupules et de ses maux il se déclare prêt à servir la bonne cause aussi longtemps que Dieu en décidera. Chez ce guerroyeur

inlassable, — malgré ses protestations, — qui effectivement monta en chaire jusqu'à ce que la voix et les forces l'abandonnèrent, et qui, de plus, était trop orateur pour oublier complètement ses effets, on ne sait ce qu'il faut retenir le plus dans ce vœu final, du secret espoir ou de l'acte d'obéissance. A travers cette préface, en tout cas, se dessine une forte individualité qui nous rappelle en langage vigoureux que l'Eglise n'est pas un ensemble vide mais au contraire densément rempli d'hommes « perceptibles aux sens de tous ceux qui veulent bien regarder » (infra, p. 55). Avec une personnalité comme celle de Knox, il était difficile de ne pas voir ; difficile aussi de se méprendre sur le caractère militant de cette Eglise que des hommes trempés comme lui par l'épreuve lèguent à ceux « que Dieu enverra combattre » après eux.

2. La prière

Bannatyne, secrétaire et serviteur de Knox, a consigné dans ses mémoires, sous la chronique d'avril 1571, une prière de Knox qui se rapproche remarquablement de celle publiée dans la *Réponse*.

A présent, Seigneur, sois miséricordieux envers ton pauvre troupeau en ce royaume, et surtout dans cette ville ; donne-moi la force, Seigneur, de combattre loyalement mon combat ; et heureuse l'heure où s'accomplira, selon ton bon plaisir, ta miséricordieuse providence ! Car dans la mort je ne doute pas de vaincre la mort et d'entrer dans la vie éternelle par Jésus-Christ, entre les mains de qui je remets mon esprit.

Seigneur, envoie de vrais pasteurs pour garder tes troupeaux, suscite des esprits enclins à observer tes œuvres remarquables, à les consigner fidèlement par écrit, afin que la postérité puisse louer ton saint nom pour les grâces immenses que tu as répandues abondamment sur cette ingrate génération !

John Knox, espérant la fin des tourments (24).

Cette prière fut prononcée et sans doute écrite à la fin d'avril 1571, et en tout cas avant le 5 mai, alors que Knox, pressé par ses paroissiens qui craignaient pour sa vie, s'appêtait à laisser Edimbourg aux mains des partisans de la reine et à se diriger vers son dernier exil, à St Andrews. Ces circonstances rappellent tout à fait celles de mars 1566 : les troupes de la reine, ralliées autour de sa personne, venaient d'entrer dans la capitale et Knox se

préparait à partir pour le pays de Kyle. L'analogie de la situation explique sans doute l'analogie des thèmes : Knox prie alors pour « l'Eglise de ce royaume », maintenant pour « le pauvre troupeau » ; dans les deux cas il demande que le Ciel envoie des « vrais » pasteurs ; il attend que Dieu mette fin selon son bon plaisir à ses maux, et il exprime l'assurance d'entrer dans la Vie au-delà de la mort. Deux thèmes nouveaux apparaissent cependant dans la prière de 1571 :

— la demande de « combattre loyalement » son combat, absente en 1566, va reparaître dans la postface rédigée en juillet 1572 (25) et montre que le réformateur, aux approches de la mort, se soucie de faire une fin édifiante dans l'esprit de la tradition médiévale ;

— la demande que Dieu suscite des historiens de la Réforme relève à la fois de ce souci d'édification et du zèle pour la défense de la vérité, comme Knox le rappelle en préface à son *Histoire de la Réformation en Ecosse* :

Et parce que nous n'ignorons pas que diverses rumeurs ont circulé sur nous, qui professons Jésus-Christ dans ce royaume, au début de notre entreprise il fut prévu que nous tiendrions un registre de tous nos faits et gestes... A travers notre simplicité, nous pensons que les fidèles apercevront notre but, qui est de louer Dieu pour le témoignage de sa grâce, d'exhorter la génération actuelle à être reconnaissante pour les bienfaits offerts par Dieu, et d'apprendre à la postérité de quelle façon miraculeuse la lumière du Christ Jésus a prévalu contre les ténèbres en ces jours très corrompus de la fin. (26)

Bannatyne, qui, sans doute sur les instructions de son maître, continuait d'enregistrer les faits, a peut-être pris cette partie de la prière pour lui ; mais on sait que Knox, à cette époque, n'avait pas cessé de rechercher des documents pour la suite de son *Histoire* (27), dont le cinquième livre fut rédigé par un auteur anonyme après la mort du réformateur.

Le rapprochement de ces deux prières fait donc ressortir la continuité des préoccupations de Knox et l'identité de ses réactions dans des situations analogues. Devant l'adversité, usé mais non brisé, il prie Dieu à la fois de le prendre et de lui donner assez de force pour continuer ; il lui demande des successeurs

(25) Knox demande aux fidèles d'Angleterre et d'Ecosse l'assistance de leurs prières, « that without any notable scandal to the Evangell of Jesus I may end my battell » (afin que sans esclandre notoire pour l'Evangile de Jésus-Christ je puisse achever mon combat). Cette phrase permet de saisir le sens de « laughfullie » que nous avons rendu par « loyalement ». Les esclandres redoutés sont ceux provoqués par les libelles anonymes de mars 1571, contre lesquels Knox avait tenu à se défendre en chaire.

(26) *Hist. of the Reformation*, vol. 1, pp. 5-6.

(27) Cf. lettres XCVIII et XCIX d'Alexander Hay à Knox, *Works*, VI, 608.

mais se met aussitôt à préparer leur travail. Cette contradiction résulte du conflit de deux tendances : la force qui le pousse vers l'extérieur à inscrire la réalité de l'Eglise dans l'histoire s'équilibre rarement avec celle qui le tire vers le dedans, voire l'au-delà, pour ne discerner de substance que spirituelle en l'Eglise. Intériorisation, extériorisation. Eglise invisible, Eglise visible. En 1572 comme en 1566, lassé d'avoir à se justifier des « esclandres » accumulés injustement contre lui, conscient que les destinées du « pauvre troupeau » résident moins que jamais entre ses mains, heurté à l'extérieur par les revers et frustré par le sentiment d'impuissance, il se replie de la scène politique, s'isole, s'accuse : et c'est cette longue confession de péchés dans le style calviniste, cette implacable litanie de défaites, suivie des promesses de grâce, de la certitude de l'élection et de la délectation en une invisible victoire, « la seule victoire par laquelle le monde est vaincu », la vraie foi.

La prière apparaît ainsi comme une démarche sécurisante et nécessaire, parce qu'elle permet de récapituler les forces intérieures, et qu'elle perce jusqu'au fondement de l'Eglise, la foi. Chez Knox, la foi n'est pas seulement l'adhésion intellectuelle à certaines vérités, d'ailleurs résumées ici (confiance du cœur en la rémission des péchés par le sang versé une fois pour toutes par le Fils de Dieu, Jésus-Christ ; assurance du salut ainsi acquis par le témoignage intérieur du Saint-Esprit), mais aussi un acte de confiance jailli de toutes les fibres de l'être, conscient et inconscient. La prière de 1566 en fournit le contexte, en décrit le déroulement, en découvre la finalité. Elle nous renseigne sur l'acte constitutif de l'Eglise et précède à juste titre le traité, qui est surtout discursif. Elle mène à l'Eglise comme réalité vécue par des voies autres que l'intelligence et la théologie : le témoignage de « l'homme intérieur ».

Knox a publié de nombreuses prières dont l'étude récompenserait le chercheur. Il s'agit ici d'une des plus personnelles puisque, outre sa confession et les considérations sur sa vocation, elle contient une intercession pour sa femme, ses filles et ses deux fils (28). La dimension collective est toutefois perceptible en plusieurs points : Knox se préoccupe du sort des pasteurs et de leur nombre, de sa responsabilité devant les hommes, de la spécificité de son ministère, de la nature de sa fonction : promouvoir la gloire de Dieu, combattre l'idolâtrie, l'erreur et les fausses doctrines, prophétiser la délivrance aux affligés et la destruction aux rebelles. La prière de Knox implique donc une collectivité privilégiée, l'Eglise, au sein de laquelle s'accomplit l'acte de foi individuel. Elle dévoile à la fois l'acte qui fonde l'Eglise, et la façon dont

(28) Cette intercession fit sourire le jésuite (*Refutation*, fol. 4a) qui estimait sans doute avoir suffisamment quitté « sa maison, ou sa femme, ou ses frères, ou ses parents, ou ses enfants. »

la conscience perçoit celle-ci : relation du sujet Knox à une communauté qui demeure toutefois imprécise. Il restait à envisager les rapports entre les individus au sein de cette communauté : c'est ce que l'auteur entreprend en présentant sa lettre à Mrs Bowes.

3. La lettre à Mrs Bowes

Tout comme la prière est une prière d'adieu, la lettre se présente comme un testament, un legs spirituel à la postérité. Signe que le réformateur prépare son départ ultime, tous les textes de la *Réponse* évoquent la postérité. « A présent, voyant que son combat est achevé et que je suis sur le point d'achever le mien, je laisse ceci à la postérité afin d'épancher ma conscience et d'instruire ses enfants » (infra p. 77). Aussi souvent que la postérité, Knox évoque également sa conscience ; mais si, dans sa dernière œuvre, il désire l'apaiser et « l'épancher », c'est que la coutume voulait que les mourants tournent eux-mêmes, en toute lucidité, la dernière page de leur existence, pour la plus grande gloire de Dieu et l'édification des vivants (29).

Nous l'avons noté, Knox a voulu ici parer les attaques dirigées contre sa vie privée. Il craignait que ses adversaires profitent de sa disparition pour provoquer l'esclandre et utiliser contre l'Eglise d'Ecosse toutes les médisances recueillies contre lui. Il voyait juste, car dès l'annonce de sa mort, les pamphlétaires catholiques se mirent au travail. Ils s'efforcèrent de retourner contre les protestants les accusations d'immoralité que ceux-ci avaient lancées contre eux si souvent, et à cet égard, Knox subit le sort de tous les autres réformateurs : ils s'emparèrent de tout ce qui, dans sa vie, pouvait colorer leurs calomnies de quelque vraisemblance, et leur imagination suppléa à ce qu'ils ne purent pas trouver (30). Tyrie figure parmi les premiers en date de ces détracteurs et à ce titre sa méthode de diffamation reste prudente et imparfaite (31). En bonne connaissance de l'adversaire, Knox

(29) « Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine, Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins. » Cette coutume édifiante était fréquente en un temps où la mort s'entourait d'un cérémonial protecteur. La disparition de ce cérémonial n'a pas rendu la mort plus sereine. Le 7 septembre 1572, Knox écrit à son collègue James Lawson, qui allait lui succéder dans la chaire de St Giles : « Voyant que... je me sens physiquement si bas et chaque jour en train de baisser davantage, et que je ne m'attends pas à ce que mon combat se prolonge longtemps, je serais heureux d'avoir l'occasion de vous ouvrir mon cœur et de l'ouvrir à d'autres personnes en qui, je pense, subsiste la crainte de Dieu. » (Lettre CVII, *Works*, VI, 632). Sur l'intention édifiante, cf. la lettre citée dans la note 1.

(30) Cf. James Laing, *De Vita et moribus atq. rebus gestis haereticorum nostri temporis*, Paris, 1581, ff. 113-115. Archibald Hamilton, *Dialogus de Confusione Calviniae Sectae*, Paris, 1577, p. 65. A. Baillie, *True Information of the Unhallowed Offspring... of our Scottish Calvinian Gospel and Gospellers*, Würzburg, 1628, pp. 40-41. N. Burne, *The Disputation concerning the Controversit Headdis of Religion haldin in the Realme of Scotland*, Paris, 1581, pp. 102, 143.

(31) Voir par exemple sa *Refutation*, fol. 25 : « Il apparaît par là clairement qu'il n'a pas apporté du tout de réponse pertinente. On peut s'étonner que les pas-

adopta l'attitude de franchise et d'honnêteté la plus conforme à son caractère, en publiant une de ses lettres à Mrs Bowes.

On y découvre une tendresse et une patience inattendue chez l'auteur du *Premier Coup de Trompette* contre les femmes au pouvoir. Les ans n'avaient pas atténué sa misogynie, à en juger par les remarques qu'il fit transcrire à son neveu en marge des *Annales* de Bavière en automne-hiver 1567, et ce brusque contraste, qui a intrigué tous ses biographes, oblige de constater qu'il était aussi hargneux envers les femmes élevées que bienveillant envers les humbles. Peut-être enviait-il à celles-là ce qu'il allait chercher chez celles-ci : l'assurance, la décision, le pouvoir, la considération. Ce persécuté, souvent hésitant et toujours en train de légitimer ses actes ou de les justifier après coup, trouvait auprès des femmes de son entourage le réconfort et l'approbation. Les rares notations contenues dans l'introduction à la lettre et dans la lettre elle-même, ne contredisent pas ce portrait. Mrs Bowes, sa « chère mère », « bien chère mère » — l'expression revient neuf fois dans la lettre — fut en tout cas « une mère pour les miens et pour moi ». Si sa conscience tourmentée à l'excès trouvait en Knox un confident, que sa propre mélancolie inclinait naturellement vers elle (32), elle sut aussi montrer du courage et de l'indépendance vis-à-vis de sa famille et de son milieu. Elle représente finalement assez bien, à côté d'autres admiratrices du réformateur, ce type de femmes aisées, à la fois cultivées et critiques, à qui la Réforme doit beaucoup.

Knox présente cette lettre comme un exemple de leurs rapports, parmi d'autres en sa possession. Bien qu'une phrase assez mystérieuse laisse présumer que c'était le seul qu'il eût à ce moment-là sous la main, nous ne pensons pas qu'il ait choisi ce document par hasard.

Bien que dix-huit ans séparent la lettre de sa publication, elle ne donne nullement l'impression d'avoir perdu de l'actualité. Apparemment, pourtant, la situation est bien différente. Le 20 juillet 1554, Knox est exilé, privé de ressources matérielles, mais moins désespéré de son sort que de la situation du protestantisme en Angleterre. Dès son accession, Mary Tudor a ramené le catholicisme. Les protestants anglais retournent à la messe. Par une série d'épîtres publiées entre mars et juillet, il les adjure de boycot-

teurs de son Eglise se soient succédés d'âge en âge sans laisser de trace à leur postérité, vu leur grand empressement à observer les commandements de Dieu, et en particulier ce précepte : « croissez et multipliez », en sorte qu'aucun d'eux ne pense avoir la conscience tranquille s'il ne possède pas deux ou trois femmes au moins : et pour avoir plus d'assurance au jour du jugement, même à un âge décrépît, en dépit de la loi de la nature mais conformément à leur Evangile, ils s'associent quelque sœur fidèle d'âge tendre, afin que le monde entier soit témoin qu'ils n'ont épargné aucun effort pour répandre l'Evangile et multiplier les élus. » La dernière allusion vise le mariage de Knox avec Margaret Stuart en 1564.

(32) Knox s'est dépeint de la façon suivante : « ...car je suis rustre de nature, et la plupart du temps oppressé par la mélancolie. » (Lettre LXXXVI, *Works*, VI, 566.)

ter la religion de l'Etat, dont il prophétise la fin rapide. Cette fin, il l'attend à Dieppe, en vitupérant contre les hommes au pouvoir autour de la méchante Jézabel et en espérant un nouveau Jéhu pour anéantir la maison d'Achab (33). Instruits par l'histoire, nous savons à présent qu'en juillet 1572 la Réforme était installée pour longtemps en Ecosse. Mais Knox ne le savait pas. En juillet 1572, il est exilé une fois de plus et attend les nouvelles d'Edimbourg dont la citadelle est occupée par les hommes de Marie Stuart. De loin il prophétise contre eux et contre elle. Il y a là comme un retour du passé, une analogie indubitable qui replace Knox en position de faiblesse et l'Eglise en situation de danger, si bien que la date même devient signe à la fois de commémoration et d'identification (34).

Mieux qu'une mise en parallèle, il effectue donc un amalgame entre la situation de 1554 et celle de 1572, amalgame réalisé sur le plan littéraire par une prière de transition entre l'introduction et la lettre, dont l'effet est de franchir le temps sans solution de continuité. Au plan de l'ecclésiologie, cette attitude est riche de sens. Elle signifie que, pour Knox, la situation de l'Eglise ne change pas fondamentalement à travers la durée. L'Eglise est toujours persécutée et menacée par l'Anti-Eglise et son allié, le monde.

La lettre en fournit la preuve, que l'histoire réitère à dix-huit ans de distance. En effet, le but de Knox, en écrivant à Mrs Bowes, n'était pas seulement d'apaiser l'angoisse de sa belle-mère. Ayant appris qu'elle était tentée de « retourner au culte de cette idole abominable et impie », il l'exhorte à rester fidèle avec des arguments calqués sur ceux de sa *Fidèle Admonition*, signée le même jour que la lettre. Cette exhortation occupe la moitié de la lettre, et bien que le reste donne une certaine idée des angoisses de Mrs Bowes, il n'illustre pas particulièrement le caractère exceptionnel, selon Knox, de ce « combat ». Si le réformateur avait voulu donner un exemple caractéristique de vie intérieure tourmentée, sa correspondance avec Mrs Bowes lui eût fourni une vingtaine de textes plus convaincants.

Ce que la lettre illustre très bien, par contre, c'est le problème de la reconversion à l'Eglise romaine. En Ecosse, vers 1572, la Kirk veillait à ce qu'il ne se posât point, mais la loi interdisant

(33) *A Faithful Admonition made by Iohn Knox unto the professors of Gods truthe in England*, in *Works*, III. 309. L'ouvrage est daté du 20 juillet 1554 en un lieu fictif (Kalykow).

(34) Bien que ce genre de rapprochements soit assez facile dans une existence aussi remplie que celle de Knox, et à une saison où l'absence d'intempéries, dans les Pays nordiques, permettait un déroulement accéléré des événements, signalons que c'est le 31 juillet 1547, à St Andrews, que Knox fut fait prisonnier par les Français et transporté sur les galères où il allait passer dix-neuf mois ; c'est en juillet 1556 qu'il quitta l'Ecosse pour Genève ; le 7 juillet 1559 qu'il fut nommé pasteur à Edimbourg, et le 26 du même mois qu'il dut quitter la ville devant les Français de Marie de Lorraine ; le 10 juillet que s'ouvrit le Parlement réformateur.

la messe n'avait jamais été appliquée, et la lettre de Tyrie prouvait que les jésuites travaillaient à provoquer des défections, préparant ainsi le retour éventuel d'une influence catholique : à cet égard, la lettre à Mrs Bowes ne pouvait qu'édifier David Tyrie, le frère du jésuite, et le conforter en face de la tentation comme elle avait encouragé la pieuse Anglaise en des circonstances analogues. Mais Knox avait aussi en vue un plus large auditoire. En février 1570 le pape avait excommunié Elisabeth d'Angleterre. Le nord du pays où, vingt ans auparavant, Knox avait été à la pointe de la pénétration protestante, où il avait rencontré les Bowes et où il gardait de nombreux amis, restait catholique et l'avait montré en se soulevant contre Elisabeth en novembre 1569 ; des événements récents, comme le complot de Ridolfi, rappelaient que la question religieuse y demeurait ouverte. Ce contexte éclaire donc le côté politique de la *Réponse* et permet de comprendre pourquoi Knox a tenu à lui adjoindre cette lettre-là.

La raison théologique est toutefois la plus importante et l'on peut dire que la lettre à Mrs Bowes qui, en 1554 déjà, est un testament religieux, puisque Knox ne sait pas s'il reverra jamais la destinataire, complète les autres textes sur plusieurs points :

— elle situe l'Eglise en face d'un adversaire nommé ici idolâtrie, évoqué ailleurs sous d'autres appellations comme « assemblée des méchants », « génération du serpent », « synagogue de Satan ». etc. Il est clair que Knox vise l'Eglise romaine mais il n'en prononce pas le nom. Ce n'est pas qu'il éprouve soudain quelque scrupule à désigner la Bête, mais il faut comprendre que l'adversaire en question est à la fois plus précis et plus général : plus précis parce qu'il s'incarne en une abomination centrale, la messe, contre laquelle Knox s'était illustré par un sermon retentissant, en avril 1550 ; plus général parce que, au-delà de l'institution construite autour de cette idole, il mène une guerre éternelle contre la royauté de Dieu. La vie de l'Eglise est ainsi un affrontement, un combat contre des idoles sans cesse renouvelées, qui la détournent du premier Commandement. Pour combattre la messe, il suffisait de s'en abstenir, mais pour vaincre l'idolâtrie il faut les armes de l'Esprit, qui assume le véritable combat.

— en même temps qu'elle situe l'Eglise en face de l'Anti-Eglise, la lettre évoque les relations entre individus au sein de la communauté chrétienne. C'est une lettre essentiellement pastorale où l'âme parle d'abord à l'âme, tout en faisant appel à l'intelligence et à l'émotion. Knox le pasteur diffère de Knox le prophète, bien que ce dernier transparaisse même ici. Il connaît assez Mrs Bowes pour savoir comment il convient de l'aborder, mais il reste assez humble pour trembler de ne pas la convaincre ; assez compatissant pour qu'elle se sente comprise, mais assez ferme pour qu'elle ne dévie pas du droit chemin ; tendre quand il intercède pour elle, mais inflexible sur le devoir du chrétien militant. Le berger

se tient ici au milieu du troupeau, « malheureux, sujet au péché et à la misère comme vous » et comme les autres brebis. Ses propres besoins s'expriment discrètement dans le post-scriptum, et la modeste place qu'ils tiennent dans la lettre reflète la proportion entre le matériel et le spirituel, l'égoïsme et la charité dans son cœur. C'est tout cela, l'Eglise : un échange de consolations spirituelles et matérielles, un certain type de rapports concrets, une façon de rechercher dans ses actes « le sceau et le témoignage indiscutable du Saint-Esprit », de déchiffrer dans le quotidien la trame de la providence divine, d'élaborer en commun et de se répéter l'un à l'autre les grands postulats de l'existence, de se ressourcer à l'expérience fondamentale de l'acte de foi. Le lecteur attentif verra ainsi que la lettre de Knox dépeint d'une manière beaucoup plus complexe que nous le faisons, une part essentielle de la vie ecclésiale que l'exposé dogmatique tenterait en vain de restituer.

C'est peut-être pourquoi apparaît à cette place une définition de l'acte de foi, que le traité évoque dans l'exemple d'Abraham, sans en préciser toutefois la portée pratique pour le croyant. Or la lettre apporte cette précision. Fugitif sans ressources et sans projets après avoir été un galérien sans perspective de libération, Knox avait appris à espérer contre toute espérance. Sa foi est bien, comme celle de Luther, ce mouvement d'abandon et de confiance en Dieu devant la défaillance totale des forces humaines, mais elle a jailli dans un contexte plus concret, au contact de l'adversité matérielle et de l'épreuve physique, ce qui la rend directement accessible aux chrétiens en situation de combat : « quand le secours de toute créature humaine fait défaut, c'est alors que la plénitude de l'Esprit de Dieu accomplit son œuvre » (infra, p. 82), rappelle-t-il à Mrs Bowes. Dans son petit traité sur la prière, publié en 1554 comme il écrivait la lettre à Mrs Bowes, il l'avait exprimé avec encore plus de chaleur :

Si je m'étends sur ce sujet et si je suis ennuyé, c'est que je sais combien est dur le combat entre l'esprit et la chair sous la lourde croix de l'affliction, quand, loin de la protection du monde, seule la mort apparaît imminente. Je sais les plaintes, les murmures et la rancœur de la chair ; je sais l'irritation, la colère et l'indignation qu'elle conçoit contre Dieu, révoquant toutes ses promesses en doute, et prête à chaque heure à abandonner Dieu complètement. Contre quoi il ne reste que la foi, qui nous pousse à implorer en suppliant le secours de l'Esprit de Dieu ; et là, si nous persévérons, nos calamités les plus désespérées, il les changera en joie et en succès. A toi seul, Seigneur, soit la louange, car c'est par expérience que je dis et écris ceci. (35)

Dans une telle définition le rôle de l'Eglise passe au second plan, et la lettre à Mrs Bowes contient une déclaration importante d'où l'on peut tirer que l'institution ecclésiastique n'a qu'une fonction transitoire et propédeutique, celle de nourrir l'individu jusqu'à ce qu'il ait l'intelligence de se laisser attirer par Dieu :

Mais l'Esprit du Seigneur Jésus, par son pouvoir tout-puissant bien qu'invisible, suppléera en vous à ce qui vous manque de consolations humaines, afin qu'on sache que la gloire revient à Dieu seul ; car celui-ci, pendant un certain temps, reconforte, sustente et nourrit ses créatures les unes par les autres, mais à la fin il nous attire à lui, nous qui sommes son image, afin que par lui seul et sans autre secours, nous ayons la vie, le règne, la joie et le triomphe comme il l'a promis par Jésus-Christ, son Fils. (infra, p. 81)

Cela signifie que l'Eglise n'est pas une fin en soi, Dieu étant la seule finalité, et cette réflexion attire l'attention sous la plume d'un homme qui s'est quasi identifié à une Eglise et qui écrit précisément pour la défendre. L'Eglise consiste pour l'essentiel en une double relation : l'homme se confie en Dieu et Dieu le sauve. Elle peut par conséquent se réduire à l'expérience individuelle de cette relation, et l'exemple d'Elie, seul au désert, préfigure ce cas. Dans sa réponse à Tyrie, Knox cite le cas d'Elie pour montrer que l'Eglise continue même en l'absence d'Eglise visible, et à plus forte raison d'institutions. Cela permet de penser qu'il n'a jamais perdu de vue la fin dernière de son œuvre réformatrice. L'exil lui a inspiré mais aussi imposé ce recul. C'est en exil, comme Elie, que Knox a composé tous les textes complémentaires de la *Réponse* : en 1554, en 1566, en 1572. La réponse même, nous l'avons dit, a vu le jour à une époque où il se considérait déjà mort aux affaires publiques. Sa réflexion sur l'Eglise reflète donc en partie sa situation d'exilé et en partie le détachement d'un homme à qui la participation de la masse ou le fonctionnement de l'appareil administratif ne laisse pas d'illusions. Rappelons que ni en Angleterre ni en Ecosse le réformateur n'avait accepté d'autre ministère que celui de la prédication.

4. *L'atmosphère*

Si les écrits complémentaires jettent sur le traité un jour indispensable en raison de leur contenu ou de leurs implications théologiques, leur mérite est aussi de créer une atmosphère tout aussi nécessaire à sa compréhension. Par atmosphère il faut entendre cette manière de communication que Kierkegaard a si bien utilisée, cette ambiance générale qui précède l'énoncé des concepts et qui s'avère aussi importante à leur juste transmission que leur exactitude ou la rigueur du raisonnement. Ce serait

commettre un contre-sens très grave sur la pensée du réformateur que de séparer la réponse des écrits complémentaires, qu'il a tenu à publier avec elle, et de la soustraire à l'atmosphère qu'ils créent autour d'elle. Ce serait éliminer de la religion le sentiment religieux et de l'ecclésiologie sa réalité intérieure. Les concepts, impuissants sur leur propre plan à convaincre ceux qui ne les admettent pas, ne sont que le support le plus conscient de telle ou telle manière d'être, et on ne peut les comprendre si l'on ignore leur valeur existentielle pour celui qui les conçoit.

L'atmosphère, ici, nous renseigne sur la façon dont Knox vivait l'Eglise, et sur le sentiment religieux des fidèles réunis autour de lui. Elle évoque un homme en dialogue avec l'au-delà, un théologien qui par la prière récapitule et clarifie ses idées ; un militant qui, par elle, s'épanche et se raffermi, exprime ses vœux et ses regrets, intègre ses espoirs, ses appréhensions, ses indignations dans un contexte dominé par la suprématie de Dieu ; un pessimiste, héritier du Moyen Age autant que de Calvin, qui ne sent que douleur en sa « méchante carcasse » et perversion dans le cœur humain ; un prédicateur de crainte et de tremblement, à qui la découverte de l'amour divin ne fait pas oublier le Dieu de courroux « dont l'indignation, une fois allumée contre la désobéissance... ne se laisse apaiser par aucune créature, au ciel ni sur la terre » (infra, p. 81).

Elle évoque aussi une mentalité encore capable, comme les artistes médiévaux, d'habiller l'histoire sainte dans ses catégories, persuadée de l'imminence de la fin des temps et qui, en attendant, s'épanouit en familiarité avec les personnages et les situations de la Bible. Car le trait essentiel de cette piété est qu'elle se nourrit de la Bible au point que son expression est pétrie de citations et d'allusions au texte sacré. Nous signalons les principales contenues dans la lettre à Mrs Bowes : dans ce texte en effet, qui, au moment de sa rédaction, n'était pas destiné à la presse, elles montrent combien la lettre biblique avait imprégné l'esprit de l'auteur et, sans doute, de la destinataire, supposée capable de les reconnaître. Cette référence constante à la Bible ne va pas sans poser de problèmes à qui voudrait identifier la version que Knox cite. Sur les 14 citations contenues dans la réponse proprement dite, seules les deux plus longues, Esaïe 2 : 2-4 et Ephésiens 2 : 19-21, proviennent indiscutablement de la Bible de Genève (1560) ; si l'on excepte Esaïe 60 : 12, tiré de la Vulgate, Jean 6 : 37 et Genèse 22 : 18, traduits de la même façon par la Bible de Genève, la Grande Bible (1539) et celle de Matthew (1537), et enfin Matthieu 11 : 28 qui peut venir de ces deux dernières, les autres citations ne figurent telles quelles dans aucune des Bibles que Knox a pu consulter. Cela peut s'expliquer diversement : les textes courts ont pu être cités de mémoire, traduits à livre ouvert de la Vulgate ou d'une Bible étrangère, accommodés aux habitudes linguistiques de l'auteur ou du public, allongés par un mot explicatif ou

dépouillés de ce qui n'est pas essentiel au propos ; plusieurs enfin peuvent être amalgamés, à partir de quoi s'ébauche un processus au bout duquel les citations se fondent dans le texte de Knox pour en former la substance.

Il y a là plus qu'un procédé de style : l'expression d'un besoin profond de la piété, l'appropriation de la Parole, quelque chose comme la manducation du pain descendu du Ciel, consubstantiation du discours humain et du discours divin. C'est dire dans quel esprit Knox traite de l'Eglise et de toutes choses. Par référence directe ou indirecte, sa pensée ramène toujours à l'Ecriture et n'interprète l'actualité que par analogie et comme à travers le miroir de la Révélation. D'où le sens des comparaisons et des exemples : le « petit troupeau d'Edimbourg, maintenant dispersé et guère moins affligé que les fidèles après la persécution d'Etienne », répète l'histoire sacrée comme Knox, en exil, revit l'épreuve d'Elie et de Paul, et comme toute l'Eglise d'Ecosse revit les événements de l'Eglise des Patriarches, des prophètes et des apôtres. Dans l'Eglise, le temps des origines se lit au présent et il n'est pas d'expérience qui ne se conforme à un modèle antérieur : assurance de sécurité et de sens que Knox a passionnément cherchée.

V. LES THESES EN PRESENCE

1. *La lettre de Tyrie*

C'est une lettre assez brève (134 lignes), écrite dans une syntaxe qui n'est pas toujours à la hauteur de ses prétentions stylistiques. Tyrie exhorte son frère à considérer mûrement les voies du salut et à lui faire part de son sentiment. Toutefois ses arguments ne tendent pas à établir que le salut est impossible dans l'Eglise d'Ecosse, ni même qu'il est possible dans l'Eglise romaine. Une double pétition de principe escamote d'emblée la question du salut : elle pose qu'il n'y a pas de salut en dehors de l'Eglise et elle identifie celle-ci à l'Eglise romaine. A partir de quoi l'argumentation glisse immédiatement de la sotériologie à l'ecclésiologie et se résume à une comparaison polémique entre l'Eglise romaine et « votre Eglise invisible d'Ecosse ».

Le parallélisme établi par Tyrie met en relief les oppositions suivantes :

— l'Eglise d'Ecosse est récente alors qu'il y avait des catholiques dix siècles auparavant ;

— l'Eglise d'Ecosse est une Eglise invisible alors que le prophète Esaïe déclare que l'Eglise sera visible dans le monde entier ;

— au contraire de l'Eglise de Rome elle ne peut montrer de continuité institutionnelle ni doctrinale depuis les temps apostoliques ;

— la doctrine de l'Eglise d'Ecosse diverge sur certains points de celle des autres Eglises protestantes.

En écrivant à son frère, Tyrie savait qu'il ne s'adressait pas à un logicien et son langage n'est pas toujours assez précis pour qu'on puisse saisir clairement sa pensée. Quand il évoque l'invincibilité, veut-il dire que la Kirk ne se voit pas ou attaque-t-il l'idée que l'Eglise est inconnaissable dans sa totalité ? Quand il parle de continuité, fait-il allusion au problème de la succession apostolique ou aux variations doctrinales au sein du protestantisme ? Et en ce dernier cas, a-t-il en vue les divergences manifestes en Europe, ou se réfère-t-il aussi à des divergences dans l'Eglise d'Ecosse ? Il est probable, compte tenu du contexte polémique, que les sens se recouvrent en partie, et Knox semble l'avoir compris de la sorte puisqu'il s'efforça de donner des réponses nuancées.

Les arguments du jésuite ne sont pas nouveaux. Ils figurent déjà parmi ceux que Calvin réfutait en 1535 et qu'il énumère dans l'Epître au Roi préfacée à l'*Institution Chrétienne* :

...et néanmoins ils ne cessent de calomnier notre doctrine, et de la décrier et diffamer par tous moyens qu'il est possible, pour la rendre ou odieuse ou suspecte. Ils l'appellent nouvelle, et forgée depuis peu. Ils reprochent qu'elle est douteuse et incertaine. Ils demandent par quels miracles elle est confirmée. Ils s'enquièreent si c'est raison qu'elle surmonte le consentement de tant de Pères anciens, et si longue coutume. Ils insistent que nous la confessions être schismatique, puisqu'elle fait la guerre à l'Eglise ; ou que nous répondions que l'Eglise a été morte par tant longues années, auxquelles il n'en était nulle mention. Finalement ils disent qu'il n'est pas besoin de beaucoup d'arguments, vu qu'on peut juger des fruits quelle elle est : c'est à savoir qu'elle engendre une grande multitude de sectes, force troubles et séditions, et une licence débordée de mal faire. (36).

Cela prouve que depuis trente ans au moins les conservateurs rabâchaient. Nous pouvons admettre toutefois que Tyrie ne songeait pas à ouvrir une controverse publique ni ne prévoyait la destination ultime de sa lettre. L'intérêt de celle-ci n'en est pas moins grand, car il ne réside pas sur le plan dialectique mais dans le type de mentalité religieuse qui se découvre ici de façon presque stylisée.

Nous avons déjà attiré l'attention sur la direction extériorisante de cette piété (37). Dans la lettre de Tyrie, l'axe autour duquel s'articule l'opposition entre l'Eglise romaine et l'Eglise d'Ecosse est signifié par un vocabulaire centré sur le visible et le tangible. Par trois fois, à la charnière de son argumentation, la phrase clé « si vous ne pouvez montrer », à peine modulée par une variante, reflète l'essentiel de sa préoccupation : voir, voir un objet extérieur, désignable, « manifeste », « apparent », autant d'adjectifs qui ponctuent le discours de Tyrie et lui font oublier, comme le relève Knox, que l'Eglise est un objet de foi et non de vue. Il y a là le type même de la pensée extrovertie, doublement régie par des facteurs extérieurs : d'une part la norme dont se sert le jugement a une origine extérieure, non subjective, empruntée à la tradition, garantie par l'ancienneté, la répétition d'une expérience collective et l'autorité des Anciens ; d'autre part la pensée comme l'intention, qui est bien de faire un prosélyte, se dirige vers l'extérieur, aboutit à des concepts déjà reçus et à une institution bien établie, « l'Eglise catholique de mon baptême ».

Hostile à la nouveauté (« leurs Eglises nouvellement fondées », « votre Eglise invisible d'Ecosse, qui n'a encore que huit ans d'âge », « Evangile nouvellement controuvé », « nouvelle doctrine », etc.), respectueuse de la tradition et de l'autorité établie par l'ancienneté et la multitude, appuyée sur les conclusions d'une expérience commune (« continuité de doctrine », « enseignée de tous temps », « répandue dans le monde entier », « comme l'expérience vous instruit »), cette pensée se délecte à répéter des poncifs mais échoue dès qu'elle se lance dans une interprétation subjective et originale du texte d'Esaïe. Dominée par les données objectives, elle est incapable de se renouveler ni même de pressentir le monde de l'intériorité. Elle projette sur l'interlocuteur ses propres motivations : fidélité au code établi (« comme il sied à un homme », « comme il sied à un chrétien ») et souci des apparences (allusion aux succès matériels), avec l'assurance de ceux qui marchent par la vue et sans se laisser interroger le moins du monde par ce qu'elle ne conçoit pas.

2. La réponse de Knox

Knox inverse la démarche de Tyrie. Le catholique remonte de l'Eglise visible, de l'institution à Jésus-Christ, comme du corps à la tête ; mais pour le réformateur, dont la vocation découle de la découverte que cette Eglise n'est pas la vraie, il s'agit de chercher ailleurs : non pas toutefois dans une autre institution, une autre Eglise visible, mais dans le Christ lui-même, c'est-à-

(37) P. Janton, *Concept et Sentiment de l'Eglise chez John Knox*, Paris, 1972, pp. 166-173.

dire dans sa Parole. Toute religion, dit Knox, doit avoir la garantie expresse de Dieu ; il va donc partir de la tête pour découvrir le corps, de la Parole pour identifier l'Eglise.

Il s'ensuit que l'Eglise selon Knox n'est perceptible qu'à celui qui a l'intelligence de la Parole et qui la croit, tandis qu'à la limite, l'Eglise de Tyrie s'impose aux incrédules par la démonstration des sens, l'expérience et le raisonnement. C'est pourquoi, avant de discuter de l'Eglise, Knox commence par poser la définition protestante de la foi : « la vraie foi doit avoir pour fondement et assurance la parole expresse de Dieu, parole de miséricorde promise en Jésus-Christ, à quoi le cœur du croyant doit consentir, mu par le Saint-Esprit » (infra, p. 49). La foi, acceptation confiante de la promesse de Dieu, est l'acte constitutif de l'Eglise, et la dimension collective de celle-ci se résout en une somme d'actes de foi individuels. Le nombre n'intervient nullement pour la caractériser puisqu'elle peut se réduire à la relation qui unit le croyant à Dieu, comme dans le cas d'Abraham et d'Elie. L'Eglise est donc partout où la foi répond à la Parole. Après avoir rappelé les promesses de Matthieu 18 : 19 et 28 : 20, Knox ajoute : « Etant fondés sur ces promesses, nous avons l'espoir, par Jésus-Christ, d'avoir dans nos assemblées la présence favorable de Jésus-Christ, tant dans sa parole que dans ses saints sacrements » (infra, p. 57).

Ce retour permanent aux promesses et à la foi permet à Knox de refuser l'historicisme, qui cherche dans le passé l'origine de l'Eglise. L'acte de foi intègre le croyant à une lignée qui remonte au-delà du ministère de Jésus, jusqu'à la Promesse elle-même et aux inventeurs de la foi qui sont les véritables Pères de l'Eglise : Adam, Seth, Abraham. On ne saurait admettre toutefois que l'Eglise a été fondée une fois pour toutes par ces premiers croyants, puis transmise et conservée par les soins de continuateurs. L'Eglise n'est pas un déroulement historique à partir d'une origine, mais répétition de l'origine, création réitérée aussi neuve aujourd'hui qu'au temps des patriarches. Fondée sur l'acte de foi, qui a « la même ancienneté que la parole », elle est donc aussi contemporaine de la parole. Par là elle se distingue radicalement de sa manifestation, l'institution ecclésiastique, qui, outre qu'elle ne l'accompagne pas toujours, comme l'exemple d'Elie le montre, ne se départit jamais d'un caractère temporel et contingent.

Pour décrire la communauté des croyants, Knox est donc amené à écarter certaines des marques traditionnelles ou à leur donner un contenu nouveau. La catholicité ou universalité, dit-il, n'est pas un critère, car rien n'est plus universel que l'erreur (38) ;

(38) En 1558 il écrivait déjà à Marie de Lorraine : « Car s'il fallait toujours préférer l'opinion de la multitude, alors Dieu fut coupable envers le monde originel. Car ils étaient tous unanimes pour se conjurer contre Dieu, à l'exception de Noé et des siens ». (*The Copie of a Lettre delivered to the ladie Marie, Regent of Scotland...* 1558, in *Works*, IV, 446).

de même, l'unité ne peut consister en une parfaite cohésion doctrinale, vu que des divisions apparurent entre les apôtres eux-mêmes : Knox tolère donc les divergences dans la mesure où elles ne mettent pas en cause les « principes », c'est-à-dire « ces points de doctrine sans la confession et la reconnaissance desquels il n'y aurait pas d'Eglise. » Bien que la formulation soit imprécise, les développements du traité réduisent ces points à l'essentiel : la foi et la Parole. Sur la question de l'apostolicité, autre marque traditionnelle, Knox répudie le juridisme romain et ne voit plus en la succession apostolique que la fidélité à l'enseignement du Christ et des apôtres. Enfin il redonne à la sainteté une place privilégiée puisque, sans elle, l'Eglise cesse d'être l'épouse immaculée du Christ, mais cette « sainteté du cœur *par la vraie foi* » ramène à cette référence centrale qu'est la foi.

Sainteté par la foi, fidélité dans la foi à la doctrine du Christ, communion sur les principes de la foi, voilà autant de façons de mesurer l'Eglise à une norme unique, la foi, la seule qui permette de déceler sa présence avec certitude. Knox renoue par là avec la tradition des premiers martyrs évangéliques anglais, Tyndale, Barnes, Bradford, et il est très proche du Calvin de 1536. L'Eglise n'est pas reconnaissable autrement que le Christ le fut, c'est-à-dire au moyen de la Parole de Dieu : savent la discerner ceux dont le regard spirituel eût reconnu la présence visible du Christ en la personne de Jésus. Knox, comme Calvin, aime citer Jean 10 : 27 : « Mes brebis entendent ma voix ». Cette voix que seul, en définitive, le Saint-Esprit rend perceptible et appréhensible, est la norme la plus intérieure sur laquelle l'Eglise puisse s'édifier. C'est la « pierre » de Matthieu 16 : 18, que la Réforme identifie à l'acte de foi de Pierre, et la Contre-Réforme à sa personne.

Toutefois, en désignant là les caractéristiques d'une pensée introvertie, nous ne saurions méconnaître certaines nuances importantes aux yeux de Knox et peut-être plus familières à ses contemporains qu'aux nôtres. Quand il dit espérer « avoir dans nos assemblées la présence favorable de Jésus-Christ, tant dans sa parole que dans ses saints sacrements », il admet que l'Eglise, objet de foi, n'est donnée aux sens que de façon approximative et que les Eglises locales ne sauraient être identifiées uniformément à l'Eglise : il « espère » seulement que celle-ci s'incarne dans les assemblées écossaises comme elle s'incarnait dans la maison d'Abraham, à Jérusalem, en Samarie, à Antioche, et « partout où le Christ Jésus était prêché en vérité et son saint Evangile reçu avec obéissance ». Cette approximation interdit de déterminer les élus qui composent l'Eglise mais permet de déceler la présence de celle-ci aux signes que Dieu a lui-même fixés : la prédication de sa Parole et l'administration des sacrements, auxquelles s'ajoute l'obéissance. Nous retrouvons ici les deux premières « notes » définies à l'article 18 de la Confession de foi de 1560, qui toutefois en nommait une troisième, empruntée à Bucer et à Pierre Martyr :

la discipline ecclésiastique ; « l'obéissance » était une des deux marques selon Barnes, qui ne distinguait que la prédication et l'obéissance. Ces marques relèvent toujours de la norme intérieure de la foi mais constituent en même temps une tentative pour l'objectiver, sans prétendre pour autant objectiver l'Eglise : elles servent à détecter celle-ci autrement que par son contenu objectif, c'est-à-dire autrement que par l'identification de ses membres. Sur ce point Knox est dans la ligne de Calvin et de la Confession de La Rochelle (39) mais cette position remonte aux débuts de l'ecclésiologie protestante (40).

Il est surprenant cependant que Knox se contente d'allusions éparses aux marques de la véritable Eglise, alors qu'il avait l'occasion d'en traiter systématiquement ; surprenant aussi qu'il ne mentionne pas la discipline ecclésiastique, qui est un des traits distinctifs de la Confession de foi écossaise, et qu'il laisse flotter une certaine imprécision sur celles qu'il mentionne : la Parole est associée tantôt avec les sacrements et tantôt avec l'obéissance. Sans doute cet abandon et cette hésitation dénotent-ils une évolution de la pensée de Knox depuis la Confession de 1560. On a l'impression, en effet, que le réformateur recentre son ecclésiologie autour de ses grands archétypes, parfois oubliés dans le feu de l'action et sous la pression des circonstances entre 1559 et 1566 :

— alors que Tyrie attaque l'Eglise d'Ecosse, Knox commence la discussion en partant de l'Eglise universelle, à laquelle il subordonne toutes les Eglises locales ;

— à trois reprises il situe la Kirk par rapport à d'autres Eglises locales : celles des temps bibliques et celles du présent ;

— en fondant l'Eglise sur l'acte de foi, en démontrant sa continuité spirituelle depuis les origines, il lui confère une dimension intemporelle, et il abstrait les Eglises locales, donc la Kirk, de leur cadre spatio-temporel pour les englober dans une réalité mystique supérieure.

Située de la sorte, l'Eglise d'Ecosse n'apparaît jamais ni comme centre de référence, ni comme un organisme doté d'existen-

(39) J. Calvin, *Institution Chrétienne*, op. cit., IV, 1, 9 : « Car partout où nous voyons la Parole de Dieu être purement prêchée et écoutée, les sacrements être administrés selon l'institution du Christ, là il ne faut nullement douter qu'il n'y ait Eglise. »

Conf. de La Rochelle (1559, 1571), art. 28 : « ...là où la Parole de Dieu n'est pas reçue et où l'on ne se met nullement en peine de s'y soumettre, et là où il n'est fait aucun usage authentique des sacrements, on ne peut estimer qu'il y ait quelque Eglise. »

(40) R. Barnes, *What is holy church and who be thereof* (1531), in *The Complete Works of St Thomas More*, Yale, vol. 8, p. 873 :

« ...là où la Parole de Dieu est vraiment et parfaitement prêchée, débarrassée des rêves condamnables des hommes, là où elle est bien reçue par ceux qui l'entendent, là enfin où nous voyons apparaître de bonnes œuvres en accord manifeste avec la doctrine évangélique, voilà des signes bons et certains par lesquels nous pouvons juger de la présence de la sainte Eglise. »

ce ou de finalité indépendantes. Elle ne peut être que la manifestation locale de cet objet de foi qu'est la sainte Eglise universelle, à la nature duquel elle participe : ainsi, bien qu'incarnée, elle aussi ne peut être qu'objet de foi, et les marques évoquées plus haut, loin de permettre d'identifier le contenu sociologique du Corps, ne font que suggérer le périmètre à l'intérieur duquel œuvre l'Esprit. Personne, sauf Dieu, ne peut dire qui est de l'Eglise, mais là où l'Evangile est prêché et reçu avec obéissance, là se trouvent nécessairement des âmes pénétrées par la grâce. Barnes et Luther n'enseignaient pas autre chose, mais cet enseignement diffère du calvinisme de 1560, pour qui les marques authentifient une certaine institution. En reléguant celles-ci à une place discrète, Knox montre qu'il a pris du recul par rapport à son œuvre réformatrice, ramenée dans la perspective de l'expérience religieuse et de l'acte de foi.

Il faut donc conclure cette énumération des thèmes ecclésiologiques de Knox par celui qui, paradoxalement, résume toute sa pensée sur l'Eglise. Nous ne pouvons pas reconnaître Knox sous les traits de fondateur qu'ont fixé ses hagiographes du 19^e et du 20^e siècle. S'il était légitime que l'Eglise d'Ecosse cherche à remonter à l'origine historique de son bel édifice, ce que Knox écrit d'Abraham et de la « nouveauté » dans l'Eglise interdit de croire qu'il se soit jamais considéré comme un novateur. Ce qu'il dit de la foi suggère même qu'il ne considérerait pas l'institution ecclésiastique comme indispensable au salut. Si, comme Tyrie, il souscrit à la formule augustinienne qu'il n'est pas de salut hors de l'Eglise, c'est parce qu'il l'interprète très différemment de lui. Pour Knox, les croyants ne parviennent pas au salut grâce à la médiation d'une institution mais grâce à celle de la Parole, dans quelque institution qu'elle s'exprime : et dans cette perspective il évoque, de façon bien hypothétique mais peut-être prophétique, le jour où l'Eglise de Rome embrassera celle d'Ecosse comme sa sœur la plus chère. A travers le temps et l'espace et au-dessus des institutions, les rachetés constituent la communion des saints qui se confond avec l'Eglise.

Cette communion est perçue localement comme le « petit troupeau » (41), réunion de fidèles serrés autour de leur pasteur pour entendre la Parole et en vivre. L'imposant projet du *Livre de Discipline*, auquel Knox contribua mais qu'il ne vit pas réalisé, ne doit pas faire illusion. La *Réponse* à Tyrie ne contient pas un mot sur l'appareil ecclésiastique et donne de la Kirk l'image simplifiée d'un ensemble de communautés locales rassemblées autour de leurs prédicateurs ; elle ne dit rien des liens organiques établis entre ces assemblées ni de l'Assemblée Générale que Knox avait défendue héroïquement en 1561 (42). Sans doute le genre littérai-

(41) Sur cette notion cf. notre *Concept et sentiment de l'Eglise chez J. Knox*, pp. 130-135.

(42) *Hist. of the Reformation*, vol. 2, pp. 26-27.

re de l'écrit ne lui permettait-il pas d'entrer dans les détails de l'organisation, et la lettre de Tyrie l'invitait à débattre du fond plus que de la forme. Mais il est justement instructif de noter à quel niveau Knox situe le fond. Au jésuite qui lui demandait de « montrer » et qui ne souhaitait que « voir », il ne montre rien de précis, aucune cérémonie, aucune hiérarchie, aucune institution, si bien qu'on pourrait croire que le réformateur ne s'est jamais beaucoup soucié de réformer les institutions. Cette leçon est salutaire car elle rend la première place à l'essentiel, à l'expérience religieuse, et enseigne qu'il suffit, pour que l'Eglise soit manifeste, d'un petit troupeau uni par cette expérience, comme deux ou trois « rassemblés en mon nom. »

VI. SUITES DE LA CONTROVERSE

Tyrie répondit à Knox sans tarder puisque *The Refutation of ane Answer made be Schir Iohne Knox to ane letter, send be Iames Tyrie, to his umquhyle brother* parut à Paris en 1573. Elle comporte une préface de neuf pages non numérotées, datée du 8 mars, la réfutation proprement dite, présentée selon la méthode de découpage que Knox avait adoptée pour la lettre de Tyrie (57 feuillets numérotés plus une page non numérotée) et une page finale d'errata. Un an plus tard, le 7 mars 1574, l'Assemblée Générale de l'Eglise d'Ecosse désigna Spottiswood, Pont et cinq autres pasteurs pour examiner « la réplique rédigée par John Duncanson, pasteur de la maison du roi, contre le dernier livre de Tyrie » (43), en rendre compte devant l'Assemblée et se prononcer sur l'opportunité de la publier. Cette réplique ne semble pas avoir été imprimée puisqu'en avril 1576 le pasteur de Ruthven, George Hay, soumit à l'Assemblée Générale « son livre contre Tyrie » (44) qui, lui non plus, n'a pas été retrouvé.

La polémique semble donc éteinte autour de 1580, aucune des parties n'ayant fait de concessions. Cette intransigeance n'a pas de quoi surprendre puisque la controverse religieuse, orientée par une expérience et des présupposés différents, ne sert jamais

(43) Voir la notice de Laing dans *Works*, VI, 476-478. D. Calderwood, *The history of the Kirk of Scotland*, Edimbourg, 1849, vol. 8, p. 200.

(44) Calderwood, op. cit., vol. 3, p. 362. A. Peterkin, *The Book of the universall Kirk of Scotland*, Edimbourg, 1839, p. 155.

Cf. M. Taylor, « The conflicting doctrines of the Scottish Reformation » in *Essays on the Scottish Reformation, 1513-1625*, Glasgow, 1962, p. 271 : « The Calvinist response was undertaken by John Duncanson and also by George Hay, though probably neither of their works was published. » L'article Hay du *Dictionary of National Biography* et de *Fasti ecclesiae Scoticae*, vol. 6, p. 294 admet sans preuves qu'un livre fut imprimé.

qu'à conforter les adversaires sur leur propre position. Le mérite de la lettre de Tyrie et de la réponse de Knox est de nous renseigner sur la nature de cette expérience et de ces présupposés. A travers les arguments, l'attitude envers la Parole, l'usage de la théologie, se dessinent deux types de structures mentales et psychologiques, deux grilles de lecture inhérentes au psychisme et irréductibles l'une à l'autre, quelle que soit la méthode, polémique ou irénique, employée pour les rapprocher. L'Eglise doit accepter cette opposition et comprendre que, grâce à elle et à la dialectique qu'elle engendre, elle s'achemine au-devant de son Seigneur, l'introverti quêtant toujours de nouveaux approfondissements, l'extraverti leur assurant la plus large dimension collective, et tous deux travaillant à accomplir cette vocation paradoxale aperçue par T. Fallot : « L'Eglise sera catholique ou elle ne sera pas ; le chrétien sera protestant ou il ne sera pas. » (45)

Par rapport à la lettre de Tyrie, la réponse de Knox représente un de ces approfondissements. Elle reste d'actualité par ce qui est la caractéristique même du réformateur : sa tendresse pastorale pour les âmes individuelles l'éloigne des formulations dogmatiques trop abstraites, l'incline à privilégier le vécu et le situe à l'opposé du triomphalisme romain ; sans rien céder du principe qu'il n'y a qu'une Eglise du Christ face à celle de l'Antéchrist, il évite d'afficher la certitude que la sienne est l'unique et la bonne ; il se borne à affirmer que l'Eglise d'Ecosse s'efforce d'appartenir, par l'obéissance et la foi, à l'Eglise éternelle et universelle que Dieu seul connaît. En second lieu il ne cache pas que, si la foi constitue l'Eglise, c'est la sainteté qui la maintient. Ce glissement de l'orthodoxie vers l'orthopraxie, de la doctrine vraie vers les œuvres bonnes, s'inscrit de façon positive dans la partie doctrinale du traité, qui lie la sainteté à l'être même de l'Eglise, et de façon négative, dans la critique morale et politique de la papauté. Au même moment Knox semble définir la vie ecclésiale comme la pratique de la sainteté au sein du petit troupeau. On peut donc voir là l'esquisse d'une recherche dans laquelle les Eglises ont avancé depuis, et qui invite à prendre au sérieux l'interrogation : « qu'est-ce que la vraie sainteté de l'Eglise, en quoi elle consiste, de qui elle découle, et quel en est l'effet ? ».

On notera enfin que, jugée dans son ensemble, l'Eglise médiévale ne trouve guère de faveur à ses yeux. S'il reconnaît volontiers que, pendant les siècles du Moyen Age, Dieu a conservé un reste fidèle, c'est pour mettre en relief ces quelques élus entre la masse ignorante et les chefs dégénérés de l'Eglise institutionnelle. Ce n'est donc pas avec cette Eglise-là qu'il désire renouer mais avec l'Eglise primitive. La seule unité qu'il préconise est celle avec les premiers chrétiens parce que, pense-t-il, ils étaient les plus

(45) Cité par M. Boegner, *L'Exigence œcuménique*, Paris, 1968, pp. 20, 81.

unis au Christ. Ici encore notre siècle peut écouter son message, en l'approfondissant toutefois jusqu'où Knox aurait pu le pousser. Lui qui a ressenti la foi comme une expérience miraculeuse et qui a tant obtenu par elle, qui s'émerveille des « signes très certains » de la Grâce et de son salut, qui croit avoir reçu l'inspiration prophétique et la connaissance au-delà du commun de ses frères, ne s'est apparemment pas interrogé sur le rôle, la nature et la fréquence des charismes dans les premières communautés, celles-là mêmes auxquelles il reporte sans cesse sa pratique ecclésiale. De tous les réformateurs il était pourtant celui qui, en dehors de l'anabaptisme, pouvait le mieux aborder cette question.

Les remarques précédentes amènent donc à penser que la *Réponse* contient des éléments importants, dignes d'un développement futur, et susceptibles d'atténuer l'opposition psychologique qu'elle recouvre. La controverse entre Knox et Tyrie n'est pas près de s'éteindre mais un changement de ton annonce qu'elle est entrée depuis peu dans la période des approfondissements. « Si l'Eglise catholique s'était montrée au 16^e siècle telle qu'elle est apparue au Concile (Vatican II), auriez-vous fait la Réforme ? demandait un catholique à un protestant. Et l'autre de répondre : Mais vous, nous auriez-vous chassés ? » Cette anecdote significative (46) montre que catholiques et protestants sont entrés dans le temps des questions. Peut-être viendra un jour le temps des réponses.

(46) Ibid., p. 314.

SIGNES UTILISES

L'astérisque (*) indique une note marginale dans l'original. Nous donnons la liste complète de ces notes marginales à la fin de l'ouvrage.

Les notes sur le texte sont indiquées en chiffres arabes.

Le signe § indique le commencement d'un paragraphe dans l'édition originale.

Il a été parfois nécessaire d'insérer entre crochets [] une précision absente dans l'original.

Réponse à une lettre d'un jésuite nommé TYRIE par John KNOX

Prov. XXVI

Ne répons pas à l'insensé selon sa folie, de peur que tu ne lui ressembles : répons à l'insensé selon sa folie, afin qu'il ne se regarde pas comme sage.

La contradiction qui apparaît dès l'abord entre ces deux sentences a retenu pendant un temps et mon cœur de préparer et ma main d'écrire quoi que ce soit en réponse à cette lettre blasphématoire. Mais lorsque, réflexion faite, Dieu m'eut donné de comprendre que quiconque ne s'oppose pas hardiment au blasphème et au mensonge flagrant diffère peu des traîtres : couvrant et nourrissant autant qu'il est en son pouvoir la trahison des traîtres et la damnable impiété de ceux contre qui la juste vengeance de Dieu brûlera éternellement, s'ils ne se repentent pas rapidement : lors donc, pour apaiser ma conscience, je mis la main à la plume et rédigeai ce qui suit.

Imprimé à St Andrews, par Robert Lekprevik
Anno Do. 1572

JOHN KNOX, serviteur de Jésus-Christ, à présent fatigué du monde et attendant chaque jour la dissolution de mon tabernacle terrestre (1), aux fidèles que Dieu, dans sa miséricorde, enverra combattre après moi, souhaite la grâce, la miséricorde et la paix de la part de Dieu le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, avec l'esprit de sanctification, afin qu'ils résistent à toute espèce d'impiété en ces jours très mauvais de la fin (2), où Satan redouble de fureur, sachant qu'il lui reste peu de temps pour tourmenter le peuple de Dieu.

Ne t'étonne pas, cher lecteur, qu'un tel ouvrage sorte de ma plume en ces jours de douleur après que j'ai pris congé du monde et de tous ses tracasseries, si ce n'est pour déplorer mes péchés et les péchés des autres : car beaucoup, hélas, je le crains, sont incapables de déplorer les leurs eux-mêmes parce qu'ils se sont vendus pour faire œuvre d'iniquité, poussés par la convoitise et inaccessibles à la compassion qui vient de Dieu. Pourtant, Seigneur, tu connais les tiens et tu retires de l'iniquité tous ceux qui invoquent ton nom sans feinte. Voici sept ans passés, un manuscrit adressé par un jésuite à son frère me fut remis par un fidèle frère qui me demanda de préparer quelque réponse. Désireux d'accéder à sa juste requête, je pris la plume, bien qu'il me fût difficile de trouver quelques instants de tranquillité, car c'était juste après que l'Eglise d'Edimbourg m'eut rappelé d'exil après le jugement de

(1) Cf. 2 Cor. 5 : 1.

(2) Knox explique dans son traité que les derniers jours ont commencé à l'avènement du Christ et qu'ils couvrent toute la période depuis cette date jusqu'au rétablissement de l'Evangile. Les hommes du XVI^e siècle ont souvent eu l'impression de vivre le temps de la défection et l'aube du rétablissement. En 1541 Luther avait publié sa *Supputatio annorum mundi* où il trouvait que l'an 1540 correspondait à l'an 5500 depuis la Création. La durée du monde étant estimée, d'après les Pères de l'Eglise, à 6.000 ans, et le Seigneur ayant promis d'abréger les jours de la fin à cause des élus (Matth. 24 : 22), il concluait à l'imminence du Royaume de Dieu. « Une parfaite supputation des années et des temps depuis Adam jusqu'au Christ, prouvée par les Ecritures », publiée en appendice à la Bible anglaise de Genève (1560), faisait coïncider 1560 et 5534. L'intérêt pour ce genre de calcul, attesté en Angleterre par de nombreuses allusions (cf. P. Janton, *L'éloquence et la rhétorique dans les sermons de Hugh Latimer*, Paris, 1968, p. 96, note 26) témoigne d'une attente à la fois craintive et curieuse de la fin. Cette mentalité de fin d'époque qui s'exprime dans les contextes de grands changements, a interprété comme signes indubitables de l'eschaton les grands événements de la Réforme : révélation de 'l'homme de péché' et rétablissement de la vérité. Dès son premier sermon, en 1547, Knox apparaît imprégné de littérature apocalyptique (*Hist. of Ref.*, I, 84-86) et pendant les treize mois qu'il passa à St Andrews de 1571 à 1572 il prêcha régulièrement sur le livre de Daniel, celui-là même par lequel il avait commencé sa carrière de prédicateur, à St Andrews également. Il faut en tenir compte pour apprécier son opposition Eglise/Anti-Eglise et Christ/Anti-Christ, et comprendre qu'il use à peine de la métaphore lorsque, plus bas, il évoque la Contre-Réforme essayant de « guérir la tête blessée de la Bête » (Apo. 13 : 3).

David [Riccio] (3). Au milieu de mes autres tâches je griffonnai ce qui suit, et cela en l'espace de peu de jours. Sur quoi, je me repentis de mon travail (4) et songeai pour de bon à le détruire : ce que j'eusse fait sans doute si le diable n'avait suscité les jésuites dans le but de troubler le cœur des fidèles au moyen des mêmes arguments que Tyrie, mais développés et exposés avec toute la rhétorique que Satan peut imaginer pour empêcher le libre cours de l'Evangile de Jésus-Christ, et pour guérir la tête blessée de la Bête, cet Antéchrist romain ; lequel toutefois court inmanquablement à sa destruction malgré tous ceux qui s'emploient soit à le relever, soit à soutenir ses damnables excès, comme Dieu le révèle à quiconque n'est pas aveuglé par le diable au point de ne pas savoir discerner les ténèbres de la lumière (5). L'ordre suivi pour répondre à son orgueilleuse arrogance et à sa sotte présomption apparaîtra dans la disposition de ce traité.

J'ai ajouté à cette préface une méditation ou prière jaillie du désarroi de mon cœur, que j'ai prononcée de ma langue à moitié morte avant d'être contraint à quitter mon petit troupeau d'Edimbourg, maintenant dispersé et guère moins affligé que les fidèles après la persécution d'Etienne (6). Seigneur, console-le et fortifie-le jusqu'au bout afin qu'un jour nous nous retrouvions dans la gloire, car il serait vain de nous retrouver ici-bas et ce serait l'occasion de nouvelles tristesses. Chers Frères, priez qu'il plaise à Dieu, dans sa miséricorde, de mettre fin à mon long et pénible combat. Car, incapable à présent de lutter comme Dieu autrefois m'en donnait la force, j'espère en avoir fini avant de devenir plus gênant pour les fidèles. Pourtant, Seigneur, laisse ton Saint-Esprit tempérer mon désir et donne-moi la patience de supporter tout ce que ta majesté divine voudra bien imposer à ma méchante carcasse.

(3) Cf. suDra D. 7, note 3.

(4) « I repented of my laubour » : expression biblique, cf Gen. 6 : 6, 2 Sam. 24 : 16.

(5) C'est un des clichés favoris de Knox. On le trouve également dans le compte rendu qu'il a laissé de son premier sermon (1547) : « ceux qui ne sont pas plus qu'aveugles » (*Hist. of Ref.*, I, 84).

(6) Le 30 avril 1571 Kirkaldy of Grange, qui tenait le château d'Edimbourg pour les partisans de la reine, ordonna aux partisans du roi de quitter la ville dans les six heures. Knox partit le 5 mai et gagna Abbotshall avant de s'installer à St Andrews en juillet.

Prière

Seigneur Jésus, reçois mon esprit et mets fin selon ton bon plaisir à ma malheureuse vie que voici ; car la justice et la vérité ne se trouvent pas chez les fils des hommes !

John Knox, d'esprit délibéré, à son Dieu.

Sois miséricordieux envers moi, ô Seigneur, et n'appelle pas en jugement mes multiples péchés, et principalement ceux dont le monde est incapable de m'accuser. Tout au long de ma jeunesse, de ma maturité, et à présent, après bien des combats, je ne trouve rien en moi que vanité et corruption. Car aux jours de tranquillité je suis négligent, dans l'épreuve impatient, enclin au désespoir ; et entre temps je me laisse tellement emporter par toutes sortes d'idées vaines, qu'elles m'entraînent, hélas ! Seigneur, loin de la présence de ta Majesté. Orgueil et ambition m'assaillent d'un côté, convoitise et méchanceté me tourmentent de l'autre ; en somme, Seigneur, les affections de la chair réussissent presque à étouffer l'opération de ton Esprit. Je te prends à témoin, ô Seigneur qui seul connais le secret des cœurs, qu'en aucun de ces défauts je ne me complais ; j'en suis affligé, au contraire, bien contre le gré de l'homme intérieur au tréfonds de moi, qui pleure sur ma corruption et voudrait se reposer sur ta seule miséricorde. C'est elle que j'implore, et cela au nom de la promesse que tu as faite à tous les pécheurs repentants, parmi lesquels je me confesse, au nom de l'obéissance et de la mort de mon seul sauveur, Jésus-Christ : en qui, par ta pure grâce, je ne doute pas d'être élu pour le salut éternel, dont tu m'as donné — à moi, Seigneur, très misérable et très ingrate créature — des signes très certains. Car alors que j'étais noyé dans l'ignorance, tu m'as donné la connaissance plus abondamment qu'au commun de mes frères ; tu as utilisé ma langue pour déclarer ta gloire, attaquer l'idolâtrie, les erreurs et la fausse doctrine ; tu m'as forcé de prédire aussi bien la délivrance aux affligés que la destruction à maint rebelle ; on en a déjà vu l'accomplissement, non pas moi seul, mais le monde

aveugle lui-même (1). Mais surtout, ô Seigneur, tu as, par la puissance de ton Saint-Esprit, scellé en mon cœur la rémission de mes péchés ; je reconnais et confesse l'avoir reçue par le sang précieux de Jésus-Christ répandu une fois pour toutes ; grâce à l'obéissance parfaite de qui j'ai l'assurance que mes nombreuses rébellions sont effacées, que mes graves péchés sont lavés, et que mon âme est devenue le tabernacle de ta divine majesté : Toi, ô Père de miséricorde, ton Fils notre Seigneur Jésus-Christ, mon seul sauveur, médiateur et intercesseur, et ton Saint-Esprit, demeurant en elle par la vraie foi, qui est la seule victoire par laquelle le monde est vaincu (2). C'est donc à toi, ô Seigneur, que je remets mon esprit, car j'ai soif d'être dissout de ce corps de péché (3), assuré que je suis de ressusciter en gloire, quand bien même les méchants, pour un temps, me fouleraient aux pieds avec d'autres de tes serviteurs. Sois miséricordieux, ô Seigneur, envers l'Eglise de ce royaume ; entretiens en elle la lumière de ton Evangile ; augmente le nombre des vrais prédicateurs ; et que ta miséricordieuse providence veille sur ma pauvre épouse, le fruit de ses entrailles (4), et mes deux chers enfants Nathanaël et Eléazar. A présent, Seigneur, mets fin à ma misère.

A Edimbourg, le 12 mars 1565[-66] (5).

(1) Knox croyait en ses prophéties parce qu'il les fondait sur la Parole. Il s'en est expliqué en 1554 dans *A Godly Letter* (*Works*, III, 168-69) où il montre que la prophétie est moins une révélation spéciale que l'annonce de l'action divine, telle qu'elle découle de la nature de Dieu. L'accent prophétique est perceptible très tôt chez Knox. Il n'était pas inhabituel dans la prédication médiévale et retentissait couramment dans les prédications populaires. Knox a prophétisé mais aussi prédit, en ce sens qu'il reçut prémonition d'événements à venir. Mais n'était-ce pas simplement la fol, c'est-à-dire la vision que donne la certitude de l'exaucement ? Cet aspect de sa personnalité, souligné par l'autorité de sa prédication, étonna ses contemporains comme la fol étonne toujours les nôtres, et Knox entra dans la légende par la porte où la légende aurait dû sortir.

(2) 1 Jean 5 : 4.

(3) Rom. 6 : 6, mais le ton est plutôt celui de Rom. 7 : 24.

(4) Knox avait épousé Margaret Stewart en secondes noces, en 1564. Elle était fille de lord Andrew Stewart, de la maison royale, et plus jeune que Knox d'environ 35 ans. Elle lui donna trois filles : Martha, Margaret et Elisabeth. De sa première épouse, Marjorie Bowes, le réformateur avait deux fils, Nathaniel (né à Genève en mai 1557) et Eleazar (né à Genève en novembre 1558). Le premier mourut à Cambridge en mai 1580 et le second, à Cambridge également, en mai 1591.

(5) L'année 65 se terminait le 24 mars selon le calendrier alors en vigueur en Ecosse et en Angleterre.

Réponse à une lettre d'un jésuite nommé TYRIE, par John KNOX

Nous avons reçu dernièrement une lettre adressée à votre Honneur par James Tyrie, lequel s'intitule votre humble serviteur et frère. Il commence par exposer le soin qu'il porte à votre salut, la charité qui l'a incité à vous écrire si souvent (vous accusant par là obliquement de l'avoir laissé sans réponse) et il ajoute que cette même charité l'incite à renouveler sa démarche. La suite de sa lettre montre à l'évidence où il veut en venir : il cherche à détourner votre esprit de la vérité de Dieu offerte à présent à ce royaume, après de longues ténèbres, par la grande miséricorde de Dieu. Nous présumons que votre intention, en nous transmettant cette lettre, est d'obtenir de nous réponse aux objections qu'il oppose à la vérité. Ce qui ne serait pas très difficile si ses accusations étaient raisonnables et si ses arguments, formulés en bonne logique, étaient aptes à établir ce qu'il voudrait faire accroire. Mais comme ce qu'il écrit ressemble plutôt à une traduction maladroite du latin ou de quelque autre idiome étranger, qu'à l'expression spontanée de sa pensée, et comme ses arguments sont non seulement inadéquats mais encore trop vagues pour prouver du tout ce qu'il avance, notre réponse devra excéder la longueur d'une missive. Nous tâcherons pourtant, dans la mesure du possible, d'éviter toute prolixité superflue. Mais de crainte qu'on nous soupçonne de dénaturer son accusation ou ses arguments, nous allons citer sa lettre en entier, fragment après fragment, et répondre aux articles blasphématoires contre la vérité de Dieu ou susceptibles de blesser la conscience des faibles. Nous ne chercherons pas à nous enquérir au-delà. Sa lettre commence ainsi :

Lettre de Tyrie

Monsieur, Après vous avoir cordialement assuré de mes services et de mes prières, comme je vous l'ai écrit si souvent déjà (nous reproduisons ses termes et son orthographe), il incombe à la charité que je vous dois, pour différentes raisons, et à la sollicitude que la charité m'inspire concernant le salut éternel de votre âme, désireux que j'étais d'apprendre par votre réponse votre opinion quant à celui-ci ; en l'absence de réponse j'ai cru bon, l'occasion d'un porteur se présentant, de vous mander ceci entre autres écrits, pour vous exhorter à considérer avec sérieux et mûre réflexion, comme il sied à un homme sur qui Dieu a répandu tant de dons et de talents, par quel moyen vous devez parvenir à ce but en vue duquel Dieu vous a créé et racheté.

Réponse

A ce long préambule nous nous bornons à répondre ceci : que si les scribes et les pharisiens qui parcouraient terre et mer pour faire un prosélyte reçurent une malédiction par la bouche de notre maître Jésus-Christ *, nonobstant tout leur zèle apparent et leurs laborieux efforts, qui doutera que ceux qui s'ingénient à ramener à la superstition et à l'idolâtrie ceux que Dieu a détournés d'elles, recevront une malédiction deux fois plus grande, sous quelque prétexte qu'ils agissent ? Car s'ils furent maudits, ceux qui amenaient à quelque religion païens et idolâtres manifestes, combien plus sont-ils détestables, ceux qui s'efforcent d'amener les hommes d'une vraie religion à la plus profonde idolâtrie qui exista jamais à la surface de la terre ? Or cette idolâtrie est entretenue depuis longtemps dans l'Eglise papiste, à laquelle l'auteur de la lettre voudrait visiblement vous attirer, comme le prouve la suite de son raisonnement, car il écrit :

Lettre de Tyrie

Il m'apparaît que le seul moyen est la foi et la religion nourries dès l'origine dans l'Eglise catholique du Christ. Ceci ressort nettement des paroles du prophète Esaïe, qui dit de façon claire et précise, à propos de l'Eglise : Gens et regnum quod non servierit tibi, peribit (1). Or, si quel-

(1) Es. 60 : 12.

qu'un voulait appliquer ce passage à leurs Eglises nouvellement fondées, et en particulier à votre Eglise d'Ecosse, qui n'a encore que huit ans d'âge, le voilà convaincu d'erreur. Car il est manifeste qu'il y a mille ans vivaient par le monde des gens qui croyaient comme ceux qui aujourd'hui défendent le contraire (2); ce que personne n'ose nier, si ce n'est pour montrer à la fois son impudence et son ignorance. Et de l'Eglise dont parle le prophète il est écrit au deuxième chapitre qu'elle sera manifeste et visible à travers le monde entier. C'est pourquoi, si vous ne pouvez montrer en quelle partie du monde se trouvait votre Eglise il y a trois cents ans, il s'ensuit nécessairement que celle-ci n'est pas une Eglise.

Arrêtons-nous ici.

Réponse

Nous approuvons la première partie de son jugement et nous ajoutons que la vie éternelle consiste en la connaissance du seul vrai Dieu et en la connaissance de celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ * ; que celui qui croit au Fils de Dieu a la vie éternelle et qu'il est déjà passé de la mort à la vie * ; mais que celui qui ne croit pas ne verra pas la vie, et que le courroux de Dieu demeure sur lui (2 bis). Nous affirmons en outre qu'en dehors de la société et du sein de l'Eglise il n'y a jamais eu, il n'y a et il n'y aura jamais de salut pour l'homme. Sur ce chapitre général et autres semblables nous sommes d'accord avec les papistes ; mais le différend et le doute résident dans les détails * : qu'est-ce que la foi et quel en est le fondement ? Qu'est-ce que la religion et en quoi diffère-t-elle de la superstition et de l'idolâtrie ; et enfin qu'est-ce que l'Eglise véritable, et comment la distingue-t-on de la synagogue de Satan ? Voilà, dis-je, les points qu'il aurait dû traiter pour vous en détail, s'il avait eu l'intention de vous instruire d'une vérité. Mais comme, la suite de sa lettre le déclare, son intention était de vous ramener à la servitude de cet Antéchrist romain, il prend des propositions générales parfaitement justes et certaines en soi, d'où il voudrait tirer des conclusions complètement fausses et tout à fait préjudiciables au salut de l'homme. Pour dévoiler plus clairement la ruse de Satan, nous allons mettre son raisonnement en forme de syllogisme, puis nous reviendrons à l'explication du prophète et à la définition de ces termes : foi, religion et Eglise catholique.

(2) Il s'agit de ceux qui embrassent le parti opposé à la Réforme, c.-à-d. des catholiques. Ce passage difficile a dû poser un problème à l'imprimeur, à en juger par la ponctuation incohérente. Dans sa *Refutation* (1573) Tyrie a revu son texte et corrigé la ponctuation. Il a inséré « de Dieu » dans la phrase qui devient « ...il y a mille ans vivait par le monde un peuple de Dieu. »

(2 bis) Jean 3 : 36.

Majeure : Le prophète affirme que quiconque ne servira pas Jérusalem périra.

Mineure : Or la promesse faite à Jérusalem appartient à l'Eglise.

Conclusion : Donc quiconque ne sert pas l'Eglise périra.

Nous admettons l'argument dans son entier et même nous ne cessons de l'affirmer. Pourtant Tyrie ne réussira jamais à établir ce qu'il veut prouver, à savoir que l'Eglise d'Ecosse n'est pas une Eglise *. Dévoilons le point faible que l'auteur de la lettre tient couvert, bien qu'il lui en coûte, comme à tous les autres papistes. Le royaume d'Ecosse, à Dieu soit toute la gloire ! a rejeté le pape, cet Antéchrist romain ; et non seulement les prédicateurs mais aussi les législateurs ont condamné ses lois tyranniques, ses superstitions odieuses et sa juridiction usurpée. Et c'est pourquoi les papistes crient que nous nous sommes écartés de la véritable Eglise et que nous avons abjuré la foi catholique *. Mais avant de pouvoir nous convaincre de ces crimes ils doivent prouver deux choses. D'abord, que tout ce qui a été promis à Jérusalem appartient en propre et en exclusivité à Rome ; et ceci est à prouver non par conjectures mais par paroles expresses de l'Ecriture, comme Dieu s'est prononcé par son prophète de Jérusalem. C'est là le premier point. Et voici le second : même si Rome était capable de prouver qu'elle a reçu promesse, comme Jérusalem, dont il est dit : « Ceci est ma demeure, c'est ici que je veux demeurer parce que je l'ai choisi » (3) ; et même si les papes de Rome qui, pour lui, constituent la succession apostolique de cette Eglise, pouvaient produire une preuve aussi sûre et certaine que celle que les Lérites et la succession d'Aaron eurent en tout temps pour leur défense, à savoir que par Dieu ils étaient appelés, par Dieu ils étaient approuvés et que par Dieu ils seraient maintenus en leur ministère et fonction ; cependant, si ceux qui s'intitulent successeurs des apôtres sont incapables de prouver qu'ils sont restés fidèles à l'alliance et au pacte originel que le Christ Jésus passa avec ses apôtres en les envoyant prêcher la bonne nouvelle du Royaume et affermir son trône, selon les prophéties anciennes, à la fois chez les Juifs et chez les Gentils ; que dis-je, même s'ils étaient capables de prouver tout cela — mais ils en sont loin — ils n'auront encore rien dit qui puisse avancer leur cause ou infirmer la nôtre, s'ils ne prouvent clairement que l'Eglise de Rome et sa succes-

(3) Ps. 132 : 14. L'argument de la promesse reposant sur Jérusalem avait été utilisé par Calvin dans *La vraie façon de réformer l'Eglise* (texte latin 1549, trad. fr. 1559) Genève, 1957, p. 38 :

« Notre Seigneur et Maître, le fils de Dieu, qui par sa clarté inestimable obscurcit toute dignité humaine, où a-t-il exercé l'office de souverain sacrificateur tant en mourant qu'en enseignant, sinon à Jérusalem ? Quel propos donc y a-t-il que Jérusalem, qui est le siège de Christ, soit reculée et que Rome prenne l'honneur pour elle ? »

sion conservent jusqu'à ce jour la pureté originelle des apôtres en matière de doctrine, de mœurs, de lois et de cérémonie. Car du moment que celles-ci sont corrompues, le titre de succession ne leur sert pas plus que les présomptions des prêtres sous la Loi, qui criaient contre le prophète Jérémie : « Le temple du Seigneur ! Le temple du Seigneur ! Le temple du Seigneur ! » * Ce qui leur fut répondu, le septième chapitre de la prophétie en témoigne. Mais nous dirons plus loin ce qu'est la succession et sur quoi elle repose.

Il nous faut parler à présent de la foi, de la religion et de l'Eglise catholique, par quoi il voudrait terrifier votre conscience et défigurer la vérité ; puis nous répondrons à ses blasphèmes et à ses sarcasmes. Nous avons confessé ci-devant que vivre sans foi, sans religion, et en dehors de la société de l'Eglise catholique entraîne infailliblement la mort et la damnation. Cependant nous affirmons que toute opinion communément reçue sous le nom de foi n'est pas la foi que Dieu approuve ; car la vraie foi doit avoir pour fondement et assurance la parole expresse de Dieu, parole de miséricorde promise en Jésus-Christ, à quoi le cœur du croyant doit consentir, mû par le Saint-Esprit. Et donc nous ne craignons pas d'affirmer que les papistes, n'ayant pas pour leur foi de meilleur fondement que l'assentiment des hommes, les décrets des conciles et l'ancienneté de la tradition, n'ont pas la foi mais une opinion creuse et même condamnable *. Nous en disons autant de la religion : pour être agréable et acceptable à Dieu, elle doit avoir pour garantie son commandement et son approbation * ; sinon elle ne peut être qu'odieuse en sa présence, et chose répugnante à son commandement exprès qui dit : non pas ce qui semble bon à tes yeux, mais ce que le Seigneur ton Dieu t'ordonne, voilà ce que tu dois apporter au Seigneur ton Dieu * : n'y ajoute rien, n'en retranche rien. A ce précepte de l'Eternel, de ce Dieu immuable qui ne peut rien ordonner que de juste, tous, peuples et nations qui se veulent de la maison du Seigneur, sont tenus et obligés de mesurer leur religion *, et non pas à l'exemple d'autres royaumes, ni même à la pureté de leur intention, ni à la décision des hommes, mais uniquement à la parole expresse de Dieu. En sorte que ce qu'elle commande requiert obéissance, et ce qu'elle ne commande pas est absolument interdit au peuple de Dieu, quel que soit en apparence le caractère sacré de l'acte en question. Et c'est pourquoi nous avons eu raison de rejeter la tourbe des cérémonies que les papistes tiennent pour l'essentiel de l'exercice de leur religion, vu qu'elles n'ont pas de meilleur fondement que l'invention et l'assentiment des hommes.

Un mot maintenant à propos de l'Eglise communément appelée catholique. Le nom de l'Eglise est commun et il est pris pour désigner aussi bien la congrégation des méchants que l'assemblée des justes, comme il ressort clairement des paroles de David : « J'ai haï l'Eglise, ou assemblée, des méchants. » * L'adjectif ca-

tholique, qui signifie universel, ne contient pas en soi la vertu qu'allèguent les papistes, à savoir que tout ce qui est catholique doit être bon. S'il en était ainsi, en effet, le péché du monde originel aurait dû être bon, car il était si catholique, c'est-à-dire universel, qu'il submergeait la terre entière à l'exception d'une seule famille. Combien universelle était l'idolâtrie des Gentils, les histoires en témoignent, et combien se répand aujourd'hui la secte pestilentielle de Mahomet, l'expérience est là pour nous en instruire. Nous supposons pourtant qu'il ne viendra à l'idée de personne de sensé d'approuver l'une ou l'autre, en dépit de leur universalité ; et par conséquent il nous faut avoir de cette Eglise à laquelle nous devons adhérer une meilleure garantie que sa catholicité ou universalité : elle doit être sainte, et la communion des saints. Car dans notre confession de foi nous ne disons pas : « Je crois l'Eglise universelle » mais « Je crois la sainte Eglise universelle, la communion des saints ». Par quoi nous affirmons que si l'Eglise appelée catholique ou universelle n'a pas la sainteté du cœur par la vraie foi, si elle ne la confesse pas de sa bouche ni ne la porte sur son front, elle cesse d'être l'épouse immaculée (4) de Jésus-Christ au sein de laquelle les fils de Dieu sont nourris pour la vie éternelle. Et ainsi, avant que l'auteur de la lettre puisse nous accuser de nous être écartés de la sainte Eglise, il lui faut d'abord définir ce qu'est la vraie sainteté de l'Eglise, en quoi elle consiste, de qui elle découle et quel en est l'effet. Cela fait, il lui restera à prouver que l'Eglise de Rome a été et reste la seule Eglise sainte, de sorte qu'aucune autre avant elle n'a jamais joui de ce titre et qu'aucune après elle ne pourra être ainsi qualifiée justement. Or cela, nous pensons que maître Tyrie et tous les jésuites d'Europe auront beaucoup de mal à le prouver.

Mais à présent, afin de mieux exposer la vanité de son argument, nous allons aussi brièvement que possible examiner ce que veut dire le prophète. Qui considère attentivement l'intention d'Esaië verra clairement que, du quarantième chapitre de sa prophétie jusqu'à la fin, il s'efforce avant tout de consoler Jérusalem et la nation juive dont il avait prévu la terrible destruction et l'affreuse captivité ; il avait annoncé celles-ci dans tous ses sermons publics (5) et en avait consigné le mémorial indubitable pour la postérité destinée à participer à tous les malheurs prédits. Et de peur qu'au milieu de ses calamités [Israël] ne désespère de la délivrance, à partir du chapitre 40, je le répète, le prophète messager de la miséricorde divine annonce à Jérusalem, à la montagne de Sion et aux Juifs affligés, la délivrance de la captivité, la protection de Dieu, leur défenseur, la destruction de Babylone et de

(4) Eph. 5 : 27.

(5) Comme les artistes de son temps, Knox projette sur le passé les habitudes de son époque : ici Esaië devient un prédicateur ; plus loin c'est Pierre qui prêche un sermon de Pentecôte.

tous leurs ennemis, la venue du Messie promis, la félicité de son Royaume, l'appel des Gentils, toutes les promesses enfin découlant de sa miséricorde qu'il leur avait jurée éternelle. Et parmi ces nombreuses promesses était celle-ci : « Le royaume et la nation qui ne te servira pas périra. »

Or nous aimerions bien que l'auteur nous dise à quel royaume, nation, province ou cité il veut nous appointer pour y servir Jésus-Christ et son épouse immaculée, l'Eglise, afin de ne pas périr. S'il nomme Rome et son Eglise, nous devons alors demander deux choses : d'abord, qu'est-il advenu de tous les fidèles pendant le millénaire qui s'est écoulé entre les promesses évoquées ci-dessus et le temps des apôtres *, où pour la première fois la prédication de l'Evangile fut apportée aux Gentils ? Pendant ce temps-là Rome n'était qu'un foyer d'idolâtrie. Nous ne pensons pas qu'il va dire que les fidèles ont péri ; or nous avons l'audace de dire que ces fidèles ne servaient ni Rome ni l'Eglise qui s'y trouvait alors. Voilà le premier point sur lequel nous voudrions être fixés. Et voici le second : si l'auteur allègue que pendant tout ce temps la dite promesse appartenait à Jérusalem et à la montagne de Sion, mais qu'après l'ascension de Jésus-Christ et après que l'Evangile fut reçu des Gentils, la promesse faite autrefois à Jérusalem fut reportée sur Rome, en ce cas nous prions l'auteur qu'après s'être consulté avec les plus fins papistes, jésuites ou autres, il veuille bien nous indiquer à quel endroit nous pourrions trouver la garantie de ce transfert. Nous lisons clairement les promesses faites à Jérusalem et à la montagne de Sion. Nous trouvons que l'Evangile y fut prêché en dépit de Satan. Nous trouvons que, de là, Pierre et Jean furent envoyés en Samarie et que, par la suite, l'Evangile fut planté chez les Gentils. Nous trouvons en outre que Paul écrivit aux saints habitant à Rome, où il fut lui-même emmené prisonnier et où il resta en résidence surveillée pendant deux ans : mais que les promesses faites à Jérusalem aient jamais été reportées sur Rome, cela nous ne le trouvons pas. Nous donc, sujets du royaume d'Ecosse, qui avons rejeté Rome et sa tyrannie, nous ne croyons point avoir rejeté pour autant la société de l'Eglise du Christ * ; au contraire, nous nous croyons unis à elle et chaque jour nourris au sein de notre mère, car nous n'embrassons pas d'autre doctrine que celle qui, dès l'origine, prit sa source à Jérusalem, dont nous nous confessons citoyens par la grâce.

Mais venons-en aux blasphèmes et aux sarcasmes de l'auteur. Il lui plaît de dire de nos Eglises qu'elles sont nouvellement fondées, invisibles, et n'ont encore que huit ans d'âge, etc., et de qualifier notre Evangile d'invention récente. Ces blasphèmes, bien qu'impunis par l'homme, nous sommes sûrs que l'Eternel notre Dieu ne les laissera pas sans châtiment ici-bas ni dans la vie à venir, si une prompte et sincère repentance ne vient les effacer.

§ Toutefois, abandonnant l'auteur au jugement de Dieu, nous aimerions qu'il nous apprenne pourquoi il qualifie nos Eglises de nouvellement fondées et notre Evangile d'invention récente *. Sa raison, semble-t-il, tient en ces mots (nous citons) : « il est manifeste qu'il y a mille ans vivaient par le monde des gens qui croyaient comme ceux qui aujourd'hui défendent le contraire. »

§ Outre qu'elle est obscure et vague, cette raison contient une telle folie * que nous ne savons pas au juste par où commencer à la réfuter. Mais comme la force de son argument paraît résider en ceci, qu'il y a mille ans vivaient par le monde des gens qui croyaient autrement que nous, nous allons d'abord répondre à ce point. Admettons qu'il y a mille ans vivaient par le monde des gens qui croyaient comme croient les papistes à présent ; que faut-il en conclure ? Que nos Eglises sont nouvellement fondées ? Et va-t-il dire que notre Evangile est d'invention récente ? Un bon dialecticien répondrait que, tout en admettant l'antécédent, on a parfaitement le droit de nier le conséquent. Et la raison en est que ni l'Eglise, ni sa foi, ni l'autorité de l'Evangile du Christ Jésus ne dépendent de ce que croyaient les hommes avant que l'Evangile ne fût proclamé. Il ne convient pas davantage de calculer l'âge de l'Eglise à partir du jour où Dieu a bien voulu, dans sa miséricorde, soit révéler sa Parole à un royaume ou à une nation jusqu'alors plongée dans l'ignorance, soit réformer les abus enracinés parmi son peuple du fait de la négligence des hommes. Cette affirmation est raisonnable et juste : à considérer comment l'Eglise fut plantée, et diverses fois réformée, on en aura la preuve.

Quand Dieu appela Abraham d'Ur, en Chaldée *, et lui promit de bénir sa descendance, puis lorsqu'il lui donna le signe de la circoncision, n'y avait-il pas des gens disséminés à la surface de la terre, qui croyaient et pensaient avoir une religion parfaitement appropriée au service de Dieu, la religion même qui, selon eux, avait été celle de Noé ? Nous savons pourtant que l'Esprit de Dieu condamne la multitude idolâtre qui vivait à cette époque, et qu'il exalte la miséricorde divine qui, de cette masse corrompue, appela Abraham pour en faire, par la grâce, le père des croyants. Nous voudrions alors demander à l'auteur de la lettre si l'âge de la foi d'Abraham devait être calculé à partir de l'erreur de la multitude qui l'avait précédé ? Et si l'Eglise rassemblée dans sa maison eût dû être appelée Eglise de huit ans d'âge quand il eut obéi à Dieu pendant huit ans, tandis que le monde perséverait dans son idolâtrie ? Nous demandons, dis-je, si l'ancienneté de cette idolâtrie faisait de la foi d'Abraham une foi nouvellement fondée, et si la multitude et l'universalité ayant pour elles l'ancienneté, faisaient de l'Eglise réunie dans la maison d'Abraham une Eglise nouvellement fondée ? Nous supposons que les esprits sensés en jugeront autrement et nous accorderont que la foi

d'Abraham avait la même ancienneté que la Parole qu'il croyait. Or évidemment, la Parole qu'il croyait était celle-là même que Dieu avait adressée à Eve dans le Jardin, en prononçant contre le Serpent : « Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et la sienne : celle-ci t'écrasera la tête et tu lui blesseras le talon. » * Cette promesse, dis-je, faite tout spécialement à Abraham en ces mots : : « En ta postérité seront bénies toutes les nations de la terre » (6) était le fondement de sa foi, comme elle avait été le fondement de la foi d'Adam, d'Abel, de Seth et de tous les fidèles avant lui : sa foi n'était donc pas nouvelle, mais c'était la foi qui se perpétuait chez les élus de Dieu depuis le commencement. Car la vraie foi ne se mesure pas à partir des erreurs des hommes, mais à partir de la parole et de la promesse que les fidèles croient. La parole subsiste-t-elle depuis le commencement, et croit-on fermement la promesse ? Alors nécessairement la foi fondée sur elle est une vraie foi et elle a le même âge, la même ancienneté que la parole. Et par conséquent, à quelque moment que nous nous rencontrions, les papistes et nous, pour calculer l'âge de notre foi, nous sommes sûrs et certains que leur foi, à plus d'un chef, s'avérera jeunette et d'invention récente par rapport à la seule vraie foi professée aujourd'hui dans les Eglises d'Ecosse (6 bis). Ce qui vient d'être dit s'applique également à notre Eglise et à l'Evangile qui y est prêché : l'Evangile qui, par la grâce de Dieu, nous est révélé, n'est pas l'œuvre de l'homme ; c'est l'Evangile même que Jésus-Christ enseignait de sa bouche et qu'il chargea ses apôtres de publier au monde. Nous affirmons donc que notre Eglise n'est pas une Eglise nouvellement fondée, comme le dit le blasphémateur pour railler, mais qu'elle est partie intégrante de cette Eglise universelle fondée sur la doctrine des prophètes et des apôtres, ayant la même ancienneté que l'Eglise des apôtres en ce qui touche la doctrine, les prières, l'administration des sacrements et tous les autres points requis d'une Eglise particulière.

Mais l'auteur de la lettre allègue que nous ne croyons pas comme la plupart ont cru pendant mille ans et plus : on croyait

(6) Gen. 22 : 18.

(6 bis) Dans sa lettre à Marie de Lorraine, en 1558, Knox écrit : « Car ceci est un point capital que je veux bien discuter avec tous les papistes de la terre : leur religion, telle qu'elle est aujourd'hui, n'a pas l'ancienneté de celle que nous considérons et défendons comme la seule et vraie religion acceptable devant Dieu. » (*Works*, IV, 446).

Cf. *Apology for the protestants in Paris*, *Works*, IV, 314 : « Car voici en quoi consiste notre fondement : de même que Dieu est l'auteur de notre religion (ce qu'en tout temps nous offrons de prouver), de même la religion papiste n'est pas aussi ancienne qu'on s'en vante, mais c'est un assemblage confus réuni au cours des époques par la subtilité de Satan et la folle des hommes. »

Les réformateurs ont souvent recours à l'histoire pour démontrer que la dogmatique romaine n'était pas aussi ancienne qu'elle le prétendait. On pourra consulter, par exemple, sur l'histoire du canon de la messe, J. Bradford, *The Hurt of hearing mass*, in *Writings of John Bradford*, Parker Society, vol. 2, 1853, pp. 305-311. Cf. aussi Bacon, *Displaying of the Popish Mass*, in *Works*, Parker Soc., vol. 3, 1844, pp. 262-270.

en effet, que la messe était un sacrifice propitiatoire pour les péchés des vivants et des morts ; que le pape était le chef de l'Eglise et le vicaire du Christ sur la terre ; que le corps physique du Christ Jésus, chair, sang et os, était dans le sacrement de l'autel après qu'un prêtre eut prononcé les paroles de consécration, *super materia debita* (7) ; que les prières des vivants profitent aux défunts, et autres articles dont a décidé la foi catholique des papistes. Or ces articles, dit l'auteur, nous ne les croyons pas : dès lors, comment nier que notre Eglise est nouvellement fondée et sa doctrine nouvelle ? Nous avons répondu et répondons encore, que tout ce que les papistes ont cru avant nous sans meilleur fondement que celui de leurs propres décisions, ne peut ni préjuger de notre foi, fondée sur la Parole expresse de Dieu, ni prouver que notre Eglise n'est qu'une Eglise nouvellement fondée. Car si une erreur généralisée et un culte superstitieux acceptés par une multitude avaient la force de prévaloir contre la pure vérité de Dieu, et contre le culte prescrit dans sa Parole, alors le prophète Elie (8) eût été en bien mauvaise posture, lui qui, seul à s'opposer au roi, à son conseil, à ses prophètes, à ses prêtres et à son peuple, les accusa en termes sans équivoque d'avoir renoncé à Dieu, à son vrai culte et à l'obéissance due à sa loi, et les convainquit d'idolâtrie manifeste pour avoir embrassé un culte non contenu dans la Parole de Dieu. Il est étonnant que le roi, ses prêtres et ses prophètes, ne lui aient pas fait cette objection : « comment peut-on taxer d'idolâtrie ce que nos rois et notre peuple, depuis le temps de Jéroboam, observent et perpétuent comme le vrai service divin ? Tu es seul : nous sommes une multitude ; comment se peut-il que nous nous trompions tous et que toi seul sois agréable à Dieu ? » Or nous constatons que rien de semblable ne fut objecté au prophète. Et sa requête, bien qu'il fût seul, fut accordée ; on laissa Dieu juger entre eux et lui, ce qu'il fit en envoyant le feu du ciel.

Nous implorons les papistes de nous accorder le même privilège aujourd'hui ; qu'ils laissent Dieu juger entre notre religion et la leur. Ce qu'il approuve, que cela soit approuvé des deux parties ; et ce qui par lui n'est pas commandé, ni par les apôtres de Jésus-Christ établi et pratiqué, que cela soit par les deux parties rejeté ; ainsi nous tomberons immédiatement d'accord. Mais s'ils continuent de crier que nous sommes schismatiques et apostats parce que nous refusons de nous souiller avec leurs abominations, nous ne pouvons qu'appeler de leur sentence corrompue

(7) *Super materia debita* : il s'agit vraisemblablement des paroles de consécration prononcées par le prêtre sur la matière (pain, vin) du sacrement. Cette interprétation s'accorde naturellement avec la phrase précédente. La phrase suivante, par contre, suggérerait une interprétation différente : *materia* pourrait être la dépouille mortelle, et *debita* les prières et les offrandes dues pour l'âme des morts ; cette pratique était connue en Ecosse sous la forme de cadeau mortuaire (*corpse present*) dû au clergé.

(8) 1 Rois 18 : 17-18.

devant le juge incorruptible, de qui nous sommes assurés d'avoir l'approbation sur ce point ; ne dit-il pas, en effet, de ne pas suivre la multitude dans le mal, et ne voyons-nous pas des rois, des prophètes et un peuple avant nous faire de leur temps, avec l'approbation divine, ce que dans la crainte de Dieu nous avons fait du nôtre : détruire les monuments d'idolâtrie et réprimer celle-ci extérieurement par la contrainte et la force nonobstant son ancienneté et l'attachement des foules ? Voilà pour la question de la multitude et pour ce que la multitude croit très communément. Passons maintenant aux autres raisons de l'auteur.

§ D'abord il se moque et nous raille, nous et notre Eglise, en l'appelant « votre Eglise invisible d'Ecosse ». Ensuite il affirme que l'Eglise dont parle le prophète doit être manifeste et visible à travers le monde entier ; et pour preuve il allègue le chapitre 2 du prophète Esaïe. Enfin il conclut en ces mots : « C'est pourquoi, si vous ne pouvez montrer en quelle partie du monde se trouvait votre Eglise il y a trois cents ans, il s'ensuit nécessairement que celle-ci n'est pas une Eglise. »

§ A ces articles nous devons répondre dans l'ordre. Et d'abord nous voulons prier l'auteur de nous signifier dans sa prochaine réponse pourquoi il appelle l'Eglise d'Ecosse 'invisible', vu que le pays et les gens qui l'habitent sont perceptibles aux sens de tous ceux qui veulent bien regarder. Davantage, la doctrine qui nous est enseignée est si manifeste, que ses ennemis eux-mêmes ont toute liberté de l'entendre et d'en juger. Enfin, l'administration des sacrements, dans nos Eglises, revêt un tel caractère public, que nul ne peut se plaindre justement d'être privé de voir ou d'entendre. Que l'auteur se complaise donc à son gré dans sa propre vanité ; nous ne craignons pas d'affirmer que l'Eglise de Dieu est aussi visible aujourd'hui en Ecosse qu'elle le fut jamais à Jérusalem après l'ascension du Christ, ou en Samarie une fois que celle-ci eut reçu l'Evangile. Bien plus, nous affirmons en vérité que la vraie Eglise de Jésus-Christ est aussi visible, que dis-je, aussi belle dans ses ornements aujourd'hui au royaume d'Ecosse qu'elle le fut jamais à Corinthe, en Galatie, à Philippes, et même à Rome, au temps où certains apôtres dirigeaient ces Eglises et que saint Paul les saluait dans ses épîtres pastorales. Cela pour le premier point.

§ La réponse au second ne peut être aussi courte, car l'assertion s'accorde si mal avec le passage de la prophétie que nous doutons fort que l'auteur ait beaucoup cherché à comprendre ce que veut dire le prophète. Son assertion est la suivante : « De l'Eglise dont parle le prophète il est écrit au deuxième chapitre qu'elle sera manifeste et visible à travers le monde entier. » Or voici ce que dit le prophète : [§] « Il arrivera dans les derniers jours, que la montagne de la maison de l'Eternel * sera fondée sur le sommet des montagnes, qu'elle s'élèvera au-dessus des collines et que tou-

tes les nations y afflueront. Et de nombreux peuples s'y rendront en disant : Venez, montons à la montagne de l'Éternel, à la maison du Dieu de Jacob, afin qu'il nous enseigne ses voies et que nous marchions dans ses sentiers. Car la loi sortira de Sion, et de Jérusalem la parole de l'Éternel. Il sera le juge des nations, et tancera un grand nombre de peuples. »

§ Dans ce passage nous ne trouvons pas que l'Eglise doive être manifeste et visible à travers le monde entier. Nous reconnaissons qu'une heureuse promesse s'attache à Jérusalem et à la montagne de Sion après leur terrible destruction. Nous en trouvons l'accomplissement fixé aux derniers jours. Mais afin de mieux sonder cette promesse, nous devons demander à l'auteur de nous renseigner sur ces derniers jours : quand ont-ils commencé et quand vont-ils s'achever *. Il nous faut savoir en outre s'il existe un endroit déterminé dont il est dit que l'Eglise de Dieu y sera visible et manifeste d'âge en âge. Ces deux points considérés, il sera plus facile de juger l'assertion de l'auteur, et de voir comment elle s'accorde avec la pensée du prophète.

§ Et d'abord nous pensons — et l'auteur ne le niera pas — que les derniers jours en question ont commencé bien avant que l'Evangile de Jésus-Christ ne fût connu * ou répandu à Rome : ils ont commencé, en effet, à l'apparition de Jésus-Christ, venu dans la chair révéler au monde toute la volonté de son Père. C'est ce que nous enseigne l'apôtre en disant : « Dieu, dans les temps anciens, a parlé à nos pères de diverses manières par les prophètes ; dans les derniers temps il nous a parlé par son Fils, etc. » * Et l'apôtre Pierre, dans ce sermon bien célèbre prêché à Jérusalem le jour de la Pentecôte, affirme que la prophétie de Joël * touchant l'effusion des grâces sur toute chair au moment des derniers jours, venait de s'accomplir quand le Saint-Esprit était descendu sur les croyants. Voilà donc un point d'acquis : les derniers jours ont commencé avec Jésus-Christ, qui est la gloire du second Temple. A quel moment plaçons-nous leur terme ? Si l'auteur dit que les derniers jours se sont achevés quand Rome a reçu l'Evangile, alors on a bien raison d'être en doute, vu que l'apôtre nie ceci catégoriquement en disant : « L'Esprit dit expressément que, dans les derniers temps, quelques-uns abandonneront la foi, etc. » * D'où nous pouvons conclure que, pour l'apôtre, les derniers temps devaient s'étendre au-delà du moment où l'Evangile avait été annoncé publiquement pour la première fois, jusqu'au jour où les hommes commenceraient à apostasier et à prêter l'oreille à la doctrine des démons. Et en effet, si vous voulez fouiller les Ecritures *, nous découvrirons que les derniers temps s'étendent de l'incarnation de Jésus-Christ jusqu'à son retour pour le jour du Jugement. Ainsi les derniers temps couvrent non seulement la publication de l'Evangile mais aussi la défection des croyants ; davantage, ils incluent aussi son rétablissement dans le monde, et c'est alors que sa clarté démasquera et détruira cet homme

de péché (9). D'où nous concluons que, si les derniers temps dont parle le prophète sont en train de se dérouler, les promesses qui doivent se réaliser pendant cette durée ne sont pas encore entièrement accomplies : elle sont en cours de réalisation jusqu'à la fin annoncée par les saints prophètes et apôtres de Jésus-Christ. Et donc il est possible que Jésus-Christ soit à l'œuvre en Ecosse aujourd'hui, bien que les papistes enragent contre son Evangile, tout comme il l'était à Jérusalem lorsque les prêtres et toute l'Eglise visible avec eux, du moins pour la plupart, enrageaient contre lui. Passons maintenant au second point.

§ Nous aimerions savoir si l'auteur peut nous indiquer un endroit déterminé où cette sainte montagne de Dieu doit demeurer manifeste et visible selon la promesse. Car nous proclamons à la face du monde que, pour l'amour que nous portons à l'édification et à la rénovation du saint temple de Dieu, nous avons mis en péril notre vie et nos biens temporels : par conséquent, si l'auteur peut nous indiquer un endroit déterminé auquel s'attache la promesse de Dieu, nous nous exhorterons mutuellement en toute diligence à monter vers ce lieu. Mais s'il ne peut en indiquer aucun qui n'ait reçu plus qu'un autre cette assurance de la bouche de Dieu, alors nous le prions charitablement de cesser de railler les œuvres admirables que Dieu, ces dernières années, a manifestées en plus d'un royaume. Notre maître Jésus-Christ ne nous assigne aucun lieu déterminé où nous puissions être assurés de sa présence ; mais, nous interdisant au contraire d'observer les lieux, il nous renvoie à sa présence spirituelle en disant : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, là je suis au milieu d'eux. » * Et dans un autre passage : « Voici je suis avec vous jusqu'à la fin du monde. » * Etant fondés sur ces promesses, nous avons l'espoir, par Jésus-Christ, d'avoir dans nos assemblées la présence favorable de Jésus-Christ tant dans sa Parole que dans ses sacrements. Car en son nom nous nous assemblons ; par lui seul nous invoquons Dieu notre Père ; et en lui seul nous sommes assurés, par la puissance de son Saint-Esprit, d'être exaucés quand nous prions selon sa volonté. Nous sommes grandement surpris de voir que l'auteur oublie l'objet de la promesse du prophète, à savoir que toutes les nations viendront à cette montagne sainte (10). Or nous sommes une nation, bien que d'humble apparence. Pourquoi l'auteur veut-il nous interdire alors l'accès à la maison du Seigneur, vu que les derniers jours ne touchent pas encore à leur terme, que nous désirons connaître les voies du Seigneur et marcher dans ses sentiers, et vu enfin que des milliers d'Ecosseis, loin de rejeter l'avertissement du Seigneur, sont prêts

(9) L'expression vient de 2 Thess. 2 : 3.

(10) Zach. 8 : 22 : « Et beaucoup de peuples et de nombreuses nations viendront chercher l'Eternel des armées à Jérusalem et implorer l'Eternel. » Cf. Es. 26 : 6-8 ; Jé. 3 : 17.

à le prendre pour juge entre nous ? Si l'auteur dit : « parce que nous ne reconnaissons pas Rome comme la mère de toutes les autres Eglises », nous répondons comme avant : « montrez-nous le commandement de Dieu qui nous l'enjoint, et vous n'attendrez pas longtemps notre obéissance. » Car nous sommes tout disposés à obéir à notre mère, pourvu qu'elle présente les traits indiscutables d'une mère véritable ; mais un titre usurpé, sans autre garantie, cela nous n'avons garde de l'admettre. Voilà pour son assertion et pour le sens du passage.

Suit à présent sa conclusion en ces termes : [§] « C'est pourquoi, si vous ne pouvez montrer en quelle partie du monde se trouvait votre Eglise il y a trois cents ans, il s'ensuit nécessairement que celle-ci n'est pas une Eglise. » [§] Nous laissons les lecteurs et l'auteur lui-même juger de quel droit il tire cette conclusion des paroles du prophète. Cependant, comme nous serions bien fâchés de nous voir excommuniés comme n'étant pas une Eglise, c'est-à-dire comme ne faisant pas partie intégrante de la sainte Eglise universelle, nous répondons en guise de défense * qu'il y a quinze cents ans notre Eglise était à Jérusalem, en Samarie, à Antioche *, partout où le Christ Jésus était prêché en vérité et son saint Evangile reçu avec obéissance, que ce soit chez les Juifs ou chez les Gentils. Là, dis-je, était notre Eglise, car elle n'est pas attachée à tel ou tel endroit, mais dispersée sur toute la surface de la terre, ayant un seul Dieu, une seule foi, un seul baptême et un seul Seigneur, Jésus, sauveur de tous les croyants sincères. Ainsi nous ne craignons pas d'assumer le titre et l'autorité d'Eglise particulière, puisque nous en avons toutes les propriétés selon la Parole de Dieu. Davantage, nous avons l'audace d'affirmer que, s'il plaît un jour à Dieu de ramener l'Eglise de Rome en sa pureté originelle, elle n'aura pas honte d'embrasser et de respecter l'Eglise d'Ecosse comme sa sœur sans souillure la plus chère et la plus proche de ce qu'elle était elle-même avant que l'orgueil et l'avarice, joints à la paresse et à la licence, n'aient corrompu ses ministres, et que l'invention des hommes n'ait été préférée à la simple vérité de Dieu. Oui, nous le répétons, quand l'Eglise de Rome sera revenue en l'état où les apôtres la laissèrent, nous sommes sûrs qu'elle nous donnera sa voix contre tous ceux qui prétendent que nous ne sommes pas une Eglise, si toutefois Dieu nous garde dans cette simplicité que le monde aujourd'hui outrage. Mais écoutons maintenant la suite.

Lettre de Tyrie

Et si vous-même ou quelque esprit subtil parmi les ministres de votre Evangile nouvellement controuvé, me montrez la succession en bonne et due forme de votre

Eglise à partir du Christ, mettant ainsi un terme à la contradiction patente que j'ai pu à la fois lire et voir de mes yeux entre les principaux docteurs de votre nouvelle doctrine, non seulement je renoncerai à l'opinion que j'avais jusque là mais encore je confesserai à qui voudra m'entendre mon ignorance et mon erreur, et j'emploierai toute ma force à avancer votre religion.

Réponse

D'après cette partie de sa lettre et ce qui précède il est facile de voir que l'auteur ne veut reconnaître aucune Eglise comme vraie Eglise de Jésus-Christ si elle ne peut exciper de sa légitime succession depuis le temps de Jésus-Christ, à condition encore que ses docteurs s'accordent sur la doctrine et ne diffèrent entre eux sur aucun point. Nous répondons * que si l'Epouse immaculée de Jésus-Christ était liée à ces deux extrémités, sa servitude serait des plus affreuses ; mais parce que nous voyons notre maître Jésus-Christ mieux disposé que maître Tyrie envers sa pauvre Eglise, nous sommes résolus à demeurer dans cette liberté à laquelle notre Chef et souverain seigneur nous a appelés.

Nous constatons qu'il n'envoie pas son Eglise affligée rechercher une succession de personnes avant de l'accueillir mais qu'avec douceur il appelle à lui ses brebis en disant : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai le repos. » * Et aussi : « Tous ceux que le Père me donne viendront à moi : et celui qui vient à moi, je ne le chasserai pas. » * O précieuse et très réconfortante parole prononcée par celui qui ne peut mentir ! Il n'est pas question, ici, de s'autoriser d'une quelconque succession avant d'être accueilli par celui qui est le chef de l'Eglise ; il est dit seulement que celui que le Père donne et que le Fils reçoit ne sera pas chassé ; que le Christ ne perdra aucun de ceux qui viennent à lui, mais qu'il les sauvera et les ressuscitera au dernier jour. Et l'apôtre, parlant de l'appel adressé aux Gentils, ne les envoie pas quérir une succession mais, à propos des Ephésiens, prononce ce jugement en faveur de tous ceux qui croient en Jésus-Christ : [§] « Ainsi donc vous n'êtes plus des étrangers, ni des gens du dehors, mais vous êtes concitoyens des saints, gens de la maison de Dieu : vous avez été édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus-Christ lui-même étant la pierre angulaire. En lui tout l'édifice, bien coordonné, s'élève pour être un temple saint dans le Seigneur. » * Nous trouvons ici des hommes, auparavant étrangers, faits concitoyens des saints et gens de la maison de Dieu ; nous les trouvons édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes ; nous trouvons que Jésus-Christ est la pierre angulaire ; mais nous ne trouvons

aucune allusion à la succession qu'il paraît exiger à tout prix et sans le commandement de Dieu. Et par conséquent nous ne pouvons que nous étonner qu'un homme mortel comme lui exige de nous ce que ni Dieu le Père, ni son Fils, le Christ Jésus, ni même les saints apôtres dans l'exercice de leur ministère n'ont exigé d'un royaume ou d'une nation. Et donc que maître Tyrie se le tienne pour dit : une injuste requête peut être justement refusée.

§ Cependant, de peur que l'auteur ou un autre n'estime qu'on le raille plutôt qu'on ne lui répond, nous ajoutons à ces prémices l'assurance que nous sommes à même de prouver que notre Eglise descend des apôtres en ligne directe et légitime. Et la raison en est que, dans nos Eglises, nous n'admettons ni doctrine, ni rite, ni cérémonie que dans leurs écrits nous ne trouvions autorisés (11). Et bien que ceci ne soit pas de nature à satisfaire nos jésuites fraîchement éclos, nous n'en avons pas moins la conscience tranquille, assurés que nous sommes d'avoir l'aveu du Juge suprême.

§ Il requiert en second lieu que nous mettions fin aux contradictions patentes qui existent entre les principaux docteurs de notre nouvelle doctrine et de notre Evangile nouvellement trouvé. Nous laissons à la main de Dieu l'office de punir ce blasphème. Toutefois nous aimerions savoir quelle est la doctrine qu'il qualifie de nouvelle. Notre Evangile, nous l'avons déjà dit, est celui-là même que Jésus-Christ en personne et par le truchement de ses apôtres a manifesté au monde * : tous ceux qui entendent notre enseignement peuvent en témoigner. Là où il nous demande de mettre fin à toutes les controverses existant entre nos maîtres, nous répondons en toute bonne foi que nous n'avons connaissance, en ce royaume d'Ecosse, d'aucune controverse doctrinale, notamment en ce qui concerne le salut, et que dans nos Eglises tous les prédicateurs sont uniformément d'accord en matière de doctrine et partagent le même jugement malgré la diversité des dons. Si maître Tyrie veut nous envoyer concilier les controverses qui existent en Allemagne et ailleurs, sa deuxième requête n'a pas plus de raison d'être que la première, car nous n'avons pas reçu de Dieu d'autre mission que celle de veiller sur le troupeau placé sous notre responsabilité. Dieu nous a suscités et commis pour prêcher au royaume d'Ecosse ; si, à l'intérieur de celui-ci, nous ne plantons (12) pas la doctrine vraie selon le talent qui nous est confié, et si nous ne nous opposons pas à toutes les erreurs susceptibles

(11) Calvin, *op. cit.*, p. 32 : « Plût à Dieu que cette succession dont ils se vantent faussement eût duré jusqu'ici. Nous lui porterions volontiers l'honneur qu'elle mérite. Je ne contredis pas que le pape ne soit tenu pour successeur de saint Pierre, pourvu qu'il fasse office d'apôtre. Et en quoi consiste la succession, sinon en perpétuité de doctrine ? Or si la doctrine des apôtres a été corrompue, voire même éteinte et abolie, par ceux qui se font leurs successeurs, qui ne se moquera de leur folle vantardise ? »

(12) Planté : cf. 1 Cor. 3 : 6-8 ; talent : cf. Matth. 25 : 14-15.

de contaminer le troupeau, nous serons criminels devant Dieu. Mais que nous soyons précisément tenus de courir de pays en pays pour aplanir toutes les controverses, encore que ce soit en matière religieuse, nous ne trouvons pas que notre Dieu nous en donne le commandement exprès. Et donc il nous faut examiner de quelle autorité maître Tyrie nous charge de ce pénible voyage avant de pouvoir promettre obéissance.

Toutefois maître Tyrie va dire, nous le savons, qu'il ne pensait à rien de tel en écrivant sa lettre ; il voulait dire seulement qu'en raison de nos désaccords touchant certaines questions, il ne voulait pas être de notre Eglise : ce sont les termes mêmes de sa déclaration (13). Eh bien ! toute querelle mise à part, nous allons demander à maître Tyrie et au reste de sa faction de considérer sérieusement s'ils sont édifiés sur un fondement assuré quand, pour s'opposer à la vérité de Dieu à présent révélée au monde par grâce, ils ne trouvent pas d'autre raison que celle-ci : parce que ceux qui professent cette vérité ne sont pas d'accord en tous points.

Ensuite nous leur posons la question : qu'auraient-ils fait s'ils avaient vécu au temps des apôtres ? Car en ce temps-là * l'enseignement du Christ Jésus n'était pas moins odieux à l'Eglise visible (c'est-à-dire à la postérité d'Aaron et de Lévi, alors régnante à Jérusalem), que ne l'est depuis ces dernières années le rayonnement de l'Evangile à cet Antéchrist romain et à tous ceux qui vivent de sa marchandise (14). Maître Tyrie et sa faction auraient-ils rejeté l'Evangile parce qu'au sein de l'Eglise s'élevait une grande controverse, et cela sur les articles fondamentaux de la religion ? Car certains n'osaient-ils pas affirmer dans l'Eglise d'Antioche * qu'à moins d'être circoncis selon la loi de Moïse, les Gentils ne pouvaient pas être sauvés ? Cette doctrine et cette affirmation étaient plus dangereuses et causèrent plus d'émoi en ce temps-là que toutes les controverses élevées à ce jour parmi ceux qui ont abandonné les voies condamnables du papisme, car elles concernaient l'article central de la justification. Et quelqu'un prétendra-t-il encore que, de ce fait, l'Evangile n'était pas la bonne nouvelle du salut ? Et que ceux qui le recevaient en vérité n'étaient pas les vrais membres de Jésus-Christ ?

Nous attendons plus de mesure que n'en montrent certains qui, à propos de controverses de bien moindre importance, ont l'audace de condamner la vérité et ceux qui la professent parce que, disent-ils, *Proprium est hereticorum a se invicem dissentire* : c'est le propre des hérétiques de n'être pas d'accord entre eux (15).

(13) Knox anticipe ici la conclusion de la lettre de Tyrie.

(14) Allusion à Ap. 18 : 15.

(15) Cette idée est souvent exprimée par les Pères de l'Eglise. Cf. Saint Jérôme, *Commentariorum in Isaiam Prophetam Libri XVIII*, in Migne, *Patrologie latine*, vol. 24, col. 136 ; id., in *Oseam Prophetam*, vol. 25, col. 947. Saint Hilaire, *De Trinitate*, Migne, vol. 10, p. 202, § 178.

Cette maxime, quelle qu'en soit l'ancienneté, et s'il faut la comprendre comme les papistes la comprennent (à savoir, sont hérétiques tous ceux qui ne sont pas d'accord entre eux en matière de religion), cette maxime, dis-je, comprise de la sorte, nous obligera d'accuser d'hérésie plus de gens qu'on ne peut excuser à quelque moment que ce soit depuis Jésus-Christ jusqu'à nous. Car Paul ne fut-il pas en désaccord avec Pierre ? * En vérité, il fut en tel désaccord avec lui qu'il alla jusqu'à lui résister carrément en face parce que Pierre ne marchait pas dans la droite ligne de la vérité évangélique. C'étaient pourtant deux colonnes principales (16) instituées l'une pour les Juifs et l'autre pour les Gentils. Et que dire de cette chaude dissension qui opposa Paul et Barnabas ? * Elle sépara deux hommes qui jusqu'alors avaient été unis aussi étroitement que jamais deux mortels ici-bas. Si maître Tyrie et ses jésuites allèguent que ce n'étaient là que passions soudaines, sans rapport avec aucun des principaux articles de foi, le Saint-Esprit prouvera le contraire, car l'un des articles était relatif à la question de conscience et concernait la liberté de manger des viandes sacrifiées, et l'autre touchait à la réadmission des pasteurs après abandon de leur fonction. A l'époque, ces articles étaient beaucoup plus graves, nous l'avons déjà dit, qu'aucune controverse présente ou passée que les papistes peuvent relever entre ceux qui professent l'Évangile et abhorrent leurs abominations. Nous en resterons là sur ce point pour l'instant, et nous allons reprendre la lettre de maître Tyrie.

Lettre de Tyrie

C'est pourquoi, Monsieur, considérant que, dans l'Eglise où je suis par la grâce de Dieu, il y a continuité de doctrine, et que la doctrine prêchée maintenant a été enseignée de tout temps, comme il est manifeste à quiconque a lu tous les anciens auteurs du passé (17)... Et de plus je la trouve répandue dans le monde entier, comme il est également manifeste et comme l'expérience vous instruit ; car vous ne trouverez pas d'endroit où la doctrine du Christ est reçue, sans y trouver en même temps la religion, du moins chez de nombreuses personnes. C'est pourquoi, si vous ne pouvez montrer la pareille dans aucune autre religion, il s'ensuit évidemment qu'aucune autre religion n'est la vraie religion.

(16) Gal. 2 : 7-9.

(17) La phrase est inachevée.

Réponse

A cet épilogue et à l'argument qu'on en déduit nous ne répondons qu'une chose : d'un mensonge manifeste on ne peut conclure une vérité *. Or nous disons qu'il y a mensonge manifeste et impudent à affirmer que, dans l'Eglise où il est, il y a continuité de doctrine *, et que la doctrine prêchée actuellement a été enseignée de tout temps. Nous affirmons au contraire que ceci est un mensonge très impudent. Car actuellement, et depuis quelques années, on enseigne et les gens croient que la messe est un sacrifice propitiatoire pour les péchés des vivants et des morts, que le pape est le chef de l'Eglise, et autres hérésies de ce genre acceptées dans l'Eglise papiste. Or nous affirmons que ces articles étaient inconnus à l'époque des apôtres ou même à celle des Pères qui vinrent immédiatement après eux. Et pour preuve nous demandons qu'on produise leurs écrits, en commençant toujours par ceux des apôtres, que Dieu envoya prêcher et planter la vérité dans le monde. Nous ne sommes pas tenus de croire tout ce qu'ont dit les Pères de l'Eglise, mais notre foi, nous le répétons, est édifiée avec certitude sur le Roc Jésus-Christ et sur le fondement des apôtres et des prophètes *. Dans la mesure où l'opinion des Pères s'accorde avec eux, nous l'embrassons avec respect ; mais si les Pères ont affirmé quoi que ce soit sans la garantie de la Parole écrite de l'Eternel notre Dieu, à la voix de qui seul sont tenues les brebis de son pâturage (18), il est aussi légitime pour nous de rejeter ce qui procède de l'homme et non de Dieu *, qu'il leur est facile de l'affirmer. Maître Tyrie peut savoir que nous ne faisons que reprendre ce que les anciens ont dit (19).

Il apparaît que toute la lettre de maître Tyrie tend à montrer que lui et sa faction * ne peuvent reconnaître une Eglise pour telle si elle n'a pas été visible de tout temps aux regards des hommes et n'exhibe une succession également visible. Car d'abord il affirme que l'Eglise dont parle le prophète Esaïe doit être manifeste et visible à travers le monde entier *, puis ici enfin il allègue qu'il n'y a nul endroit où nous ne trouvions cette religion répandue, du moins chez de nombreuses personnes. D'où il conclut que si nous ne pouvons prouver la pareille à propos de notre religion, il s'ensuit que celle-ci n'est pas la vraie religion.

Si maître Tyrie ne rétracte pas son affirmation, il lui faudra rectifier son credo *. Et là où jusqu'ici nous disions partout *Credo sanctam Ecclesiam*, etc., il devra dire *Video sanctam Ecclesiam* *. Car si sur terre il n'y a d'Eglise que de visible et de reconnaissable

(18) Jn 10 : 4-5.

(19) Dans *A Confutation of unwritten verities*, publié vers 1547, Cranmer consacre tout le chapitre II à citer les Pères en faveur de cette thèse ; cf *Miscellaneous Writings and Letters of Thomas Cranmer*, Parker Society, 1846, vol. I, pp. 22-36.

à certains signes extérieurs, alors il nous serait vain et superflu de dire : Je crois la sainte Eglise universelle ; mais avec confiance nous pourrions affirmer : Je vois la sainte Eglise. Si maître Tyrie répond : « nous pouvons voir et croire à la fois, et la vue peut fortifier notre foi, car Thomas vit les plaies aux mains, aux pieds et au flanc de Jésus-Christ et il crut ; de même nous pouvons voir l'Eglise et croire. » Concédonsons-le à maître Tyrie ; son argument n'y gagne rien ; car la question n'est pas : pouvons-nous appréhender ce que nous devons croire mais, ne devons-nous pas croire les choses qui parfois sont loin de tomber sous les sens extérieurs ? Maître Tyrie ne veut reconnaître d'autre Eglise que celle qui a été et demeure visible. Nous, au contraire, nous reconnaissons et révérons l'Epouse du Christ Jésus, tantôt exilée loin du monde *, tantôt recevant les ailes d'un aigle pour fuir au désert, où par Dieu et non par l'homme elle a sa place préparée. Nous révérons celle qui se lamente d'être désolée, stérile, captive, errante. Cette Epouse de Jésus-Christ se vante si peu d'une succession visible aux yeux des hommes qu'elle se demandait avec étonnement * qui avait élevé ses enfants pendant son exil.

Si maître Tyrie est aussi versé dans les auteurs anciens que sa lettre veut le faire accroire, il ne peut ignorer que ce n'est pas sans juste raison que le Saint-Esprit nous a appris à dire : « Je crois la sainte Eglise universelle ». En effet *, l'Eglise militante est souvent si affligée et sa beauté tellement cachée à la plupart des hommes, que la synagogue de Satan usurpe le titre de vraie Eglise, et que Babylone est préférée à Jérusalem, de sorte qu'il ne reste plus aux élus qu'à se lamenter et à dire : « Nous ne voyons plus nos signes ; il n'y a plus de prophètes parmi nous. » * Que l'histoire du prophète Elie et que ses lamentations témoignent si l'Eglise de Dieu est toujours visible au point qu'on puisse la désigner du doigt (20). Nous touchons ceci rapidement pour donner l'occasion à maître Tyrie et à ceux que la même erreur aveugle, de considérer plus avant cet article de foi et de ne pas condamner si imprudemment ceux que Dieu, dans sa miséricorde, appelle des ténèbres à la lumière (21).

(20) 1 Rois 19 : 11. Cf. Calvin, *Institution Chrétienne*, Epître au Roi : « C'est en ces points que git notre controverse. Premièrement, qu'ils requièrent toujours une forme d'Eglise visible et apparente. Secondement, qu'ils constituent cette forme au siège de l'Eglise romaine, et en l'état de leurs prélats. Nous, au contraire, affirmons que l'Eglise peut exister sans apparence visible, et même que son apparence n'est à estimer de cette pompe extérieure, laquelle follement ils ont en admiration : mais elle a bien autre marque, c'est à savoir la pure prédication de la Parole de Dieu, et l'administration des sacrements bien instituée. Ils ne sont pas contents si l'Eglise ne se peut toujours montrer au doigt. Mais combien de fois est-il advenu qu'elle a été tellement déformée entre le peuple judaïque, qu'il n'y restait nulle apparence ? Quelle forme pensons-nous avoir eue en l'Eglise, lorsqu'Elle se plaignait d'avoir été réservé seul (1 Rois 19 : 11) ? Combien de fois depuis l'avènement de Christ a-t-elle été cachée sans forme ? Combien souvent a-t-elle été tellement opprimée par guerres, par séditions, par hérésies, qu'elle ne se montrait en nulle partie ? Si donc ces gens ici eussent vécu de ce temps-là, eussent-ils cru qu'il y eut quelque Eglise ? »

(21) 1 Pl. 2 : 9.

Voyons à présent le reste de la lettre.

Lettre de Tyrie

Il en est peut-être qui, soit par faute de réflexion, soit par manque d'entendement, mesurent la vérité de ce qu'ils croient aux avantages matériels qu'ils tirent de leur croyance. Mais à coup sûr je ne puis vous compter de ce nombre ; et si vous en étiez, je vous exhorterais à lire entre autres le Psaume 72 et le Psaume 143 ; par quoi vous comprendrez aisément que le succès de votre parti (j'entends, en ce qui concerne les choses de ce monde) n'établit pas la vérité de votre croyance, pas plus que notre déclin et nos revers ne condamnent notre parti. A considérer les choses comme il se doit, votre succès est plutôt la preuve manifeste de la colère de Dieu que le signe de la vérité. Ainsi que l'a dit un saint aussi pieux que savant, il y a onze cents ans, Quod nihil infelicius felicitate peccantium, quia et penalis nutritur impunitas, et mala voluntas, velut interior hostis roboratur, etc. (22).

Réponse

Nous aurions pu laisser ce passage sans réponse vu que, bien interprété, il ne contient rien qui puisse être tourné contre nous. Car notre bonheur, notre succès et notre sécurité en ce monde ne sont ni n'ont jamais été, depuis que nous avons embrassé l'Evangile de Jésus-Christ, de nature à nous encourager au mal ; et les papistes sont bien incapables de prouver que nous sommes coupables d'impiété pareille à celle qui, tout le monde le sait, règne chez eux depuis plus d'un siècle trois fois compté. Au contraire, nous les laissons libres de juger à quel degré d'honneur et de dignité profane ils se sont élevés pendant cet intervalle. S'ils disent que notre doctrine s'est répandue merveilleusement depuis cent ans, au point qu'elle s'est quasiment libérée de ses chaînes, nous demanderons volontiers aux papistes si l'Evangile de Jésus-Christ cessa d'être la doctrine du salut, le jour où les Eglises eurent la paix, en Judée et ailleurs, pendant les temps apostoliques. Si, répliquent-ils, là n'est pas ce qu'ils veulent dire, alors nous

(22) St Augustin, *Epistola CXXXVIII ad Marcellinum*, Migne, vol. 33, p. 531 : « Nam cui licentia iniquitatis, utiliter vincitur ; quoniam nihil est infelicius felicitate peccantium, qua paenalis nutritur impunitas, et mala voluntas velut hostis interior roboratur. »

Knox ne connaissait pas la citation, comme Tyrie le remarque triomphalement dans sa *Refutation*, p. 50.

leur demandons si le bras du Seigneur s'est raccourci depuis le temps de l'Eglise primitive, et si Dieu ne peut plus défendre sa vérité ni élargir le royaume de son Fils unique comme il le faisait aux jours des apôtres. Quelle que soit la réponse des papistes, nous avons cette double assurance : sa puissance n'est pas si amoindrie qu'il ne puisse plus défendre sa vérité (22 bis) ; et son amour envers son Eglise n'est pas si refroidi que dans son courroux il oublie sa miséricorde.

Pourquoi ces bourreaux ne considèrent-ils pas tout le sang innocent répandu pour le témoignage de l'Evangile du Christ durant ces soixante années ? (23). Voudraient-ils que Dieu n'eût jamais pitié des souffrances patientes de son Eglise affligée ? Voudraient-ils que l'épée ne cessât de dévorer ? Voudraient-ils que les bûchers ne s'éteignissent jamais ? Si tel est leur souhait, ils montrent qu'ils sont les dignes descendants de celui qui est meurtrier dès le commencement (23 bis), et ils persévèrent dans sa méchanceté. Mais notre Dieu porte à ses faibles enfants une affection paternelle qui l'incline parfois à brider la fureur et la rage de Satan pendant un temps, afin que ses élus se préparent avec plus de joie à un nouveau combat. Car il est vrai que la doctrine du salut s'est largement répandue, et nous en louons Dieu : il est vrai que Satan a perdu le pouvoir universel de persécuter qu'il avait autrefois : maître Tyrie veut-il conclure de tout cela qu'il n'y a pas de force pour soutenir notre Eglise ? Mais venons-en aux textes de l'Ecriture qu'il cite.

§ Il est vrai que David, dans son Psaume 73 (selon la numérotation hébraïque) affirme que ni le succès matériel des impies, ni l'affliction des justes ne doivent décourager ceux qui craignent Dieu. Sur ce chapitre général nous sommes d'accord avec maître Tyric et avec tous les papistes. Mais nous affirmons que les marques et les signes que le Saint-Esprit donne en ce passage pour reconnaître les méchants, ne nous concernent en aucune façon. Au contraire, pendant bien des années, ces signes sont apparus à l'évidence, et ils apparaissent encore à cette heure chez le pape et nombre de ceux qui défendent son royaume. Car si les rejetons de cet Antéchrist romain n'ont pas su se dérober aux tracas qui échoient aux hommes, si leur orgueil n'est pas aussi évident que le luxe de leur vêtement, si les yeux ne leur sortent pas de la graisse, si enfin leur débauche, leurs exactions et leur présomption ne

(22 bis) Cf. Es. 59 : 1 ; Nb 11 : 23. Pendant l'épidémie de peste qui sévit en Angleterre en 1563, Elisabeth fit composer une liturgie spéciale comprenant des homélies, des prières et un psaume duquel nous tirons : « Car ta main n'est pas raccourcie que tu ne puisses venir en aide ; ni ta bonté diminuée, que tu ne veuilles entendre. » *The Remains of Edmund Grindal*, Parker Soc., 1843, p. 86.

(23) Pressentiment plutôt qu'allusion à la Saint-Barthélémy. Le 24 août 1572, Knox avait quitté St Andrews depuis une semaine. Il prêcha en septembre un sermon contre Charles IX qui provoqua les protestations de Du Croc, l'ambassadeur de France.

(23 bis) Cf. Jean 8 : 44.

crient pas ouvertement contre le ciel, alors nous voulons bien que le monde, tout aveugle qu'il est, les divers récits de leurs vies, relatés par leurs propres scribes et non par nous, et l'expérience même que tous ont faite et font de leurs procédés, attestent qui de nous ou d'eux est visé dans ce psaume. Nous voulons donner à entendre à maître Tyrie que nous sommes mieux renseignés qu'ils ne croient sur la vie et les mœurs des papes et des cardinaux, et que nous connaissons ce que valent leurs décrets, statuts et délibérés *, mieux que les jésuites ne connaissent la règle de Jésus, bien qu'ils aient eu la présomption d'usurper son nom. C'est pourquoi nous prions maître Tyrie et tous ceux de sa faction, qu'en nous écrivant ou en écrivant à ceux qu'ils voudraient gagner à leur cause, ils usent de vérité et de franchise ; il n'en auront que plus de satisfaction à lire nos réponses. Car devant le Seigneur Jésus nous déclarons que c'est la vérité que nous enseignons, et en elle que nous prenons plaisir ; et par amour pour elle nous avons en abomination toute invention humaine, toute superstition et toute idolâtrie. Voilà ce que nous répondons aux textes de l'Écriture cités par maître Tyrie.

§ Quant à la citation de l'auteur ancien dont il tait le nom nous répondons que ses paroles tranchent la gorge aux orgueilleux papistes de ce temps-là ainsi qu'à tous leurs successeurs. Car c'est à ce moment que la queue du Dragon se mit à entraîner les étoiles du ciel et à les jeter sur la terre (24) ; que les sources dispensatrices d'eau pure et bienfaisante devinrent amères (25) et même furent changées en sang (26). Pourtant le succès matériel les favorisait et cette prospérité amenait nombre de justes, désolés de voir cette corruption s'étaler au grand jour, à prononcer des jugements comme celui-là contre les ecclésiastiques d'alors. Et de peur que maître Tyrie n'aille penser que nous affirmons ceci sans autorité, nous le renvoyons aux écrits de Jérôme, d'Augustin, d'Ambroise, de Bernard et d'autres qui vécurent aux envi-

(24) Apo. 12 : 3-4. Les commentaires de l'Apocalypse abondent depuis Justin le Martyr jusqu'à la Réforme. Il est intéressant de noter que l'association entre ce livre et le thème de l'exil, discrète chez Knox, est explicite chez John Bale, dont le commentaire porte un titre qui rejoint bien la problématique de Knox, axée sur l'opposition entre l'Eglise et l'Anti-Eglise : *The image of bothe churches*, Londres (1550 ?) in *Select Works*, Parker Soc., 1849, p. 252.

Bale remarque que nulle part mieux qu'en exil on ne peut commenter l'Apocalypse : « C'est en exil qu'elle fut écrite... En exil que ceux qui ont la foi en éprouvent le mieux la puissance, comme le montrent Justin le Martyr, Méliton d'Asie, Irénée, Hippolyte, Victorin, et d'autres qui en furent les premiers commentateurs dans l'Eglise primitive, et qui furent mis à mort pour cela. » Pourquoi ce lien entre l'Apocalypse et l'exil ? « C'est au désert que le Seigneur envoie son Eglise quand l'esprit impur, par la bouche de ses serviteurs dépités, vomit ses eaux exécrables, précipitant de sa queue le tiers des étoiles sur la terre. Il lui donne, pour s'enfuir au désert, les deux ailes d'un aigle, qui sont les préceptes faciles et les exemples du Christ, pour échapper à leurs persécutions ; car lui-même s'est enfui, à l'occasion, et a ordonné à ses disciples de fuir de ville en ville à l'heure des persécutions. Il lui a préparé là une demeure pendant trois ans et demi, ce qui représente les jours d'Elle, de Daniel et de Jean. »

(25) Apo. 8 : 10-11.

(26) Apo. 16 : 4.

rons de l'époque indiquée. S'il examine scrupuleusement leurs écrits, il trouvera ce qu'ils pensaient alors du siège de Rome. Et ce que d'autres, par la suite, ajoutèrent à l'impiété de leurs pères dès le jour où une triple couronne vint orner ou plutôt enlaidir la tête du pape, laissons les écrivains postérieurs en témoigner.

Et de peur que maître Tyrie n'aille penser que nous lui en demandons trop en le renvoyant à tous les auteurs en général, nous allons lui alléger un peu la tâche en lui en nommant seulement deux qu'il ne pourra guère soupçonner d'être à notre solde. L'un est l'abbé Joachim, jadis de grande autorité et de haute réputation chez les papistes (27) ; l'autre est Jean l'Aventin (28), historiographe dont l'œuvre fut imprimée sur ordre et avec privilège de l'empereur Charles Quint. Que les écrits de ces deux auteurs attestent donc le jugement de différentes personnes à différentes époques concernant Rome, l'orgueil des prélats, leur corruption morale et doctrinale, et finalement leur abandon de la vérité.

L'abbé Joachim, commentant ces paroles de l'Apocalypse de saint Jean : « le sixième ange versa sa coupe sur le grand fleuve, l'Euphrate » (29), porte ce jugement : *Si autem aquae hujus fluminis quod vocatur Euphrates, populi sunt, et gentes, et linguae, quae parent Romano imperio ; si quidem civitas Romana ipsa, est nova Babilon, etc.* (30). « Si, dit-il, les eaux de ce fleuve qu'on appelle Euphrate, sont des peuples, des nations et des langues qui obéissent à l'Empire romain, car la cité de Rome elle-même est la nouvelle Babylone... » Ce texte, et celui qui suit à propos de l'assèchement des eaux, montre à l'évidence ce que l'auteur, en son temps, pensait de Rome : qu'elle était devenue la nouvelle Babylone. Et pour qu'on n'aille pas croire qu'il veut parler de l'ancien empire romain et non du gouvernement de l'Eglise qui s'y trouvait, ou qui était sous sa juridiction, il s'explique plus loin en donnant une interprétation de la grande Prostituée et des rois de la terre qui fornicquent avec elle. Cette grande Prostituée, dit-il, les Pères la tiennent unanimement pour Rome : non pas, dit-il, la congrégation des justes qui parfois y fut de passage, mais la multitude des réprouvés qui, par leurs œuvres mauvaises, blasphèment et attaquent cette Eglise, étant eux-mêmes de passage avec elle (31). Que maître Tyrie note bien ceci : l'auteur voyait en

(27) Joachim de Flore (c. 1130-1202), abbé cistercien de Corazzo puis de Florence, connu pour sa doctrine historique des trois époques (ère du Père, ère du Fils, ère du Saint-Esprit) qui fut reprise par les franciscains Spirituels bien que condamnée par le pape.

(28) Johann Turmair, dit Aventinus (1477-1534), étudia à Vienne, Cracovie et Paris. Devenu historiographe du roi de Bavière en 1508, il rédigea jusqu'en 1519 ses *Annalium Boiorum Libri Septem*. Ces annales ne furent imprimées qu'après sa mort.

(29) Apo. 16 : 12.

(30) *Expositio Magni Prophete abbatis Joachim in Apocalipsim*, Venise, 1527, fol. 190 verso.

(31) Ibid., fol. 194r : « Hanc magnam : dixerunt patres catholici esse Romam : non quo ad ecclesiam iustorum que peregrinata est apud eam : sed quo ad multitudinem reproborum : qui blasphemant et impugnant opibus iniquis eandem apud se peregrinantem ecclesiam. »

Rome deux Eglises : d'un côté la Prostituée et sa multitude dispersée dans tous les coins de l'Empire, de l'autre l'Eglise étrangère, blasphémée et attaquée par la multitude. Plus loin encore il s'explique plus nettement : *Reges vero terrae dicti sunt prelati, quibus concessum est regimen animarum. Quorum nonnulli fornicantur cum Babilone, quumquidem ut placeant hominibus parvipendunt et negligunt mandatum dei* ; (32) rois de la terre, dit-il, sont appelés les prélats à qui est confié le gouvernement des âmes et parmi lesquels, néanmoins, certains fornicent avec Babylone parce que, pour plaire aux hommes, ils négligent et méprisent le commandement de Dieu. Et de peur qu'on ne pense qu'une telle phrase lui avait échappé par inadvertance, il reprend les mêmes termes une deuxième fois : *Reges vero terrae esse praelatos Ecclesiarum, quorum aliqui fornicantur cum Babilone, superius dictum est* (33) : on a dit plus haut que les rois de la terre sont les prélats des Eglises, parmi lesquels certains fornicent avec Babylone. Et il poursuit : *Et quod sequitur « Et mercatores terrae de virtute deliciarum ejus, divites facti sunt » ad falsos sacerdotes et hipocritas referendum est, qui negotiantes regnum Dei temporalibus lucris, etc.* (34) : Et ce qui suit (dit-il), « et les marchands de la terre se sont enrichis par ses plaisirs », cela doit être appliqué aux faux prêtres et aux hypocrites qui, faisant marchandise du royaume de Dieu, bayent après les avantages temporels, etc. Et un peu plus loin à propos du verset « et les marchands de la terre... pleureront », il dit : [§] *Negotiatores terrae qui sicut superius dictum est ipsi sunt sacerdotes bruti, qui nesciunt que Dei sunt, sacerdotes animales qui dati sunt in atrium exterius, ut manducent peccata populi : qui vendunt orationes et missas pro denariis facientes domum orationis apothecam negotiationis, facientes inquam forum publicum et speluncam latronum, etc.* (35). C'est-à-dire : « Les marchands de la terre, comme il est dit plus haut, sont ces prêtres réduits à l'état de brutes, qui ignorent ce qui appartient à Dieu, ces prêtres sensuels placés dans la cour extérieure * pour se repaître des péchés du peuple, qui vendent prières et messes pour de l'argent, faisant de la maison de prière une boutique de marchands, que dis-je, un vrai champ de foire, et un repaire de voleurs. »

Si maître Tyrie ou tout autre de cette secte nous reproche de nous moquer (c'est ce qu'ils font d'habitude quand nous disons la

(32) Ibid., fol. 194r : « Reges vero terre dicti sunt prelati : quibus pro vitandis peccatis populi concessum est regimen animarum. Quorum tamen nonnulli fornicant cum Babilone : quumquidem ut placeant hominibus : parvipendunt et negligunt mandatum dei. »

(33) Ibid., fol. 198v.

(34) Ibid., fol. 198v-199r : « Quod autem sequitur. Et mercatores terre de virtute delictiarum eius divites facti sunt : ad falsos sacerdotes : et ypocritas referendum est qui negotiantes regnum dei : inhiant temporalibus lucris et querunt verbis subdolis placere de vitibus hulus mundi. »

(35) Ibid., fol. 200 v.

vérité), qu'ils considèrent que ce n'est pas de Martin Luther que nous avons appris à connaître les papistes : ce que nous disons et affirmons maintenant, nous le tenons des papistes eux-mêmes. Car toujours depuis le commencement la miséricordieuse providence de Dieu envers son petit troupeau s'est manifestée en ceci que, chaque fois, devant la montée d'une corruption universelle, des voix se sont élevées çà et là au milieu de la multitude pour dénoncer à leurs contemporains et à la postérité combien les hommes s'étaient écartés de la pureté originelle, attestant ainsi devant Dieu que sa vérité n'était pas tout à fait enfouie sous la terre. Mais à présent, écoutons le jugement d'autres témoins.

§ Ceux qui connaissent tant soit peu les historiens du passé ne peuvent ignorer la violente querelle qui opposa Nicolas I et certains évêques d'Allemagne dans l'affaire du divorce et du remariage de Lothaire, roi de Hongrie (36). Laquelle des deux parties avait raison, nous n'en discutons pas ; mais il nous faut parler brièvement des crimes imputés au pape en ce temps-là. Theutgaud et Gunther, les deux principaux évêques opposés aux prétentions de l'évêque de Rome, après s'être blanchis largement de toutes les charges qu'il portait contre eux, lancent une accusation très violente contre ledit pape Nicolas. Et, entre autres, ils l'accusent d'avoir écrasé sous sa tyrannie la liberté de l'Épouse de Jésus-Christ. Et après avoir rappelé en substance de quels ornements la vraie Eglise est parée, ils ajoutent : *Quae beneficia tu veluti latro intercipis, templo Dei praeipis, in teque transfers, etc.* * Et plus loin : *Tu pontificis quidem personam prae te fers, at tyrannum agitas : sub habitu et cultu pastoris, lupum sentimus : titulus parentem mentitur, tute factis Jovem ostentas* (37). C'est-

(36) Le jeune Lothaire II, roi de Lotharingie, avait épousé sans amour en 855 la fille du comte Boson, Theutberge, que les grands du royaume lui imposaient. Peu de temps après il renouait avec Waldrade, son ancienne maîtresse, et entreprenait de faire casser son mariage avec Theutberge. Encore fallait-il prouver la culpabilité de celle-ci. Contrainte, Theutberge passa aux aveux et fut déclarée coupable en 860 par les évêques du royaume réunis par Gunther, métropolitain de Cologne, et Theutgaud, métropolitain de Trèves, tous deux dévoués à Lothaire. En 862 le concile d'Aix-la-Chapelle, présidé par Gunther, permettait au roi de contracter un nouveau mariage, ce qu'il fit peu après avec Waldrade et avec la bénédiction de Gunther. Cependant Theutberge s'était rétractée et avait interjeté appel à Rome. Le pape Nicolas 1^{er} ordonna la réunion d'un concile à Metz en 863 qui, manipulé par Gunther et Theutgaud, confirma la culpabilité de Theutberge et la validité du mariage de Lothaire avec Waldrade. Les deux métropolitains portèrent à Rome les décisions du concile, mais une surprise les y attendait : le pape cassait les décisions de Metz et déposait les deux archevêques. Ceux-ci, appuyés sur les mécontents alliés contre Nicolas 1^{er}, incitèrent l'Empereur, Louis II, frère de Lothaire, à monter une expédition contre Rome, mais ni les armes de Louis II ni le pamphlet que les deux archevêques excommuniés lancèrent contre la tyrannie pontificale n'amenèrent Nicolas à céder. A la veille de sa mort il restait encore intraitable et son successeur, Hadrien II, hérita de l'affaire Lothaire-Theutberge-Waldrade. Elle prit fin brusquement avec la mort de Lothaire en 869.

(37) *Annalium Boiorum Libri Septem Ioanne Aventino Autore*, Ingolstadt, 1554, p. 428 :

« Que beneficia tu veluti latro intercipis, templo Dei praeipis, in teque transfers. His factus fucus, ovibus abuteris, vivos occidis, fortes superis detrahis, vulneribus gladium melle litum condis, mortuos, quibus per te reviviscere non licet, ad inferos extrudis. Tu Pontificis quidem personam prae te fers, at tyrannum agitas :

à dire : ces bénéfices, comme un bandit, tu t'en saisis et tu les arraches à l'Eglise de Dieu pour te les approprier. Tu portes le masque d'un pasteur mais tu joues, en fait, au tyran ; sous la mise et l'allure d'un berger nous sentons la cruauté d'un loup. Ton titre est menteur, car il te qualifie de père, mais dans tes œuvres tu apparais comme Jupiter tonnant, etc. Et par conséquent, disent-ils, nous ne connaissons pas ta voix, nous n'observons pas tes statuts et nous ne craignons pas non plus tes bulles ni ton tonnerre *. Si tu prétends nous interdire, nous n'hésiterons pas à te trancher la gorge avec ton propre glaive ; car le Saint-Esprit est l'auteur de toutes les Eglises, en quelque coin de la terre qu'elles soient dispersées. Bien d'autres jugements semblables confirment ceux que nous venons de citer touchant l'état du siège de Rome environ huit cents ans après l'ascension du Christ ; combien l'orgueil et l'iniquité de ce siège augmentèrent, et comment on s'enhardit à le critiquer ouvertement, les faits suivants vont le déclarer.

§ Quelle lamentable tragédie se déroula entre Hildebrand, dit Grégoire VII, et Henri IV, empereur de Rome, plus d'un historiographe en témoigne. Même les plus favorables à la faction du pape, comme Gerhoch (38) et Paul (39), n'arrivent pas à dissimuler l'infamie de ce fourbe, mais laissent filtrer assez de lumière pour que le lecteur aperçoive tout le mal tapi dans le cœur de cette papauté pestilentielle (39 bis). Car, rapportant les agissements du dit Hildebrand au moment où il fut déposé pour la première fois de son siège (dont il s'était emparé par ruse et en l'absence de toute légalité) (40), ils disent qu'il ne ménageait pas les largesses aux soldats et aux capitaines de guerre, au détriment du patrimoine de l'Eglise, qui eût dû servir surtout à secourir les pauvres ; en outre,

sub habitu et cultu pastoris lupum sentimus. Titulus parentem mentitur, tute factis Jovem ostentas. Cum sis Servus Servorum, Dominus Dominorum esse contendis. Juxta disciplinam Christi servatoris nostri infimus ejus omnium minister templi Dei : tu vero libidine dominandi in praeceptis abis : quicquid tibi libet, licet. Fucus factus es Christianis. His de causis, nos cum collegis nostris, nec edictulis tuis *statimus*, nec vocem tuam agnoscimus : nec tuas bullas, tonitruaque timemus. Tu eos qui senatusconsultis implis non parent, impletatis condemnas, iisdem sacrificiis interdicis. Nos tuo te ense jugulamus, qui edictum Domini, Deique nostri conspulis, concordiam collegii discindis, pacem immortalem, caelestis principis tesseram violas. Spiritus sanctus auctor est omnium Ecclesiarum, qua longissime, latissime terrarum orbis porrigitur. »

(38) Gerhoch, Geroh, Gerock. Théologien bavaïrois né à Pollingen vers 1093, mort à Reichersberg en 1169. Chanoine à Raitenbach puis à Ratisbonne en 1126, il se fit des ennemis en tentant de régulariser les mœurs de ses collègues. Adversaire de la scolastique et de Pierre Lombard, il a laissé *Libri III de investigatione anti-christi*.

(39) Paul de Bernried vécut au 12^e siècle et soutint la réforme de Grégoire VII. Sa vie de Grégoire VII fut achevée en 1128.

(39 bis) Knox reprend ici le procédé sinon le texte de Turmail : « Et Gregorium virum sanctissimum pervicaciorum exitisse Paulus Bernritensis... et telique ejus partium acerrimi propugnatores produnt. Gerochus quoque (quo nemo acius scriptis libris Hyldebrandum tutatus est, utpote qui crimina Caesari objecta, quae apud nullum alium legerim, explicat) tandem suae partis pertinaciam, ne dicam Tyrannidem hisce verbis, coactus veritate, notat. » (*Annalium*, op. cit., p. 563).

(40) Grégoire VII fut déposé par les évêques allemands réunis par Henri IV à Worms le 24 janvier 1076.

ils vont jusqu'à affirmer qu'il se montra plus sévère envers l'empereur qu'il ne convenait à un pasteur (41). Si telle était l'opinion de ses défenseurs, quelle devait être l'opinion des autres ? (42).

§ Nous la saisirons mieux en entendant les termes de l'accusation et la sentence prononcée contre lui par tous les évêques de France et d'Allemagne qui, à l'unanimité, conclurent que Hildebrand était ambitieux, parjure et usurpateur de l'autorité impériale, qu'il rompait et violait la concorde dans l'Eglise, et par là qu'il était indigne du siège pontifical. Cette sentence fut proclamée devant lui, alors qu'il siégeait en concile à Rome, par un nommé Roland, diacre de Parme, qui, avec hardiesse et sans même l'avoir salué, présentant le décret du concile en même temps que les lettres de l'empereur, dit : « Cet Hildebrand n'est ni un évêque, ni un père, ni un pasteur : c'est un voleur, un loup, un assassin, un tyran ; et c'est pourquoi il faut qu'il soit déposé, etc. » (43). Nous savons qu'il s'ensuivit grand tumulte, trouble et sédition. Mais de même que cela ne le guérit pas de son infamie, de même les bouches continuèrent à parler, déclarant sans ambages ce qu'il fallait penser de lui et du siège romain : on disait en effet que, sous le titre de Christ, il accomplissait les œuvres mêmes de l'Antéchrist ; qu'il trônait dans le temple de Dieu, alors devenu Babylone ; qu'il se faisait adorer et exalter par dessus tout ce qu'on appelait Dieu ; qu'il se glorifiait comme s'il était infaillible, etc. (43 bis). Voilà donc les crimes, entre autres non moins graves, qu'on imputa alors aux évêques de Rome et à la papauté ; et cela remonte bien au-delà de trois cents ans, limite à laquelle maître Tyrie voudrait confiner la doctrine de notre Eglise. Mais poursuivons.

(41) L'épisode de Canossa était connu des lecteurs anglais et écossais par la description de John Foxe, *Acts and Monuments of these Latter and Perilous Days* (1563).

(42) Knox ne semble avoir connu Paul de Bernried et Gerloh que par les *Annales* de Turmair qui découvrit ces deux historiens de Grégoire VII et d'Henri IV, et qui utilisa leurs écrits pour relever les ambiguïtés de Grégoire VII. En 1610 le jésuite Jacques Gretser entreprit d'effacer cette interprétation défavorable au pape en publiant *Commentarius Pauli Bernriedensis... de vita Gregorii VII* (Ingolstadt, 1610) et *Syntagma Gerlohi De Statu Ecclesiae sub Henricis IV et V imp. et Gregorio VII nonnullisque consequentibus pontificibus* (Ingolstadt, 1610), dans lesquels il redresse l'opinion de Turmair. Les reproches de Knox contre Grégoire VII (largesses intéressées et sévérité) sont parmi les interprétations tendancieuses que Gretser relève chez Turmair (Cf. Migne, *Patrologie Latine*, t. 148, col. 219-232, et t. 194, col. 1445-80).

(43) Les décisions de Worms furent portées en Italie par les évêques de Spire et de Bâle, et ratifiées par les évêques lombards au concile de Plaisance. Roland, « sacerdos Parmensis », notifia la sentence au pape « absque omni salutationis honore » le 14 février 1075 devant le concile romain convoqué à l'occasion du Carême, et déclara : « Iste enim Hyldebrandus nec pastor nec pater nec Pontifex, fur est, lupus, latro, atque Tyrannus. »

(Turmair, *Annalium*, op. cit., p. 571). On sait que le pape répliqua l'année suivante en déposant l'Empereur.

(43 bis) Cf. *Annalium*, p. 573 : « Plerique tum privatim, publice indignum facinus clamitant : pro concione Gregorio maledicunt, Hyldebrando male precantur : ipsum odio, atq. libidine dominandi praecipitem agi vociferantur, Anti-christum esse predicant, pietatis sub specie (inquibant) debachatur, honestis hominibus bonum publicum simulat, titulo Christi, negocium Antichristi agitat : in Babylonia in templo Dei sedet, super omne id, quod colitur, extollitur, quasi Deus sit, se errare non posse gloriatur. »

§ Comme les pratiques des évêques de Rome devenaient de plus en plus évidentes, les évêques d'Allemagne s'assemblèrent en concile à Ratisbonne. Là, l'évêque du lieu, dans un discours très violent contre les fauteurs de sédition, prononça entre autres ce jugement contre les évêques et le siège de Rome : « Christ notre sauveur, dit-il, nous a tout particulièrement avertis de prendre garde aux faux Christs et aux faux prophètes ; il nous a exhortés à apprendre à les reconnaître d'après leurs œuvres *, et, à moins d'être aveugles, nous les voyons à présent. Car, dit-il, *Romani flamines arma in omnes habent Christianos, audendo, fallendo **, et *bella ex bellis serendo magni facti, oves trucidant, occidunt, pacem, concordiam terris depellunt*, etc. C'est-à-dire : ces prêtres romains (il parle de toute l'engence) font la guerre à toute la chrétienté, tantôt avec audace, tantôt surnoisement, et avec perfidie ils sèment guerre sur guerre ; arrivés au faite de la puissance, ils abattent et ils tuent les brebis, bref, ils chassent de la terre la paix et la concorde » (44). Et un peu plus loin dans le même discours, qu'on trouvera au livre VII de l'histoire citée *, il dit : *Hildebrandus ante annos centum atq. septuaginta primus specie religionis Antichristi imperii fundamenta jecit. Hoc bellum nefandum primus auspicatus est, quod per successores huc usque continuatur* etc. « C'est Hildebrand le premier, dit-il, qui, il y a cent soixante dix ans, sous couvert de religion, a posé le fondement du royaume de l'Antéchrist. C'est lui qui, le premier, commença cette malheureuse guerre que ses successeurs prolongent jusqu'à aujourd'hui. » Et il poursuit : « Fiez-vous à un homme d'expérience : ces prêtres de Babylone désirent le pouvoir pour eux seuls ; ils n'auront point de cesse * qu'ils n'aient mis en pièces l'honneur de l'empire romain ; et par conséquent, en opprimant les vrais pasteurs, ceux qui voudraient paître le troupeau, et en supprimant les chiens qui avertissent du danger, ils arriveront à éteindre la vérité, ils égorgeront et ils fouleront toutes choses aux pieds, ils trôneront dans le temple de Dieu et seront élevés au-dessus de tout ce qu'on adore, etc » (45).

§ Ces jugements, et bien d'autres aussi graves, furent prononcés par le dit Eberhard (46) et furent ratifiés et confirmés par l'en-

(44) *Annalium*, p. 683 : « Romani flamines arma in omnes habent Christianos, audendo, fallendo, et bella ex bellis ferendo, magnifaci, oves trucidant, occidunt, pacem, concordiam terris depellunt, intestina bella, domesticas seditiones ab inferis elliciunt... »

(45) *Ibid.*, p. 684 : « Hildebrandus ante annos centum atq. septuaginta primus specie religionis Antichristi imperii fundamenta jecit. Hoc bellum nefandum primus auspicatus est, quod per successores huc usque continuatur... Credite experto, non cessabunt, donec Imperatore in ordinem redacto, Romani Imperii honore soluto, pastoribus veris, qui pascant, oppressis canibus qui latrare queant, sublati, per hunc morem omnia extinguant, aut occidant. Ideo omnia turbare, atq. permiscere volunt... Flamines illi Babyloniae soli regnare cupiunt, ferre pacem non possunt, non desistent donec omnia pedibus suis conculcaverint, atq. in templo Dei sedeant, extollanturque supra omne id, quod colitur. »

(46) Eberhard II (c. 1170-1246), archevêque de Salzbourg en 1200, épousa la cause de Frédéric II contre Grégoire IX.

semble des évêques et de la diète d'Allemagne ; on voit par là comment les gens de cette époque jugeaient les évêques de Rome et leurs collèges. Pour ne pas nous étendre davantage, nous laissons de côté le discours et l'opinion de Probus, évêque de Toul (47), l'édit public porté contre le pape et ses pratiques au temps de l'empereur Louis IV (48) et bien d'autres jugements que peuvent relever les familiers des livres d'histoire. Ainsi, si maître Tyrie ou tout autre de sa secte, vient nous accuser d'être les premiers à avoir dévoilé cet homme de péché, les auteurs les plus anciens le confondront et ils nous acquitteront. Voyons à présent le reste de sa lettre rapidement.

Lettre de Tyrie

Depuis que je vous ai quitté, j'ai vu diverses assemblées, surtout en Allemagne, professant soi-disant la vraie Parole de Dieu et son Evangile ; mais en vérité je trouve qu'il existe entre elles, et entre elles et vous, tant de divergences et de contradictions sur des sujets de grande importance, que si je n'avais pas d'autres raisons pour rester fidèle à l'Eglise catholique de mon baptême, celle-ci serait suffisante, etc.

Réponse

Quand maître Tyrie portera des accusations précises, montrant en quoi les assemblées d'Allemagne diffèrent entre elles, et en quoi nous différons d'elles, alors nous ferons savoir si ces différences nous semblent importantes au point de menacer l'unité de l'Eglise. Notre confession de foi et notre discipline ecclésiastique sont publiées au grand jour et accessibles à qui veut les lire ; quand maître Tyrie ou un autre en attaquera un ou deux articles, aussi longtemps qu'il plaira à Dieu de garder en cette misérable vie ceux dont il a bien voulu faire ses ministres pour sonner la trompette de ses jugements aux oreilles de ce siècle pervers, ni lui ni personne enclin à s'opposer à notre confession n'attendra longtemps la réponse : nous répondrons, dis-je, sur un ou deux articles, quels qu'ils soient, qu'on voudra bien contester. Car maître Tyrie doit comprendre que les ministres qui prê-

(47) Conrad Probus Franciscanus de Tubingen, évêque de Toul aux environs de 1278-1296. « Fuit, inquit vitae ejus auctor, mitissimus hominum, corpore decorus, et jurlum ecclesiae defensor acerrimus. » (*Gallia Christiana*, Paris, 1735, t. 13, pp. 1018-20). On trouvera le texte de son discours devant le concile de Würzburg au livre VII des *Annalium*, op. cit., p. 715.

(48) Laing remarque qu'il s'agit de Louis V, élu empereur en 1314.

chent la Parole au royaume d'Ecosse sont comparables aux bœufs qui peinent sous le joug dans le champ du Seigneur, et c'est pourquoi leurs tâches pressantes ne leur laissent pas le loisir de courir de pays en pays avec les jésuites (qui ne sont assujettis à d'autres obligations que celles de leur choix) pour observer ce qui ne va pas parmi les assemblées. De même que nous n'avons pas le loisir de prendre en considération toutes les brouilles insupportables aux esprits délicats qui ne sauraient reconnaître d'Eglise que de parfaite, de même, tout en étant conscients de ces différences et en les réprouvant, nous n'usurpons cependant aucune autorité sur nos frères mais renvoyons chacun devant son Juge, et nous respectons toutes les assemblées qui sont d'accord avec nous sur les principes de notre foi en tant qu'Eglises particulières de Jésus-Christ. Il n'y a pas uniformité en toutes cérémonies et même des divergences se font jour sur certains points de doctrine ; malgré cela nous ne voulons pas troubler la concorde fraternelle, pourvu que nous soyons d'accord sur les principaux chefs. Nous appelons ainsi ces points de doctrine sans la confession et la reconnaissance desquels il n'y aurait pas d'Eglise. Ces quelques mots suffisent pour faire comprendre à maître Tyrie, s'il sait entendre, ce que nous voulons dire ; et ainsi nous passons à la conclusion de sa lettre.

Lettre de Tyrie

Et donc, Monsieur, je vous exhorte comme j'ai commencé, à réfléchir à ces choses comme il sied à un chrétien ; et quand vous aurez réfléchi, faites-moi connaître votre sentiment. Entre temps je prierai le Dieu tout-puissant d'illuminer votre esprit par sa grâce, pour que vous puissiez discerner le bon chemin, et de vous donner force et courage, une fois ce chemin discerné, afin que vous puissiez le suivre aussi loin qu'il conviendra à votre état et à votre salut. N'ayant plus matière à écrire, je vous remets à la protection du Dieu tout-puissant.

Ecrit à Paris, le 6 décembre, par votre très humble serviteur et frère.

James Tyrie.

Si vous voulez bien répondre, vous pouvez envoyer votre lettre au bailli d'Erroll, qui me la fera parvenir.

Réponse

A cette exhortation nous n'avons rien à objecter, car notre plus cher désir est que chacun considère avec soin quelle doctrine il fait sienne, sur quelle base et quel fondement repose sa foi, et finalement sur quelle voie il s'engage dans l'idée d'atteindre le bonheur éternel. Car cette insouciance et cette sécurité que partout l'on constate dans le genre humain, nous la condamnons comme nous l'avons toujours condamnée. Mais voici ce que nous ne craignons pas d'affirmer, comme nous l'avons déjà écrit : c'est que la doctrine de l'Eglise papiste, depuis bien des années, est totalement corrompue ; que son opinion, qu'elle appelle sa foi catholique, n'a aucun fondement assuré sur la Parole de Dieu ; et que la voie suivie par la plupart de ses membres a été la voie même de la perdition pour tous ceux qui, sans vraie repentance, ont quitté cette vie plongés dans cet aveuglement : et elle le sera bien davantage pour tous ceux, individus et états, qui entretiendront désormais ces abominations, parce que la lumière a paru et a suffisamment dévoilé les anciennes ténèbres. Cet homme de péché est révélé si clairement que l'ignorance n'a plus aucune excuse et un jugement terrifiant attend tous ceux qui s'obstineront à marcher dans ses voies de perdition.

§ Ainsi, Monsieur, vous avez notre jugement, et bien qu'il vous parvienne plus tard que nous l'eussions souhaité, nous ne doutons pas cependant qu'en l'état de la situation vous saurez interpréter toutes choses pour le mieux. Veuillez user de cette lettre en sorte qu'elle arrive à la connaissance de votre correspondant, dont nous ne recherchons pas moins la conversion qu'il semble rechercher la vôtre. Et ainsi nous vous remettons de tout cœur à la protection du Tout-puissant.

D'Edimbourg, le 10^e jour d'août, Anno Do. 1568.

Au lecteur fidèle

Ce que méchanceté, envie et haine de la vérité ont poussé certains à déblatérer contre moi et contre ma conduite en Ecosse, en Angleterre et ailleurs, cela ne me touche guère. Car j'ai pour moi, devant Dieu, le témoignage d'une bonne conscience contre toutes les accusations odieuses dont on m'a chargé depuis bien des années ; et je ne doute pas que les blasphémateurs devront en répondre, si leur repentance ne prévient pas le châtement, quand le secret des cœurs sera dévoilé.

§ La raison pour laquelle j'ajoute cette lettre imparfaite au précédent traité, est de faire voir et comprendre à ceux que Satan n'a pas aveuglés par l'envie, ce qu'une conscience tourmentée réclame au jour du combat. Comme Dieu, dans sa miséricorde, a mis fin, à présent, au combat de ma chère mère, mistress Elisabeth Bowes, avant de mettre fin à ma misérable existence, je ne peux m'empêcher de déclarer au monde ce qui fut la cause de notre grande familiarité et de notre longue fréquentation : ce ne fut ni la chair ni le sang mais, de son côté, une conscience tourmentée qui ne la laissait jamais en repos si ce n'est en compagnie des fidèles, parmi lesquels elle me comptait depuis la première fois qu'elle avait entendu ma bouche annoncer la Parole.

A présent, voyant que son combat est achevé et que je suis sur le point d'achever le mien, je laisse ceci à la postérité afin d'épancher ma conscience et d'instruire ses enfants : en Ecosse, en Angleterre, en France et en Allemagne, j'ai entendu gémir et pleurer dans l'épreuve bien des fidèles qui craignaient Dieu ; mais de déchirement semblable à ce qu'elle endura, depuis le moment où nous fîmes connaissance et même bien avant, elle me l'a confessé elle-même plus d'une fois, je n'en ai jamais connu jusqu'ici. Car sa tentation n'était pas dans la chair ni en quoi que ce soit qui appartînt à la chair (non, pas là où elle était le plus affligée), mais en esprit ; car Satan la souffletait sans cesse en disant que la rémission des péchés en Jésus-Christ ne la concernait en rien en raison de son idolâtrie d'autrefois et de ses iniquités passées : là-dessus je l'ai vue, non par accès passager mais par crise continue, malgré tous les efforts humains déployés pour la consoler, se répandre en larmes et élever vers Dieu ses lamentations avec une

fréquence à ma connaissance insurpassée. Sa compagnie fut pour moi un réconfort, je dirai même un honneur et un gain, car elle fut pour les miens et pour moi une mère ; mais cela n'allait pas sans tourments ; car outre les tracas et les désagréments physiques endurés pour elle, j'avais rarement l'esprit en repos, occupé qu'il était à chercher quelque réconfort pour sa conscience tourmentée. La lettre ci-dessous n'en fournit qu'un faible exemple parmi de nombreux autres en ma possession, mais il devra suffire, vu mon incapacité à plus d'un sens (1).

Je salue cordialement tous les fidèles d'Angleterre et d'Ecosse et prends congé d'eux en les suppliant de m'assister de leurs prières, afin que sans esclandre notoire pour l'Evangile de Jésus-Christ je puisse achever mon combat : car de même que le monde est fatigué de moi, de même je suis fatigué de lui.

De St Andrews, le 12 juillet 1572

JOHN KNOX

§ Seigneur, sois miséricordieux envers l'Angleterre et l'Ecosse car toutes deux sont en péril ; et cela parce que nous n'avons pas voulu obéir à ton avertissement salutaire : c'est pourtant de toi qu'il venait, si méprisable que fût la personne de tes messagers. Mais, Seigneur, souviens-toi de ta miséricorde, pour l'amour de ta vérité. Amen, amen. Et ne nous livre pas à l'opprobre devant tes ennemis, dont les principaux en ce royaume sont les occupants du château d'Edimbourg. Convertis-les, Seigneur, ou bien confonds-les, afin que le monde comprenne une fois de plus que tu es un vrai et juste Dieu. Amen, amen, amen.

Suit la lettre, telle qu'elle est sortie de ma main à Dieppe, le 20 juillet 1554.

(1) Knox semble dire qu'il n'a pas les autres lettres sous la main, qu'il ne peut plus prêcher à St Giles et qu'il n'a plus la force physique.

A sa chère mère

Mistress Elisabeth BOWES

tourmentée en esprit : que Dieu la réconforte pour l'amour de sa miséricorde. Amen.

Psaume 79

LEVE-TOI, SEIGNEUR, ETENDS TON BRAS, N'OUBLIE PAS
LES PLEURS DES OPPRIMÉS.

Bien chère mère en notre sauveur Jésus-Christ, voici que les douleurs à nous dévolues par la volonté de Dieu et annoncées par ses prophètes nous saisissent comme les douleurs d'une femme à la naissance de son premier enfant (2) ; et cela est arrivé comme vous l'avez entendu de vos propres oreilles déclarer à la fois en public et en privé *. Lorsque je me souviens combien grande est votre faiblesse, combien dur le combat que vous menez sans relâche, et que je me dis combien peu de réconfort vous avez ici-bas, je ne puis qu'élever mes pleurs et mes soupirs vers Celui qui seul peut vous donner force, réconfort et consolation sans le secours de quiconque en ces jours de malheur. Et j'ai bon espoir que, loin d'être repoussée, ma prière sera entendue et exaucée pour l'amour du Christ Jésus ; et bien que ce ne soit pas de la manière que vous et moi aimerions tant, toutefois, je n'en doute pas, nous obtiendrons l'exaucement tel que l'exigent sa gloire, notre réconfort et notre profit éternels. Ce n'est pas sans que Dieu, dans son bienveillant dessein, ne l'ait tout spécialement prévu *, que pendant ces nombreux jours passés vous avez été douloureusement assaillie et cruellement tentée de rebrousser chemin pour retourner au culte de cette idole abominable et impie, érigée à présent sous l'effet du courroux divin, avant que Dieu n'achève de déverser ses plaies sur les rebelles endurcis qui jamais ne voulurent se plaire en la

(2) 1 Thess. 5 : 3.

vérité de sa Parole et que son juste jugement a donc abandonnés très justement, selon le désir de leur cœur (3), à se complaire dans le mensonge pour leur éternelle condamnation *.

Aux jours, dis-je, bien chère mère, où rien ne laissait prévoir que de telles abominations se produiraient si soudainement dans ce royaume d'Angleterre, vous étiez assaillie et tentée de retourner à l'idolâtrie * ; mais Dieu notre Père céleste permettait à l'esprit tentateur de vous tourmenter, en partie pour vous préparer au combat avant l'arrivée du plus grand péril, de crainte que peut-être * vous ne succombiez si, à l'improviste, l'occasion et la tentation vous avaient assaillie toutes deux à la fois ; et en partie pour vous apprendre par une continuelle aversion, combien odieuse aux yeux de Dieu est toute espèce d'idolâtrie *. Car Satan, d'habitude, ne tente guère que là où il sait offenser Dieu le plus : comme par orgueil, débauche, convoitise, adultère, idolâtrie et autres péchés semblables ; or ceux qui les commettent et y persévèrent, Paul déclare qu'ils n'ont point part au royaume de Dieu *.

Mon espoir, chère mère, est que vous êtes si bien aguerrie dans votre incessant combat que vous n'avez quasi pas besoin de mes exhortations en l'occasion présente. Mais parce que c'est mon devoir sacré, non seulement par charité chrétienne en général, mais aussi en vertu de cette très sincère amitié et de cette tendre affection, en toute piété, qui nous unit depuis notre première rencontre, de faire tout mon possible pour vous reconforter *, je vais donc écrire de ma plume (puisque nous sommes physiquement éloignés, en attendant que le bon vouloir de Dieu nous rassemble), ce que de ma bouche et face à face vous avez souvent entendu. Si un homme ou un ange s'efforce de vous détourner de la profession de foi que vous avez faite un jour, qu'il soit en ceci anathème et qu'en aucun point concernant votre foi et votre religion il ne reçoive de vous obéissance (4). Si certains vous tourmentent outre mesure, qu'il s'agisse de magistrats ou d'amis selon la chair, ils auront à porter leur juste condamnation, à moins que soudain ils ne se repentent : mais à quiconque vous incitera ou vous invitera à retourner vers cette idole abominable, résistez hardiment jusqu'au bout, apprenant du Saint-Esprit à ne pas souiller le temple de Dieu par des idoles (5), non plus qu'à paraître physiquement devant elles, mais, obéissant à Dieu plus qu'à l'homme, à fuir toute apparence d'iniquité.

Pour ce qui est de la nécessité où chacun se trouve d'agir ainsi, à moins de vouloir s'abuser soi-même, je vous renvoie d'une part à ce que vous m'avez souvent entendu dire, et d'autre part à une

(3) Rom. 1 : 24.

(4) Cf. Gal. 1 : 8. Les précisions « en ceci », « concernant votre foi » n'excluent pas l'obéissance en d'autres domaines. Est-ce le mari de Mrs Bowes qui est ici visé ?

(5) I Cor. 3 : 16 ; 2 Cor. 6 : 16.

épître générale écrite par moi aux assemblées à un moment de grande angoisse * ; il me vient aux oreilles, en effet, qu'une grande partie d'entre elles commencent à se prosterner devant cette idole (6) sous prétexte qu'on peut garder sa foi secrète en son for intérieur tout en faisant ce que font les idolâtres. Mais hélas ! ces gens-là s'aveuglent et s'abusent, et ils l'apprendront sous la dure réprobation du Seigneur qui, aussi sûr que notre Dieu est vivant (7), atteindra sous peu ces renégats au milieu des idolâtres *. J'écris ceci le cœur bien lourd : il vaudrait mieux pour eux qu'ils n'aient jamais connu la vérité, plutôt que si soudainement, au grand déshonneur de Dieu, d'être retournés à leur vomissure (8). Que Dieu, dans son infinie miséricorde, leur accorde un brusque repentir ! Car s'ils dorment longtemps dans le péché, je crains qu'ils ne se réveillent pour leur perpétuelle confusion (9). Mais à présent, chère mère, Dieu veuille que vous, au moins, reconfortiez mon cœur au milieu de cette épreuve qui m'afflige et de ces douloureuses pérégrinations * ! Persévérez vaillamment jusqu'au bout (10) et ne ployez jamais le genou devant cette idole : ainsi le reste de mes tracas matériels me paraîtra plus supportable. J'interroge souvent mon cœur ; oui, et comme pour me consoler moi-même, il me semble y trouver la certitude triomphante que Dieu ne permettra jamais que vous tombiez sous sa réprobation *. Je suis sûr que vous éprouveriez à la fois de la crainte et de la honte à commettre cette abomination devant moi, qui ne suis qu'un malheureux, sujet au péché et à la misère comme vous. Mais, ô chère mère, quand bien même vous n'offenseriez personne ici-bas *, craignez pourtant d'offenser la face de Celui qui, partout présent, sonde les reins et les cœurs (11), et dont l'indignation, une fois allumée contre la désobéissance (et nul péché n'enflamme plus son courroux que l'idolâtrie), ne se laisse apaiser par aucune créature au ciel ni sur la terre (qui n'est que créature). Et donc, chère mère, évitez-la et fuyez-la comme la mort éternelle. L'affection même et la tendre sollicitude, Dieu le sait, que mon cœur a pour vous, m'obligent à répéter et à reprendre souvent la même chose, puisque je ne sais pas quand Dieu m'accordera l'occasion de vous revoir. Mais l'esprit du Seigneur Jésus, par son pouvoir tout-puissant bien qu'invisible (12), suppléera en vous à ce qui vous manque de consolations humaines, afin qu'on sache que la gloire revient à Dieu seul ; car celui-ci, pendant un certain temps, reconforte, sustente et nourrit ses créatures les unes par les autres, mais à la fin il nous attire à lui, nous qui sommes son image, pour que par lui seul, et sans autre secours, nous ayons la vie, le règne,

(6) Cliché biblique tiré du 2^e commandement.

(7) Cliché biblique ; cf. 1 Rois 2 : 24, 18 : 10 ; Jér. 4 : 2.

(8) 2 Pi. 2 : 21-22.

(9) L'opposition veille-somnell est un autre cliché biblique ; cf Eph. 5 : 14.

(10) Matth. 10 : 22, 24 : 13.

(11) Jér. 11 : 20 ; 20 : 12. Abo. 2 : 23.

(12) Le texte porte « invincible » ; nous corrigeons en « invisible ».

la joie et le triomphe, comme il l'a promis par Jésus-Christ, son Fils *.

Il y a une chose, chère mère, que je ne veux pas vous cacher : c'est que nous n'avons ni l'assurance ni le pouvoir en nos cœurs de glorifier Dieu comme notre devoir l'exige, tant que nous avons près de nous des êtres pour nous réconforter et défendre selon la chair *. L'homme tout entier, corps et âme, fournit la preuve évidente de cette affirmation. Car ce corps qui vit d'aliments, de boisson, de sommeil, de vêtement et de nourriture, nous le voyons sujet à infirmité, et qui plus est, à la vicissitude et au péché, comme en fin de compte la mort de chacun le prouve ; quant à l'âme, même celle des élus qui vit de la parole vivante du Père céleste, instruite par un maître de chair, elle est toujours fluctuante et tourmentée par quelque crainte, comme nous l'apprenons par les apôtres du Christ et bien d'autres exemples manifestes. Mais quand le secours de toute créature fait défaut, c'est alors que la plénitude de l'Esprit de Dieu accomplit son œuvre *. Et c'est pourquoi, mère bien-aimée, n'ayez pas peur du combat que vous soutenez ni de la faiblesse que vous trouvez soit dans la chair soit dans l'esprit * ; abstenez-vous seulement de faire acte extérieur d'iniquité pour ne pas asservir vos membres au péché (13), et votre imperfection n'aura pas le pouvoir de vous damner *, car la perfection du Christ vous est imputée par la foi que vous avez en son sang. Soyez-en assurée, mère, je ne vous induirais pas en erreur de propos délibéré : si une telle infirmité était condamnable, il y a longtemps que je vous aurais montré le chemin de la vérité. Mais pas plus que Dieu ne s'irrite quand parfois il arrive au corps de tomber malade et d'être sujet à des maux, pas plus il ne s'offense que l'âme, en ce cas, souffre de maux et de maladies. Et de même qu'un père selon la chair ne tue pas le corps de son enfant *, bien que la maladie le fasse défaillir et repousser les aliments revigorants, de même, et à plus forte raison, notre Père céleste épargne-t-il notre âme, bien que par infirmité et faiblesse spirituelle de notre foi nous refusions parfois la nourriture vivifiante de ses promesses et de son réconfort *. Là où le mépris de Dieu s'efface devant la grâce et où l'amour de la justice et de la vie à venir est greffé dans le cœur, là se trouvent le sceau et le témoignage indiscutable du Saint-Esprit, qui accomplira son œuvre en temps opportun ; car la puissance de Dieu se manifeste dans notre faiblesse * ; et ainsi je vous confie à la protection de celui qui, par grâce, vous a appelée des ténèbres à la lumière (14) ; qui, par la foi, a purifié votre conscience et votre cœur, et qui, dans sa miséricorde sans limite, vous glorifiera selon la promesse faite à ceux qui, avec obéissance, reçoivent le message de vie en Christ Jésus, notre Seigneur *, dont l'esprit tout-puissant repose sur vous dès maintenant et à jamais.

(13) Rom. 6 : 13.

(14) 1 Pl. 2 : 9.

A Dieppe, le 20 juillet 1554, après avoir visité Genève et autres lieux, et être retourné à Dieppe pour m'informer de la situation en Angleterre.

Post-scriptum. Ma propre situation est encore indécise ; mais Dieu guidera les pas de celui qui persévère et il nourrira dans la détresse celui qui ne s'est jamais beaucoup inquiété du monde. Si on pouvait organiser une collecte (15) parmi les fidèles, je n'aurais pas honte de recevoir ce que saint Paul n'a pas refusé dans sa détresse. Mais je confie toute chose à la providence de Celui qui prend soin des siens (16). Demeurez maintenant en Christ.

Votre fils, d'un cœur tourmenté.

John KNOX.

(15) Cf. Phil. 4 : 10-17.

(16) 1 Pl. 5 : 7.

LISTE DES NOTES MARGINALES

Page 46 ; Ligne 20	Math. 23
47 19	Jean 17
47 20	Jean 5 [: 24]
47 26	Points de divergence entre les vrais adorateurs de Dieu et les papistes.
48 9	Pourquoi le pape et les papistes haïssent l'Eglise d'Ecosse.
48 16	Ce que les papistes doivent prouver avant de pouvoir nous convaincre, nous ou tout autre nation, d'apostasie envers l'Eglise et la vraie foi.
49 6	Jérémie 7 [: 4] (1)
49 24	Le fondement de la foi
49 26	Garantie de la religion
49 30	Deut. 4 [: 2] et 12 [: 32] (2)
49 34	Nota
49 48	Ps. 26 [: 5]
51 12	Répondez, papistes
51 36	Remarquez et répondez directement
52 4	Raison donnée par Tyrie
52 9	Réponse
52 28	Gen. 12
53 6	Gen. 3 [: 15]
55 46	Es. 2 [: 24b]
56 14	La question des derniers jours
56 21	Nota
56 26	Heb. 1 [: 1]
56 28	Actes 2 [: 14-21]
56 37	1 Tim. 1 (3)
56 43	Nota
57 28	Matth. 18 [: 20]
57 29	Matth. 28 [: 20]
58 18	Nota

(1) Cf. Calvin, *Inst. Chrétienne*, IV, 2, 3 : « C'est pourquoi il ne me faut user d'autre argument pour les repousser, que de celui dont usait Jérémie pour abattre cette vaine confiance des Juifs : à savoir qu'ils ne se glorifient point en paroles de mensonge, disant : C'est le temple du Seigneur, c'est le temple du Seigneur, c'est le temple du Seigneur (Jér. 7 : 4) ! »

Knox aimait cette citation qu'on trouve également dans son raisonnement contre Kennedy (*Works*, VI, 190).

(2) Knox se réfère aux mêmes passages dans son sermon sur l'idolâtrie de la messe (*Works*, III, 37, 40).

(3) Il faut rectifier 1 Tim. 4 : 1.

Page 58 ; Ligne 20	Réponse
59 14	Réponse
59 23	Matth. 11 [: 28]
59 24	Jean 6 [: 37]
59 39	Ephes. 2 [: 19-21]
60 25	Réponse au souhait déraisonnable de Tyrie
61 19	Nota
61 27	Actes 15
62 8	Gal. 2
62 13	Actes 15 [: 36-39]
63 3	Nota
63 5	L'impudence de Tyrie
63 19	Ephés. 2 [: 20]
63 24	Nota
63 28	Ce que la lettre de Tyrie cherche à établir
63 32	Ses affirmations
63 38	Réponse à ses affirmations
63 39	Nota
64 14	Apocal. 12 [: 6, 14]
64 19	Esaïe 49 [: 21]
64 23	Notez avec soin
64 28	Ps. 74 [: 9]
67 8	Nota
69 33	Réjouissez-vous, papistes, voici des messes ; mais remarquez qu'on les vend.
70 26	Aventi. lib. 4. fol. 428
71 9	Que les papistes réfutent cela ; sinon, qu'ils nous acquittent
73 8	Nota
73 10	Aujourd'hui encore
73 18	Aven. lib. 7
73 28	Que le monde juge
79 13	La majeure partie de la prédication de John Knox pendant les derniers jours du roi Edouard concernait l'imminence de l'épreuve
79 24	Je loue mon Dieu de nous avoir témoigné sa miséricorde, à elle et à moi, en dépit de Satan. Ah ! si mon combat était achevé comme le sien !
80 3	2 Thess. 2 ver. 10
80 7	Que l'Angleterre prenne garde, car la dernière Marie sera pire que la première si les papistes continuent.
80 10	Nota
80 13	Mrs Elisabeth Bowes toujours tentée et toujours en lutte.
80 18	Galates 5 [: 21]
80 25	J'avais fait fidèle promesse devant témoins à Marjorie Bowes, sa fille, et c'est ainsi, de même qu'elle me prit pour fils, que je la pris de tout cœur pour mère
81 2	Lettres fréquentes écrites par John Knox pour détourner de l'idolâtrie
81 8	Que la vérité témoigne qu'il en est plus que quelques-uns dans ce royaume

Page 81 ; Ligne 17		Requête de John Knox à sa mère, pendant son exil.
81	22	Je loue sa miséricorde qui n'a pas permis que je sois trompé.
81	26	Péché approuvé par les hommes n'est pas excuse devant Dieu.
82	2	Jean 16 [: 33]
82	7	Nota
82	17	Nota
82	20	Crainte de cette pieuse femme
82	22	Nota
82	30	Notez la similitude
82	35	Nota
82	39	2 Cor. 12 [: 9]
82	44	Jean 3 [: 36]

LA REVUE RÉFORMÉE

Abonnements, envois de fonds et dons

Les abonnements **de solidarité** permettent d'assurer le service de la Revue :

- a) à *prix réduit*, aux pasteurs (ou assimilés) et aux étudiants ;
- b) *gratuitement* aux bibliothèques d'hôpitaux, de sanas, de prisons, etc... ;
- c) aux bibliothèques d'étudiants et de diverses Facultés, afin d'y faire connaître nos publications et en vue d'une raisonnable propagande.

Pour soutenir notre œuvre et faciliter nos publications, des *dons* peuvent être adressés soit par des coreligionnaires français qui désirent s'associer à notre travail, soit par des protestants étrangers qui, sans vouloir s'abonner à la *Revue Réformée*, sont cependant heureux de participer à notre effort.

FRANCE : *Commandes :* 10, rue de Villars, 78-Saint-Germain-en-Laye.

Abonnements, envois de fonds et dons : M. Jean MARCEL, 23, rue de Tourville, 78-Saint-Germain-en-Laye (Yvelines). C.C.P. Paris 7284.62.

Abonnement : 32 F. Abonnement de solidarité : 60 F ou plus.

Abonnement jumelé, avec *Perspectives Réformées* : 60 F.

Pasteurs et assimilés, étudiants : prix réduit, 22 F.

ALLEMAGNE : Dr. L. COENEN, 56, Wuppertal, 2, Krautstrasse, 74, Postscheckkonto Köln 71336.

Abonnement D.M. 19,— ; Etudiants : D.M. 14,—.

BELGIQUE : M. le pasteur P. A. dos S. MENDES, Place A.-Bastien, 2, 7000 Mons-Ghlin. Compte courant postal 001-0204177-68.

Abonnement : 250 francs belges. Abonnement de solidarité : 400 francs belges ou plus.

Pasteurs et étudiants : 175 francs belges.

ETATS-UNIS, CANADA : STECHERT-HAFNER Inc., 31 East 10th Street, New-York 3, N.Y. (U.S.A.).

Abonnement : \$ 7 — Abonnement de solidarité : \$ 15 ou plus.

GRANDE-BRETAGNE : D' David HANSON, Milverton Lodge, 3, Ottawa Place Chapel Allerton, Leeds LS7 4L G.

Abonnement : £ 4,00, Student sub. £ 2,50.

ITALIE : Libreria di Cultura Religiosa, Piazza Cavour 32, Roma, C.C. Postale 1/26922.

Abonnement : liras 4.000.

Pasteurs et assimilés, étudiants : liras 3.000.

PAYS-BAS : Mme F.J.A. de ROO-PANCHAUD, « L'Abri », Hofakkers, 18, Zuidlaren (Dr), Giro 604844.

Abonnement : Fl. 20,—. Abonnement de solidarité : Fl. 40,— ou plus.

Etudiants : prix réduit : Fl. 14,—.

PORTUGAL : Rui Antonio RODRIGUES, Avenida D' Augusto da Silva Martins 17. Rossio ao sul do Tejo.

Abonnement : 150,— \$.

Pasteurs et assimilés, étudiants : 80,— \$.

SUISSE : M. R. BURNIER, Beauséjour, 16, 1003, Lausanne. Compte postal : 10.6345.

Abonnement : 20 francs suisses. Abonnement de solidarité : 40 francs suisses ou plus.

Etudiants : prix réduit : 15 francs suisses.

AUTRES PAYS : 37,50 F

PUBLICATIONS DISPONIBLES

1° Au Siège de *La Revue Réformée*, 10, rue de Villars, 78100 Saint-Germain-en-Laye, (France). C.C.P. Pierre MARCEL, 3456.23, Paris. 15 % de réduction, franco, pour commandes adressées au siège de la Revue

	F
<i>Liberté et Communion en Christ</i> , Déclaration de Berlin 1974 sur l'Écumenisme	10.—
Alain PROBST, <i>La Théorie générale des Cercles de Lois en Philosophie réformée</i> , Brève analyse de la Théorie générale de la nature créée, chez Herman DOOYEWEERD, Tirage Xérox. 138 p. franco Frs	40.—
<i>Dans quel sens la Bible est-elle la Parole de Dieu ?</i>	
Rapport de la commission biblique désignée par l'Épiscopat Luthérien Suédois	12.—
<i>Ta Parole est la Vérité</i> , Conférences du Congrès de Théologie Évangélique de Paris 1968	15.—
Rudolf GROB, <i>Introduction à l'Évangile selon saint Marc</i> , Présentation de J.G.H. Hoffmann	10.—
Birger GERHARDSSON, <i>Mémoire et Manuscrits dans le Judaïsme rabbinique et le christianisme primitif</i>	10.—
<i>Canons du Synode de Dordrecht (1618-1619)</i>	6.—
Jean CALVIN, <i>Sermons sur la Prophétie d'Ésaïe LIII, touchant la mort et passion du Christ</i> , 120 p.	15'—
Jean CALVIN : <i>La Nativité</i> :	
1. L'Annonce faite à Marie et à Joseph 2. Le Cantique de Marie 3. Le Cantique de Zacharie 4. La Naissance du Sauveur. Chaque	7.—
Les quatre fascicules ensemble	21.—
G. C. BERKOUWER, <i>Incertitude moderne et Foi chrétienne</i>	8.—
Théodore de BÈZE, <i>La Confession de Foi du Chrétien</i> , Texte modernisé, Introduction, préface et notes de Michel Réveillaud	20.—
Herman DOOYEWEERD, <i>La nouvelle tâche d'une philosophie chrétienne</i> ..	12.—
Auguste LECERF :	
La Prière	Epuisé
Des moyens de la Grâce	10.—
Le Péché et la Grâce	8.—
Pierre MARCEL :	
La Confirmation doit-elle subsister ? Théologie Réformée de la confirmation	12.—
Le Baptême, Sacrement de l'Alliance de Grâce	Epuisé
L'Actualité de la Prédication	10.—
Christ expliquant les Écritures	5.—
L'Humilité d'après Calvin	5.—
2° A la Librairie Protestante, 140 Bd Saint-Germain, Paris, 6° (Tarif Librairie)	
Pierre MARCEL :	
A l'École de Dieu, Catéchisme réformé	15.—
A l'Écoute de Dieu, Manuel de direction spirituelle	15.—
<i>La Confession de Foi des Églises réformées en France</i> , ou <i>Confession de La Rochelle</i> . Format de poche, « Les Bergers et les Mages »	3.50
<i>Le Catéchisme de Heidelberg</i> , J. CADIER	2.—
<i>Le Catéchisme de Heidelberg</i> , Delachaux	6.—
Jean CALVIN :	
La vraie façon de réformer l'Église	25.—
Petit Traité de la Sainte Cène, Adaptation en français moderne, « Les Bergers et les Mages »	5.—
<i>Institution de la Religion Chrétienne</i> , 4 volumes, « Labor et Fides »,	
Institution } Tome I	46.—
chrétienne } Tome II	62.—
} Tome III	99.—
} Tome IV	125.—
Commentaire sur le livre de la Genèse, « Labor et Fides » relié	160.—
Commentaire sur l'Évangile de Jean, « Labor et Fides » relié	150.—
Commentaire sur l'Épître aux Romains, « Labor et Fides » relié	88.—
Commentaires sur les Épîtres aux Galates, Ephésiens, Philippiens, Colossiens, « Labor et Fides » relié	97.—